Une Croisade au XXe siècle , civilisation chrétienne contre pangermanisme, par Lois Dabbadie



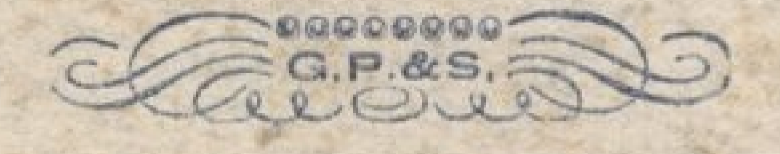
Dabbadie, Lois. Une Croisade au XXe siècle , civilisation chrétienne contre pangermanisme, par Lois Dabbadie. 1917.

UNE CROISADE
AU XXe SIÈCLE

CIVILISATION CHRÉTIENNE
CONTRE
PANGERMANISME

PAR

Loïs DABBADIE



PORT-LOUIS (ILE MAURICE)

THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CY. LD. 23, RUE DE L'EGLISE
T. ESCLAPON - Administrateur

1917

à
Monseigneur Baudrillart
en témoignage de mes obligations
+ de mon filial dévouement en N.S.
Loïs Dabbadie
19 août 1917

Exemplaire No. 8

UNE CROISADE

AU XXe SIÈCLE

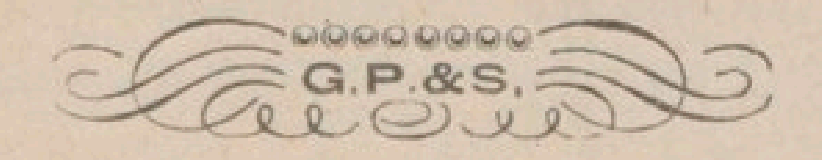
CIVILISATION CHRÉTIENNE

CONTRE

PANGERMANISME

PAR

Loïs DABBADIE

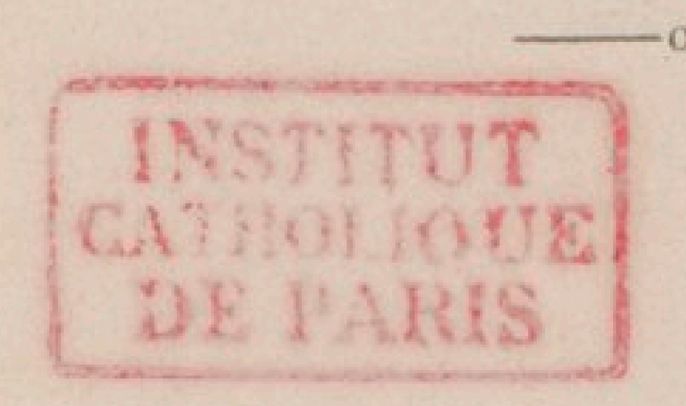


PORT-LOUIS (ILE MAURICE)

THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CY. LD. 23, RUE DE L'EGLISE
T. ESCLAPON - Administrateur

1917

Il a été tiré sur beau papier vélin, un nombre limité d'exemplaires numérotés de 1 à 100.



UNE CROISADE AU XXE SIÈCLE

Civilisation chrétienne contre pangermanisme.

HOMMAGE A SAINT LOUIS.

Chevalier incomparable, moins heureux mais plus saint que Godefroy de Bouillon, qu'il daigne recevoir le filial hommage d'un Français catholique.

Pour ternir la gloire de Louis IX sur cette terre, des impies feignent de lui accorder quelques louanges, prêtant divers projets de conquêtes en Orient à ce roi, qui ne fut jamais un ambitieux. D'autres critiquent bêtement ses expéditions, et radotent avec cynisme quelque paradoxal plaidoyer en faveur des Mahométans, qu'ils proclament bons gardiens du Saint Sépulcre.

Plus digne que les plus grands capitaines d'adopter, comme cri de guerre, la phrase : " Dieu le veut ! ", c'est avec une clairvoyance parfaite que St. Louis ne désarma point en présence des ennemis de la chrétienté.

Si les expéditions du pieux roi ne firent que démontrer au vulgaire la grandeur de son âme dans l'infortune, elles servirent d'exemple à Charles-Quint.

Et ceux qui ne veulent pas comprendre ses desseins manquent de loyauté. Car l'alliance des Teutons et des Turcs au XXe siècle oblige maintenant les nations chrétiennes à soutenir une croisade. Plaise au Dieu des armées qu'un choc si âpre finisse par le triomphe de la Croix, dans la délivrance des Lieux Saints.

PRÉFACE.

Admirons la France : dans la plus épouvantable des guerres qu'enrégistre l'Histoire, elle a un rôle digne de son passé.

Nos aïeux tinrent en échec les meilleures troupes de l'Europe coalisée, un siècle auparavant. L'irrésistible valeur des bataillons républicains, alertes et ~~valeureux~~ impétueux, décida du gain des batailles. Mais la puissance d'engins destructeurs, et l'emploi meurtrier d'innombrables projectiles, modifient les conditions du combat aujourd'hui. Sans un matériel suffisant, la victoire n'est acquise que par le courage stoïque et l'esprit de sacrifice poussés aux plus extrêmes limites. Or nos soldats, pris au dépourvu, firent des prodiges. Dieu a béni leur héroïsme.

Lorsque plusieurs nations rivalisent d'intrépidité au cours d'une lutte épique, soutenue contre l'infernal pangermanisme, soyons fiers d'avoir obtenu, en ce mémorable conflit, d'extraordinaires victoires, dont nos alliés reconnaissent l'importance.

Or ce loyal hommage, venu de nos dignes frères d'armes, faciliterait singulièrement la tâche des historiens, si un pareil esprit de justice animait nos généraux et nos hommes politiques. Malheureusement il est à craindre que des contradictions se multiplient. Car plusieurs personnages ont un culte exagéré pour leur gloire ; et certains veulent se parer de celle d'autrui.

Allons-nous subir la mauvaise foi de mémorialistes orgueilleux ?

Quand se succédèrent tout-à-coup les formidables évènements, qui occuperont toute l'attention du monde pendant un siècle, sinon davantage, les travaux historiques relatifs à l'intéressante période, entre l'avènement de Louis XVI et la chûte de Napoléon Ier furent interrompus. Et nul ne sait comment s'effectueront d'utiles mises au point ajournées par décision de prudents libraires-éditeurs.

Cela impose dès maintenant, aux partis et aux individus, l'obligation de ne pas mentir avec effronterie. Autrement quatre cents ans ne suffiraient point à ceux qui voudront fixer, en toute justice, dans les annales du monde, le souvenir de cette horrible éruption du pangermanisme, vomi par l'enfer sur les peuples chrétiens.

Le rôle de notre France est si beau qu'on doit l'expliquer sans aucune emphase, avec la plus rigide indépendance. On réfutera donc les impostures de maints politiques ambitieux, qui cherchent, par tous les moyens, une justification de leurs œuvres. On dédaignera leurs discours grandiloquents contre les attentats inhumains et sacrilèges de nos ennemis teutons ou ottomans ! Car ils sont responsables d'avoir désarmé le pays et attiré sur lui des châtiments ; eux-mêmes n'ont-ils pas, sans bombes mais avec leurs lois iniques, fait la guerre aux crucifix ?

Reconnaissons loyalement nos fautes et celles de nos alliés. N'expliquons pas un manque d'élémentaire vigilance par des phrases. Ne nous vantons point d'avoir été pacifiques envers d'implacables ennemis, lorsque nous vécûmes au sein des discordes civiles suscitées par une secte anti-française. Chassons nos endormeurs, qui flattent notre vanité en donnant, aux mirages dont ils éblouirent le peuple, un faux air de généreux idéalisme. Ne soyons pas toujours des dupes aux simulacres d'Union Sacrée, quand la tyrannie blocarde

subsiste. Démasquons les fourbes qui, parlant de fraternité, s'embusquent au Parlement, pour faire la loi aux grands stratégistes dont les victoires nous sauvèrent.

Point d'orgueil intempestif qui nous retienne dans l'aveu nécessaire de nos défaites ! Il faut décrire la puissance des Allemands, leur prodigieuse organisation, les magistrales tactiques de leurs généraux, l'immense péril dans lequel se débattit notre race, la terrible perte d'existences, et d'autres calamités qui décimèrent une population déjà insuffisante.

Mentir n'est point acte de patriotisme. Si l'on doit sagement taire d'inquiétantes nouvelles, tout en proclamant celles qui réconforteraient le peuple, vouloir l'endormir dans une quiétude trompeuse est expédient criminel. Bientôt sa méfiance, une fois éveillée, le porte au plus sombre pessimisme. Et pourquoi tromper systématiquement ceux qui ne combattent pas ? Nos soldats ont-ils manqué de force d'âme en présence d'épouvantables réalités, bien qu'elles fussent pour eux des surprises complètes ?

M. Barthou l'a dit excellemment : " après deux ans de " guerre et d'expériences, nous n'avons plus le droit de nous " monter la tête et de nous réchauffer le cœur avec des " illusions. Cette monnaie, dont on a trop souvent payé un " peuple qui avait droit à la vérité, n'est plus digne d'avoir " cours."

Des mensonges, répandus avec l'intention de rassurer le peuple, ne sont pas toujours excusables. Que dire d'impostures échafaudées pour les besoins d'un parti et de ses adeptes ?

Si ardue ou périlleuse qu'apparaisse une patriotique mise au point, tout historien français osera l'entreprendre.

Comment y parvenir ?

Pour qu'un menteur se taise, il est bon de lui faire savoir que maints témoignages véridiques peuvent infirmer le sien.

Voilà pourquoi des historiens, ne relevant d'aucun parti, et n'ayant d'ailleurs pas d'orgueil personnel en jeu, commencent déjà leurs enquêtes.

M. Hanotaux bien promptement a publié quelques volumes sur la grande guerre ; quoique écrits avec une extrême réserve, ils seront précieux pour quiconque voudra le suivre dans cette voie. Mais le devoir d'être fort discret, en certaine phase difficile, durant laquelle tout semblait imprudence, ne saurait plus réduire au mutisme ceux qui ont le droit, enfin, d'annoncer notre triomphe. Il est temps de substituer, au bluff des gouvernements et des journaux, l'histoire véridique du grand péril que nous avons couru, époque douloureuse dont la France gardera toujours le souvenir !

Chacun sait aujourd'hui que rapports et communiqués sont pièces sujettes à caution. Chacun admet que les documents officiels et plusieurs déclarations publiques ne sont pas des blocs de vérité. Cette découverte un peu tardive nous rendra plus sagaces dans le choix des témoignages.

Il faut attentivement ouïr, sans crédulité, un grand nombre de versions relatives à maints évènements peu connus ; et parfois le dire d'obscurs héros nous dépeint mieux un état de choses que les assertions du premier ministre.

Nous sommes loin, certes, des temps où les soldats comprenaient quelque chose de la pensée stratégique du général-en-chef. Car, sur un point où les projectiles pleuvent, ils ne savent rien d'autres drames qui se déroulent simultanément ailleurs, sur une ligne immense. Donc les impressions des troupiers n'ont de valeur que pour l'historien désireux d'approfondir, par l'étude psychologique de leur superbe force d'âme, les causes d'inoubliables prouesses, d'héroïques sacrifices, de miraculeuses revanches !

En attendant que d'illustres serviteurs de la grande patrie nous révèlent mille choses secrètes, déblayons soigneusement nos fastes historiques, déjà encombrées de versions tendancieuses ; dénonçons les intrigues d'une oligarchie toujours prête à mentir pour se disculper. Ainsi nous aiderons au triomphe de la vérité, nous préviendrons les machinations d'ambitieux qui, incapables d'abnégation, rêvent non point d'affranchir notre patrie du joug des sociétés secrètes, dont ils dépendent, mais de perpétuer l'incohérence, l'irréligion, les rapines, l'onanisme, le désordre social, l'amour des jouissances, l'alcoolisme, dans ce beau pays, dont l'indispensable triomphe aura été difficile par leur faute.

Plus tard la publication des papiers de Galliéni, du comte de Mun, de lord Kitchener, du colonel Driant, de Francis Charmes, les souvenirs des généraux Joffre, Pau, Castelnau, Foch, Dubail, Maunoury, lord French, de Lanrezac, Franchet d'Esperey, de Langle de Cary, Douglas Haig, Smith-Dorrien, Ruffey, Sarrail, de Maud'huy, d'Urbal, Roques, Ian Hamilton, d'Amade, Gouraud, Bailloud, Pétain, Nivelle et d'autres fameux guerriers, ainsi que divers témoignages émanant de Poincaré, Asquith, sir Edward Grey, Lloyd George, Redmond, Barthou, Delcassé, Balfour, Ribot, lord Lansdwne, Charles Humbert, Denys Cochin, serviront à établir, sous leur véritable jour, tant de faits que Jaurès, Caillaux, Messimy, Clémenceau, Briand, Doumergue, Bien-venu-Martin, Millerand, Gauthier, Pichon, Painlevé, Raffin-Dugens, Hervé, embrouillèrent à plaisir, dans le but de pêcher en eau trouble.

Dès maintenant l'on discerne que la France, malgré tout, agit en état chrétien, par la force d'une vocation ancienne. L'armée française forme l'avant-garde indomptable des

peuples qui luttent contre les hordes féroces du pangermanisme. Cette guerre ne semblait d'abord être que la défense du monde civilisé, aux prises avec les suppôts de la fausse science ; Elle va se terminer en croisade pour le triomphe des préceptes chrétiens.

Loïs Dabbadie.

7 Avril 1917.

IRE PARTIE.

BISMARCK ET GUILLAUME II.

La guerre franco-allemande de 1870 démontra l'impéritie monstrueuse du gouvernement de Napoléon III, et la complète organisation du bloc teuton qui avait pris corps au lendemain de Sadowa.

Depuis cette catastrophe, le vaillant peuple français, jadis capable d'affronter le choc de plusieurs nations coalisées, subit une dure hégémonie consacrée par le traité de Francfort.

Sous le régime de la République libérale, si bien représentée par le grand patriote Thiers, notre France ne fut point lente à reprendre quelque prestige.

Bismark aussitôt médita une nouvelle agression ; Gortschakof sut lui interdire pareille tentative de massacre (1).

L'homme qui attisa des discordes civiles chez nous, et procura aux meneurs de la Commune quelques milliers de chassepots, n'allait point être à court d'expédients. Diviser une nation c'est l'affaiblir. Gambetta, Ferry, Brisson, par leur malencontreuse haine du catholicisme, ~~avait~~ avaient mis en émoi le clairvoyant Thiers ; or celui-ci mourut ; sauf le comte de Mun, aucun debater ne pouvait mettre en garde la France contre les sinistres dispositions de ces farouches sectaires. Bismarck leur donna l'exemple du *Kultur Kampf* ; il fit même de discrètes politesses au vaniteux Gambetta,

(1) Hanotaux *Histoire de la France Contemporaine* T III p. 79 à 91 et p. 234 à 294 ; J. H. Morgan : *The German War book*, p. 12 à 32.

et volontiers l'eut entraîné dans une brutale persécution du catholicisme. Que si Gambetta craignit de se compromettre par une prompte entente avec le chancelier allemand, il émit toutefois comme signal des persécutions, dites légales, cette sentence grandiloquente ; "Le cléricalisme, c'est l'ennemi !"

Plus tard un parti radical-socialiste, faisant sienne la formule de Rabagas, et opprimant les catholiques jusque dans l'armée française, allait fournir à l'élève de Bismarck une co-opération aveugle, ou criminelle.

Lorsqu'il découvrit les inconvénients du Kulturkampf pour l'Allemagne, notre subtil ennemi ne persista point dans l'expérience ; fort satisfait d'avoir en France des imitateurs sans discernement, à loisir il observa l'œuvre de démolition que nos verbeux politiciens poursuivaient avec un incroyable manque d'esprit civique.

Bismarck suggéra des expéditions coloniales aux hommes d'état français, pour leur donner du souci. Prévoyant l'alliance franco-russe, il crut fourvoyer irrémédiablement la République Française dans des aventures contre l'Italie, la Chine et l'Angleterre.

Ces expéditions nous donnèrent la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, et plusieurs autres territoires. On y gaspilla des millions de francs, par la faute des ministres, de leurs bureaucrates. Elles furent parfois meurtrières et faillirent coûter bien plus. Néanmoins l'agrandissement du domaine colonial stimula d'heureuse façon l'énergie française, procura quelques débouchés pour notre industrie, alors que les marchandises allemandes faisaient irruption chez nous.

Sous la présidence de Sadi Carnot, le gouvernement républicain regagna l'estime européenne, qu'il avait perdue tant soit peu, au cours du précédent septennat ; l'empire des tsars soutenait d'une manière définitive la diplomatie française.

Guillaume II signifia tout-à-coup, en mars 1890, au prince de Bismarck, son intention de diriger lui-même la politique allemande. (2)

Durant plusieurs années, ce nouveau souverain donna l'illusion aux naïfs qu'il était pacifique, bavard, fanfaron, malade, fantasque. En 1893 le kaiser ne commit pas l'imprudence de chercher noise aux deux peuples qui fraternisèrent à Cronstadt et à Toulon ; car les ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre et d'Autriche-Hongrie représentèrent au gouvernement italien, très hostile à la République Française, que des provocations seraient inopportunes. En décembre 1891, par l'organe du chancelier Caprivi, les déclarations relatives à la politique teutonne prirent un caractère de sereine bienveillance à l'égard des voisins de l'ouest comme des voisins de l'est. (3)

Guillaume II prépara néanmoins le triomphe du pangermanisme, rêvant de poursuivre la politique bismarckienne jusqu'aux plus extrêmes conséquences. Bismarck voulut régenter le monde, Guillaume II médite de l'asservir.

Organisateur émérite, le Kaiser tripla méthodiquement ses forces militaires, stimula l'industrie et le commerce de son empire au moyen de cartels, institua l'ubiquiteux espionnage boche, tout en décuplant la richesse allemande. Ses banquiers juifs devinrent omnipotents aux pays voisins. Et tandis que nos parlementaires, ambitieux, sectaires, veules, jaloux, voleurs, interdisaient aux hommes d'élite l'accès aux fonctions suprêmes ou délicates, opprimaient nos généraux, sans leur laisser la moindre initiative, de crainte d'un coup d'état, l'empereur d'Allemagne choisissait avec discernement ses principaux collaborateurs.

(2) J. Hansen : *L'alliance franco-russe* pages 53, 54, 55.

(3) J. Hansen : *L'alliance franco-russe* pages 74 à 76 et pages 112 à 113.

Les scandaleux tripotages du Panama inspirèrent à ce monarque une géniale combinaison. Assurément son rôle dans l'affaire Dreyfus est mystérieux ; en tous cas il réussit, de façon machiavélique, à mettre le désarroi, dans l'état-major français d'abord, puis dans toute la nation, avec l'aide suspecte de Zola et d'autres métèques. Le parti radical-socialiste lui doit les démissions du président Casimir-Périer, des généraux Mercier, Billot, Chanoine, Zurlinden, du ministre Cavaignac, et l'avènement au pouvoir de Brisson, (4) de Combes, d'André, de Clémenceau, de Picquart, dignes prédécesseurs de Monis et de Berteaux, de Caillaux et de Messimy, d'Augagneur et de Painlevé. En témoignage d'une gratitude profonde, sans doute, le contre-espionnage français fut aboli.

Avec le parlementarisme gambettiste, selon Waldeck-Rousseau, et surtout Combes, il ne restait plus au Kaiser grand'chose à obtenir. De ces ministres, les successeurs prirent l'habitude, en l'exagérant au Palais-Bourbon et ailleurs, d'oublier l'ennemi d'outre-Rhin, et de découvrir dans les ordres religieux tout " suspect " d'attachement au Saint-Siège ; même nos généraux et nos amiraux, en raison de leurs croyances catholiques, n'eurent point la *confiance* d'une république inféodée à la franc-maçonnerie. Par surcroît, des naturalisations faciles, puis l'accès partout, furent le privilège des juifs allemands, de par le patronage des loges. Guillaume II eut ainsi le bonheur d'être servi par Combes autant que Bismarck espéra voir Gambetta bouleverser la France.

(4) Ce même Henri Brisson, vers 1870, lors de la fondation d'une loge allemande à Paris, célébrait avec ses frères ∴ boches, dans la salle du guêpier *Concordia*, leur commune haine du catholicisme, la suppression des frontières, le désarmement et l'accord universels. Voilà un devancier du germanophile Jaurès ; il y a des conduites inexplicables qui, ne pouvant être mises au compte de la candeur, sont l'équivalent d'une trahison.

Guillaume II fréquente volontiers un espion utile. Miassoyedov chassa au château de Rominten. (G. Alexinsky : *La Russie et la guerre* pages 280-281).

L'empereur d'Allemagne avait toujours craint la perspicacité du tsar Alexandre III ; il se réjouit de découvoir en Nicolas II un philanthrope sans méfiance. Rien n'était plus facile à l'élève du faussaire d'Ems que d'avoir des représentants aux grandes parlottes de la Haye, pour promettre en son nom, quitte à ne rien tenir plus tard. Il dissiperait ainsi les préventions du nouvel autocrate assez longtemps pour accomplir quelques perfidies. L'évènement justifia son espoir. Nicolas II eut l'occasion d'admirer sa troublante intelligence. Guillaume II affecta de féliciter la diplomatie russe d'avoir mis fin aux malentendus qui exaspéraient la méfiance du gouvernement britannique et il suggéra l'occupation des territoires chinois de Mandchourie. L'astucieux Kaiser était d'autant mieux averti de la puissance japonaise que des officiers-instructeurs allemands le renseignèrent. Mais il démontra au tsar combien la Russie, bloquée par des glaces polaires, étouffant pour ne point heurter diverses limites imposées par le Foreign Office, prendrait un puissant essor quand elle annexerait ce rivage sur une mer libre : Moukden, Port Arthur et Dalny seraient villes russes dans le voisinage des Nippons craintifs, résignés, affirma Guillaume II.

Il intrigua longtemps, comme Bismarck, pour amener un conflit entre la France et l'Angleterre ; les incidents de Bangkok et de Fachoda stimulèrent son activité ; lord Salisbury manqua lui donner ce spectacle.

Les guerres du Transvaal et de Mandchourie fournirent à Guillaume II l'occasion d'accroître en France et en Russie des rancunes fort légitimes contre l'impérialisme anglais dont Palmerston, Beaconsfield, Salisbury, Chamberlain, représentèrent avec une morgue peu attrayante l'idéal accapareur. Mais l'avènement d'un grand monarque interrompit

les succès diplomatiques du Kaiser ; tout-à-coup Edouard VII dirigea les affaires européennes avec une intelligence loyale et bienfaisante qui rappelait celle de son beau-frère Alexandre III.

Devant la Russie, qu'une campagne malheureuse venait d'affaiblir, et la France gouvernée par les loges maçonniques, une impérieuse tentation de frapper son grand coup agita Guillaume II.

Mais il avait un partenaire timide : l'empereur François-Joseph d'Autriche ne voulut agir qu'en des circonstances évidemment favorables. Or le roi Edouard VII opérait la réconciliation de l'Angleterre avec la France ; c'est donc vainement que Guillaume II provoqua le peuple français en 1905. Il dût se montrer ensuite souple, patient, lorsque la conférence d'Algésiras régla, ou plutôt enfouit, cette question marocaine soulevée par lui. Dès lors il résolut d'entraîner son brillant second, Habsbourg, au milieu des Balkans, pour le contraindre à perpétrer un horrible crime de lèse-humanité.

Quelques années auparavant, le Kaiser s'était rendu à Jérusalem ; certes il ressemblait peu à Godefroy de Bouillon prosterné au Saint-Sépulcre après sa victoire ; mais plutôt à quelque fastueux chef de brigands ! Aussi l'impression qu'il produisit, en traversant Constantinople, dût être une sorte de magnétisme. Passer la revue discrète des contingents turcs, qu'il opposerait aux Russes dans une guerre prochaine, et non point accomplir un pélerinage, lui importait en l'occurrence. Toutefois il osa se poser en protecteur des chrétiens pour faire contraste avec le Président de la République Française dont les gestes protocolaires, à l'égard du Vatican, furent dictés par les loges.

Guillaume II avait choisi pour le représenter à Constantinople un diplomate éminent : Marshall de Bieberstein ; et celui-ci était devenu grand-vizir occulte ; les Turcs marcheraient donc au premier signal.

C'est pourquoi l'empereur allemand fit annexer d'une manière définitive la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie ; en même temps Saxe-Cobourg, roi bulgare, prenait le titre de tsar, véritable bravade que la Russie n'eut point tolérée en d'autres époques. Mais, sagement Nicolas II subit l'affront, et engagea même le gouvernement serbe à se résigner en présence des mobilisations inquiétantes de la Double-Monarchie.

Le fourbe teuton n'avait point réussi à exaspérer contre l'Autriche-Hongrie deux Gouvernements slaves ; son impatience d'obliger l'empereur d'Autriche à faire la guerre devint extrême. Il revint aux machinations en Occident, et déterra d'un tour de main la question marocaine. Son coup d'Agadir vaut une charge à fond.

Guillaume II profitait du régime des ~~consorts~~ consortiums franco-allemands, qu'organisèrent Caillaux et de Schœn ; et il pouvait choisir entre deux excellentes perspectives. Si la France eut résisté, sa préparation militaire, aussi défectueuse par la faute du ministre Messimy en 1911, que par celle de ses prédécesseurs André et Berteaux en 1905, aurait permis à l'envahisseur de pénétrer dans Paris avant que les armées du tsar Nicolas II fussent réunies aux abords de la frontière allemande. Autrement, céder aux injonctions teutonnes, jusqu'à renonveler, en d'autres termes, non moins ambigus, la convention d'Algésiras, et de plus faire abandon, par peur, d'un territoire colonial, n'était-ce pas le plus terrible aveu de décadence que formulerait, à la face du monde, le peuple français, quarante ans après la guerre de 1870 ?

Caillaux prépara une fusion franco-teutonne. Jaurès le soutint. Les pangermanistes se réjouirent d'avance. Un sculpteur boche, ayant atelier à Paris, modelait pour la venue triomphale du kaiser, en France, des bustes de toutes les grandeurs.

Pris d'inquiétude, parce qu'on ne sentait point, comme état-tampon, la France entre l'Allemagne et l'Angleterre, déjà sir Edward Grey disait : " nous ne serons pas le chien qui se met dans la mangeoire pour empêcher le cheval de manger."

Dans toute la France passa un frisson belliqueux. On s'émut des conséquences immédiates du traité marocain. Quelles alliances résisteraient à cet abaissement ? Le peuple français, auquel dès lors ni les Russes, ni les Anglais, ni les Serbes, ni les Belges, ne pouvaient reconnaître le moindre courage, dégénérerait-il jusqu'au point où il serait mûr pour la kultur allemande, qu'on lui infuserait en confisquant son indépendance ?

Tout-à-coup notre illustre vétéran de Rezonville décrivit les œuvres ténébreuses du ministère Caillaux : " Je suis, " disait le comte de Mun, à la Chambre des Députés, un " très ancien et très déterminé partisan du protectorat de " la France au Maroc ; je l'ai toujours considéré comme " une conséquence nécessaire de la domination de la " France sur l'Algérie et l'achèvement de l'œuvre accom- " plie depuis 80 ans par les gouvernements successifs " dans l'Afrique du Nord. J'ai soutenu devant l'opinion " les efforts qui nous ont été imposés, bien que je les aie " trouvés quelquefois dirigés sans une énergie suffisante, et " surtout sans une méthode vraiment efficace. J'ai cru, je " crois encore qu'on pouvait aboutir à un protectorat de " fait plus rapidement, avec beaucoup moins de complica- " tions, si, à Paris on avait considéré la question marocaine " comme une question algérienne et non comme une ques- " tion européenne, et si, appuyés sur cette base de l'Algé- " rie, nous avions progressé à l'abri de la force militaire, " par la protection des intérêts."

Cette fière critique émise, le comte de Mun hésitait à requérir la répudiation du traité Caillaux, sachant quel tra-

vail de désarmement, accompli par les blocards, valait aux patriotes la douleur de subir une si cruelle humiliation. Toute fois il concluait ainsi : " J'espère que l'expérience " pénible que nous venons de faire déterminera, à cet " égard, un courant d'idées nouveau et que la France " verra clair dans sa politique extérieure."

Un autre héros, le général de Négrier, manifesta impétueusement son désir d'être un ouvrier, même obscur, de la grande œuvre de la revanche. Il espérait que, malgré tout, l'armée française triompherait, à force d'énergie. Ingambe quoiqu'il eut 73 ans, il écrivit au gouvernement, lorsque la guerre parut imminente : " Je suis trop vieux pour exercer " un commandement ; nos soldats aiment à suivre des chefs " jeunes. Mais mes amis, qui me voient monter à cheval " tous les jours, disent que je me tiens encore bien en selle. " Je vous demande à contracter un engagement volontaire " comme cavalier au 4me régiment de chasseurs à cheval, à " Épinal. J'ai beaucoup étudié la région des Vosges et puis " rendre de bons services comme éclaireur."

Le colonel Paty du Clam regimba contre l'inactivité que les blocards lui imposèrent et obtint de Messimy l'assurance qu'on lui ferait reprendre du service éventuellement.

La chûte de Caillaux, puis un réveil du pays sous le ministère Poincaré, assombrirent considérablement les horizons du kaiser, Delcassé lui joua le tour de mettre aux prises l'Italie et la Turquie ; du même coup une scission entre l'Italie et l'Autriche devait survenir en conséquence des acquisitions territoriales du gouvernemeut italien.

Puis ce furent la Bulgarie, la Grèce, la Serbie, et le Monténégro qui se coalisèrent pour écraser l'empire ottoman, (17 octobre 1912).

Malheureusement le Foreign Office retint les Bulgares loin de Constantinople ; il est regrettable que la diplomatie européenne soit intervenue contre les Turcs et eux lors d'une rencontre aux lignes de Tchataldja.

Guillaume II s'en réjouit. Les diplomates autrichiens et allemands avaient persuadé au gouvernement roumain qu'il gagnerait, sans risques, en se réservant pour l'heure du partage. Ces mêmes conseillers tentèrent le monarque bulgare ; et dans la nuit du 29 au 30 juin il assaillit à l'improviste ses alliés. Ferdinand Ier vit bientôt la déconfiture de sa traîtrise ; il dût souscrire, par la paix de Bucarest, aux exigences des Roumains tandis que les Serbes et les Grecs, ne pouvant user de rigueur sans rompre l'équilibre balkanique, gardèrent seulement quelques localités pour être à l'abri d'une récidive. Au surplus, reprenant leurs armes, les Turcs obligèrent le gouvernement bulgare à rendre Andrinople (5).

Dans cet imbroglio, l'éloignement et le défaut de résolution, — pour ne pas dire l'intempestive divergence de vues entre les diplomates russes et anglais, — eurent pour la Triple Entente les plus fâcheuses conséquences. Par contre, la Wilhemstrasse et la Hofbourg assurèrent aux empires centraux un triomphe peu agréable au Quirinal ; en effet, l'Italie dût concourir avec répugnance au développement de l'influence autrichienne en Albanie, où le prince de Wied fut installé. Supérieurement jouées, la Russie, l'Angleterre et la France entrèrent dans la voie des concessions, quelque peu aux dépens de la Serbie et du Monténégro, pour le maintien de la paix européenne.

Guillaume II comprit toutefois qu'il n'aurait pas longtemps l'Italie à ses ordres. Trop incertaine lui parut l'emprise germanique sur la Roumanie d'ailleurs. (6)

(5) Ernest Daudet : *Le suicide bulgare* (*Revue des Deux Mondes* 1er Déc. 1916 p. 584 à 594).

(6) A. Gérard : *La revanche latine*, Revue Hebdomadaire 4 Nov. 1916 p. 18. 19.

La volonté d'en finir avec la France tendit toute son intelligence pour machiner une suprême perfidie. L'aveugle déférence que lui marquait l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et le rôle considérable de cet illuminé ambitieux dans l'empire austro-hongrois lui firent espérer d'obtenir l'assentiment du vieux monarque.

Mais lorsque Jaurès mit Poincaré en fâcheuse posture durant les débats relatifs à la réforme parlementaire, l'empereur d'Allemagne voulut bien attendre quelque nouveau plongeon du peuple voisin dans les consortiums. Et son flair tout bismarckien lui indiqua les avantages qu'en tirerait le pangermanisme quand l'élection du même Poincaré à la présidence donna lieu aux manœuvres écœurantes des groupes que Pams, Clémenceau, Combes, Jaurès et Caillaux dirigèrent.

Employer la sozial-démocratie teutonne à soutenir des palabres internationales, où Jaurès remplit un rôle étrange, fut la manœuvre ostensible du kaiser ; à quels autres expédients doit-il cette opposition furieuse, contre laquelle Barthou, de Mun, Pau, Joffre, Driant, soutinrent une lutte magnifique pour faire passer l'indispensable loi du service militaire de trois ans ?

Peut-on douter que Guillaume II fut l'occulte artisan de la chûte du ministère Barthou quand on médite sur la revanche du germanophile Caillaux ?

Jaurès prît sur les cabinets Doumergue et Viviani l'ascendant qu'avait eu Gambetta sur les ministères dont il n'était pas le président.

Les radicaux socialistes et les socialistes français, tout en se disputant des portefeuilles dans les crises ministérielles, en vinrent à s'entendre sur la doctrine d'une politique d'entente avec l'Allemagne.

Caillaux gouvernait la haute-finance ; et sur tous ses agissements louches, dans la banque internationale dominée

par les juifs allemands, Jaurès avait mis, comme voile épais, l'onctueuse phraséologie d'un rapport évasif. Le journaliste Calmette, rédacteur du *Figaro*, entreprit une impitoyable dénonciation du ministre équivoque ; il fut assassiné. Toutefois le procès de la femme Caillaux, qui s'ensuivit, dévoila au public des actes si méprisables qu'une réprobation générale se manifesta, quoique le jury eut acquitté la coupable. On sut bien que cet impudique ménage ne ressentait point une colère d'époux discrètement amoureux, mais plutôt la crainte d'imminentes allusions au procès-verbal relatif à Rochette le banqueroutier. Ce procès-verbal, que dressa le procureur général Fabre, témoigne de la corruption d'un gouvernement, dont les ordres violentèrent des consciences de magistrats.

Comme un fruit pourri, lourd de vers, la France devait-elle choir ?

Guillaume II jugea qu'il pouvait agir. François Joseph Ier, d'accord avec l'archiduc François Ferdinand, n'éprouvait que du mépris pour les Français ; car l'espionnage teuton signalait l'absolu manque de ressort dans toute la France livrée à la tyrannie maçonnique. Sans doute le Kaiser dissipa tous les scrupules du vieil empereur par d'insidieuses déclamations sur la brouillonne influence du nid de la démagogie dans les problèmes européens relatifs au péril socialiste. Rien n'était plus facile que de dépeindre Jaurès comme un autre Proudhon, capable d'orienter quelque ligue internationale des anarchistes. L'empereur d'Autriche écouta les arguments du Kaiser, quels qu'ils fussent, et rejeta les supplications du pape Pie X.

On devine le motif du téméraire voyage de l'archiduc-héritier à Serajevo ; n'allait-il point mettre en œuvre les forces de l'empire austro-hongrois pour accabler la Serbie d'une manière foudroyante ?

Si la mort imprévue de ce prince bizarre sert de prétexte aux empereurs, point n'était besoin qu'elle advînt pour que la guerre fût déchaînée en Europe ; car on a tout prévu ; l'explosion devait se produire d'une façon quelconque. Depuis que les troubles d'Albanie éclatèrent, le conflit était imminent.

Axel von Schwering reproduit dans son journal, (7) cette opinion qu'émit le Kaiser au cours de leur entrevue du 1er juillet 1915 : " La Russie sera punie de sa participation " au drame. Elle en souffrira. Il lui faut être bien stupide, " ou bien vaine pour supposer que l'Autriche ne va pas " réclamer avec insistance le châtiment des coupables. " François Joseph ne permettra pas que les assassins de son " neveu échappent à leursort.Du meurtre résultera peut-être " le suprême triomphe de la civilisation et de la politique " germaniques."

Tel un comédien qui répète quelque tirade à effet, Guillaume II voulait ainsi connaître l'impression que produirait dans le monde pareille thèse. Mais avec le comte, en l'intimité d'une causerie, ce misérable avait dit d'abord : " Les Russes s'en réjouiront. Il leur convient de voir sur " le trône d'Autriche un jeune homme inexpérimenté. Les " malheureux ! Ils n'imaginent pas que ce jeune homme " peut se trouver dans une situation où il se voie contraint " d'endosser la politique de ceux dont il a pris la place."

(7) Ce document curieux semble, à bien des gens, être une pièce apocryphe. Néanmoins il met en cause Guillaume II avec tant de justesse que les historiens ne peuvent rejeter un témoignage si vraisemblable. Le comte von Schwering se suicida bientôt dans une crise de désespoir, quand le Kaiser ne recula plus devant aucune atrocité : Son journal fut découvert ; la presse européenne le publia en diverses langues (voir numéro du 15 avril 1915—Revue *Je sais tout*) il rélève d'une manière saisissante les dessous du drame diplomatique dont MM. Durkheim et Denis établissent magistralement la signification dans leur brochure : *Qui a voulu la guerre ?*

Le comte Axel von Schwering fut apparemment un des rares Teutons chez qui les doctrines de Clausewitz et de Bernhardi, mêlées à la philosophie de Nietzsche, n'ont pas entièrement corrodé le sens du droit, de l'humanité. Il crut aux dispositions pacifiques de son souverain et l'admira longtemps. La puissance croissante du pays allemand n'était point faite pour lui interdire une sorte de béate confiance. Et lorsqu'il avait entendu dire au Reichstag par le chancelier Bethmann-Hollweg : " Nous n'avons rien donné au Maroc que nous n'eussions déjà donné, et nous avons gagné un accroissement de notre domaine colonial ", le comte von Schevering pouvait croire l'empereur désireux de poursuivre envers la France une politique d'intimidation si avantageuse, plutôt que de recourir aux méthodes bismarckiennes.

Le comte alla voir son vieil ami de Moltke, chef de l'état-major. Celui-ci revenait d'une longue audience chez l'Empereur ; il était fort soucieux. Après quelques réponses embarrassées aux questions du comte, il révéla subitement ses angoisses dans une réplique nerveuse : " Eh bien, si vous " voulez le savoir, je crains que depuis des années, l'empereur " ne nous trompe, et que, tandis qu'il se posait en ennemi " de la guerre, il ne songeait continuellement dans son for " intérieur, qu'au jour où il pourrait la déclarer." Axel von Schwering pensait que Guillaume II prit la résolution fatale depuis le crime de Serajevo ; mais il s'attendait peu aux paroles du stratégiste. " Cela vous étonne, poursuivit " de Moltke, cela m'a étonné moi-même et peut-être encore " plus que vous. Je me flattais, jusqu'à ce jour, de con- " naître notre souverain, je croyais avoir fouillé tous les " replis de son caractère, et je m'aperçois de mon erreur. " J'ai causé tantôt avec un empereur que j'ignorais, avec un " homme qui m'est totalement nouveau. La mort violente " de l'archiduc l'a-t-elle à ce point transformé ? Ou jette-

" t-il enfin un masque derrière lequel il se cachait depuis un
" quart de siècle ? Je ne puis trancher la question et ne
" vais pas perdre de temps à m'y essayer. Qu'il vous suffise
" de savoir qu'il songe maintenant à la guerre, qu'il la pré-
" pare ; et, Dieu me pardonne de vous le dire ! il est décidé
" à la déclarer, si on ne la lui déclare pas ! "—" Dois-je
" croire, demanda von Schwering, que notre empereur
" vieillisse et tombe sous l'influence du Kronprinz ?"—"Plut
" au Ciel qu'il se montre simplement sous son vrai jour. Il
" nous avoue enfin ce qu'il nous a soigneusement dissimulé
" jusqu'ici : son désir de s'engager dans une lutte qui fasse
" de lui le maître non-seulement de l'Europe, mais du
" monde "— " Il verra que ce n'est pas une tâche aisée, dit
" Schwering avec humeur, l'Europe ne s'inclinera pas si
" rapidement devant lui, sans compter que c'est une ques-
" tion de savoir si l'Allemagne, en dépit de ses immenses
" ressources, sortira victorieuse d'un conflit où elle trouvera
" liguées contre elle les plus puissantes nations de l'uni-
" vers."—"Gardez-vous de telles craintes, reprit de Moltke ;
" l'Allemagne vaincra. Ce n'est pas pour rien que Krupp
" existe. Mais cette victoire même, voilà ce qui m'épou-
" vante. Elle exigera tant de ruines, de deuils, de désastres,
" que toute la civilisation, qui nous rend justement fiers,
" périra dans une tourmente dont l'énormité dépassera de
" beaucoup la grandeur de nos triomphes. Toutes les
" pacifiques conquêtes dont s'enorgueillit notre pays, tous
" ses progrès dans l'industrie et dans la science, tout le dé-
" veloppement, si considérable en ces dernières années, de
" ses facultés intellectuelles, tout cela disparaîtra sous l'igno-
" minie et sous l'horreur dont l'Allemagne portera éter-
" nellement la charge. C'est l'effroyable côté de toute
" guerre d'aujourd'hui. Et nous ne pouvons nous permettre
" d'être vaincus, car ce serait la fin de l'Allemagne comme
" nation indépendante."

Le comte Von Schwering, torturé par de sombres pressentiments, accompagna Guillaume II qui, sur le yacht impérial, prit des vacances en naviguant au large de la Norvège ; et le Kaiser, bien qu'il affectât d'être indifférent aux graves questions agitées en Europe, avait parfois certain air étrange.

Dans un accès d'inconcevable espièglerie, le 26 juillet l'empereur allemand s'écria : " Nous serions vieux de 10 " jours que nous ferions peut être main-basse, d'un seul " coup, sur ce petit touche-à-tout brouillon de Poincaré et " sur un aviso de guerre."

Le surlendemain, von Schwering n'avait plus d'illusions ; car Guillaume II chercha, selon la manière du *comédiante* Napoléon 1er, à rendre responsables de son manque d'humanité ceux dont la puissance était un obstacle à ses rêves de domination. Et comme son vieux maître Bismarck, qui ne pardonna point aux Russes une intervention pacifique en faveur de la France, le Kaiser impudemment accusa les slaves francophiles d'avoir provoqué un conflit. " J'avais donc à peser toutes les chances de défaite, dit-il, " tant que j'en vis une seule, je différai l'exécution des " projets que je formais. Cela m'a pris 25 ans d'assurer " une base solide à la tentative que je vais faire ; mais pas " un jour je n'ai oublié la mission qui m'incombe ; et je dois " ou l'accomplir, ou périr en m'y efforçant. J'ai supporté " les insultes des panslavistes et des francophiles. J'ai toléré " qu'on jugeât mon armée avec la plus parfaite malveil- " lance, et qu'à droite comme à gauche on discutât mes " chances de défaite. Je n'ai pas bougé alors que des " alliances formidables se nouaient contre le prestige, et la " puissance de l'Allemagne. J'ai fermé l'oreille aux folles " bravades d'une presse idiote, qui dans tous les pays du " monde, dénonçait l'existence même de l'Allemagne comme " un danger public, contre lequel l'humanité devait se

" dresser pour se défendre. Ainsi attaqué de toute part, je " suis resté impassible. Croyez-vous que cela m'ait été facile ? " Erreur, mon ami ! Toutes ces injures, toutes ces provoca- " tions quotidiennes, m'entraient dans l'âme comme un fer " rouge. Mais je restais impassible, sachant que l'heure " des comptes allait sonner, que très vite les mêmes souve- " rains, qui avaient cru me faire honneur en daignant " assister au mariage de ma fille, ramperaient à mes pieds " dans la poussière, abaisseraient sous le poids de mon épée " leurs têtes hautaines, reconnaîtraient dans l'allemagne la " plus grande et la plus puissante nation du monde, dans " son empereur le monarque dont on n'ose pas traverser ni " contrecarrer les desseins ! "

Une déclaration de guerre aux Serbes ne suffisait point comme acheminement vers la réalisation de l'idéal pan-germaniste. Guillaume II n'allait pas se borner au rôle de complice dans cette querelle du loup et de l'agneau. Ayant mis la discorde entre l'Autriche et la Russie, le satanique monarque, avec un orgueil plus froidement criminel que l'insatiable despotisme de Napoléon Ier, voulut ceindre la couronne d'empereur d'Occident. Il se plaisait à embellir, maintes fois, son chiffre *W. H.* du prestigieux symbole qui évoque le souvenir de Charlemagne.

Conquérir la Belgique et la France, il s'y préparait bien ; et depuis longtemps ! Mais son ambition ne s'arrêtait point là. Soumettre également les Iles Britanniques lui parut chose faisable. C'est pourquoi il avait pris patience. Du même coup, une fois mobilisés, deux millions d'Allemands feraient toute la besogne. Les surhommes s'emploieraient à prendre Bruxelles et Paris, ensuite une côte où se trouvent Anvers, Ostende, Nieuport, Dunkerque; Calais, Boulogne, Dieppe, le Hâvre ; cette première phase de la guerre se prolongerait peu. Après quoi les sous-marins et la grosse artillerie interdiraient aux escadres anglaises toute croisière

dans le Pas-de-Calais, non sans avoir torpillé, d'abord, une vingtaine d'ironclads. Surpris sans armée au mois d'octobre 1914, par l'invasion de 800,000 boches, le gouvernement britannique, n'eut point opposé, avant de mettre en ligne des milices coloniales, une résistance vigoureuse que ses populations, laborieuses et riches, peuvent enfin offrir. Ainsi l'erreur séculaire, système Pitt et Cobourg, de compter sur l'Allemagne pour combattre la France, eut coûté au Royaume-Uni son rang d'état libre ; elle aurait eu sa condamnation par l'œuvre des Allemands mêmes.

Le monde entier pressentit une catastrophe quand de Schoen, mystifiant Bienvenu-Martin, lui parla des conséquences incalculables de la guerre austro-serbe et requit ce ministre d'engager le gouvernement russe à ne pas intervenir. On se demanda outre-Manche, avec un peu d'émotion, qu'elle serait l'issue de la rencontre des armées françaises et allemandes. Plusieurs hommes d'état du Royaume-Uni, lents à découvrir les problèmes nouveaux, crurent qu'il serait possible au gouvernement anglais d'offrir ses conseils vers la fin d'une guerre européenne.

Guillaume II et sa diplomatie gagnèrent plusieurs jours, pendant lesquels s'effectua méthodiquement la mobilisation boche, commencée depuis le 25 juillet ; en France l'ordre de mobilisation générale fut donné, vers 3 heures du soir le 1er août. Viviani eut la sottise d'obéir à Jaurès, qui réclama un recul de 10 kilomètres sur toute l'étendue de notre frontière,—même les crêtes des Vosges,—sous prétexte qu'on supprimait ainsi aux Allemands l'occasion d'y machiner un incident. Néanmoins l'ennemi passa, le 2 août, sur notre territoire, à Cirey, en Lorraine, et opéra une autre incursion près de Longwy ; le lendemain, se plaignant à faux que des avions français bombardèrent Nuremberg et Carlsruhe, Guillaume II déclarait la guerre (3 août 1914).

Précautionneux d'endormir la méfiance britannique, le Kaiser promit à l'ambassadeur anglais sir E. Goschen qu'il ne démembrerait point la France, mais lui enlèverait seulement ses colonies. Aux questions relatives à l'article 5 du traité de Londres, tardivement von Jagow répondit que des raisons stratégiques obligeaient von Moltke à traverser le territoire belge.

Moltke faisait partir le 8e corps allemand de Trêves, pour occuper le Luxembourg, ce qui fut accompli le 2 août : Puis les 7e, 9e, 10e, corps, (120,000 hommes) réunis sous les ordres de von Emmich, pénétraient en Belgique de force,—car le roi Albert Ier rejeta l'ultimatum allemand,—et la place de Liège fut investie. Brusquant l'attaque, von Emmich sacrifia 42,000 boches devant cette ville, où le valeureux Léman avait à peine 40,000 soldats. Maître de Liège et de Namur au 24 août, ayant rejeté sur Anvers les débris de la petite armée du roi, l'innombrable horde déferlait vers nos frontières.

En vain le Kaiser dira aux peuples qui le suivent, dans son œuvre de barbare orgueilleux, (8) qu'il compte sur la protection divine. Fléau de l'humanité, il ne fut point choisi comme ange exterminateur. Ce luthérien concilia, suivant la politique de Bismarck, une haine du catholicisme avec son dessein d'assujétir le peuple français ; il soutint clandestinement les maçons, juifs ou athées, avant la guerre. Nous le verrons finir sous le châtiment du Souverain Juge, qu'il défie par ses mensonges diaboliques.

(8) Ceux qui entreprendront un réquisitoire contre les abominations de ses bandes teutonnes, bulgares, turques, hongroises, kurdes, auront matières pour des chroniques interminables.

IIme PARTIE.

CONTRE LA HORDE BOCHE.

L'armée française, que plusieurs généraux éminents : Saussier, de Miribel, Jamont, de Négrier, Langlois, Warnet, de Cools, Giovaninelli, Hervé, Hagron, modernisèrent avec la plus haute compétence, et rendirent véritablement forte, avait subi la brouillonne et gênante tutelle des Chambres, jusqu'en 1899, sans trop d'inconvénients. Deux ans plus tard, les sociétés secrètes placèrent le général André à la rue St. Dominique pour y organiser une sorte de prosélytisme maçonnique. Alors commença l'ère du déclin. Pour liquider l'affaire Dreyfus, les radicaux-socialistes supprimèrent le contre-espionnage français, bien vigilant sous la direction du colonel Sandherr ; et, au service d'une pseudo-défense républicaine, ils accueillirent les fiches maçonniques du ∴ Vadécard, secrétaire-général au Grand-Orient ; la délation, les jalousies, l'intrigue, divisèrent cette famille sublime, dont le principal devoir est la confiance mutuelle. Aux adeptes des loges revenait tout avancement. Beaucoup d'incapables, de fripons, de métèques, parvinrent aux fonctions les plus importantes. Ces honteux agissements furent un jour désavoués, non point abolis ; sournoisement les députés et les sénateurs blocards prirent coutume de *mettre les ministres en garde contre la réaction*. Ainsi furent évincés d'admirables caractères. La défense nationale devait en subir le contre-coup.

Dès 1905, un pitoyable défaut de préparation aux hostilités apparut. Les successeurs des ministres Combes et André l'avouèrent, quand la perspective du conflit avec l'Allemagne se fut éloignée. Toutefois les mêmes fautes se produisirent sans cesse, pendant que la dilapidation des milliards sués par le peuple allait bon train. Sous le ministère Clémenceau, un simulacre d'économies enraya d'urgentes dépenses relatives à notre matériel d'artillerie. Les gros canons du colonel de Bange, utiles quoique anciens, dont le nombre était insuffisant, demeurèrent nos principales pièces de position, quoique le commandant Rimailho eut inventé un formidable canon, expérimenté en 1906 d'une manière complète. La fabrication des poudres subit, en même temps, les conséquences du favoritisme blocard, et de l'espionnage teuton greffé sur l'anti-militarisme socialiste. Heureusement les généreux Deloye et Sainte Claire-Deville, le colonel Deport, nous dotèrent du 75, canon de campagne merveilleux. Mais encore, c'est à l'initiative du persévérant Deloye qu'il faut attribuer une mesure que les marchandages blocards remettaient aux calendes grecques. Et quand nos troupes furent pourvues d'artillerie légère, la racaille parlementariste feignit de croire qu'elles seraient maîtresses du monde au premier jour. (9) C'était le truc nécessaire pour gaspiller l'argent avec lequel on aurait dû acquérir des Rimailho, artillerie lourde qui eut complété notre armement. Que dire aussi du nombre ridicule de nos mitrailleuses ! On recourut, en outre, au bluff de l'aviation, comme si des

(9) Pourtant le général de Négrier formula des pronostics admirables dont les Chambres ne tinrent aucun compte. Sous ce titre *Quelques enseignements de la guerre russo-japonaise* (Revue des Deux Mondes) du 15 janvier 1906, il énonçait d'utiles suggestions ; entre autres celle-ci : " L'artillerie de " gros calibre, comme le mortier sont maintenant indispensables aux armées " de campagne. Il faut prendre son parti de cette nécessité. Il en est de " même des mitrailleuses. Elles sont d'un emploi constant, car elles per- " mettent de tenir solidement des espaces étendus avec peu de monde."

escadrilles d'aéroplanes sauveraient le pays contre les hordes teutonnes. Et ce bon public, nez au vent, regardait en l'air des vols planés, peu attentif aux rapines de la bande parlementariste à la Bourse et partout ailleurs !

Depuis l'ère blocarde, le conseil supérieur de la guerre, ayant voix consultative à huis-clos, n'était rien à la rue St. Dominique : ministres, sénateurs, députés,—pour la plupart journalistes, avocats, chefs de grévistes, médecins, — légiféraient à qui mieux mieux ; *cedant arma togae*. Notre défense nationale, compromise au Parlement, devenait l'affaire des lieutenants ou capitaines de territoriale nantis du portefeuille. Et quand un général, pris d'indignation en présence de quelque scandaleuse incurie, agissait comme de Négrier en 1904, sa destitution terminait l'incident. Lorsque l'énergique Hagron démissionna, plutôt que d'accepter la loi qui réduisit le service militaire à deux ans, mesure prise par le gouvernement sous l'influence du socialiste Jaurès, l'autorité du généralissime éventuel disparut. Picquart, Berteaux, Etienne, trônant à la rue St. Dominique, accomplirent piètre besogne ; aussi de Lacroix et Trémeau ne furent pas coupables d'impéritie, mais d'une déférence excessive.

En février 1911, le conseil supérieur de la guerre désignait par une acclamation presque unanime, Pau comme "le chef qu'on ne discute pas." Mais à ce fervent catholique, les ministres Briand et Brun préférèrent Michel, dont l'incompétence était notoire. Bientôt leur nouveau généralissime fut en désaccord avec ses collègues, et souvent mis en minorité dans les discussions relatives à la défense nationale. N'ayant aucun prestige, Michel dût se retirer après cinq mois de tâtonnements. Pau réunit encore les suffrages ; il se crut à même de prétendre au droit de choisir tout général d'armée, ainsi que tout général commandant un corps d'armée, disant avec raison que

les fonctions de généralissime ne pourraient être remplies d'une manière heureuse, le jour de la guerre, si, durant la paix, beaucoup d'hommes incompétents devaient, au bon plaisir du ministre, l'avantage d'être aux postes où leur présence, lorsque viendrait l'heure du grand choc, serait un péril national. Pau marqua son intention d'organiser la guerre imminente ; partisan d'une puissante artillerie de divers calibres, et du maintien des jeunes classes au service, un tel chef n'eut point transigé. De si audacieuses prétentions deplurent à Messimy, obscur officier territorial mais politicien arriviste ; donc ce ministre fit prévaloir, comme principe fondamental du gouvernement républicain, sa théorie de tout subordonner au pur blocard qui tiendrait le portefeuille.

Par décret, Messimy obtint les prérogatives de généralissime intérimaire, ayant sous ses ordres Joffre, qu'on nomma chef d'état-major général de l'armée, vice-président du conseil supérieur, soit futur généralissime, et aussi Dubail, désigné comme chef d'état-major de l'armée. En outre il y eut deux sous chefs d'état-major.

Les inconvénients de cette pétaudière apparurent bientôt ; on accorda un beau commandement à Dubail ; Joffre retint Castelnau à ses côtés.

Rien de plus anormal que ~~cette~~ la triste situation du *généralissime éventuel*, au XXe siècle quand la guerre doit être mûrement préparée. Il médite devant un plan de mobilisation, œuvre de ses prédécesseurs, en y apportant quelques dispositifs ingénieux. Il doit tenir compte des gains territoriaux, par lesquels nos ennemis, occupant Metz et Strasbourg, tiennent l'avantage d'offensives qui, selon Langlois, obligeraient probablement les troupes françaises à livrer bataille, derrière la Meuse, entre Verdun et Belfort, sans couvrir Nancy ; voilà certes une circonstance malheureuse. Aucune combinaison possible jusqu'aux premiers jours des hosti-

lités ! Le généralissime devra uniquement, par tous les moyens imaginables, mobiliser vite, prendre contact, obtenir quelques avantages au moyen d'attaques partielles, qui lui indiqueront les principaux rassemblements de l'ennemi, dont il s'efforcera de déconcerter l'offensive en manœuvrant et en bataillant beaucoup. S'il y réussit, l'écrasante supériorité numérique des Allemands disparaîtra quand les Russes frapperont dur.

Va-t-il réussir ? Que valent, non point les soldats qu'il doit conduire, — ce sont des Français ! — tant de généraux et d'officiers dont le mérite semble douteux, mais qui tiendront les destinées du pays pendant cette crise formidable ? Comment s'accomplira une mobilisation qui doit s'effectuer rapide, complète, afin de réunir les forces indispensables aux premières rencontres Dans quelles conditions notre matériel de guerre se trouvera-t-il en présence des produits que l'usine Krupp forgea ? En un mot, quels sont les éléments de victoire, dont les ministres de la guerre, successeurs du général André, se vantent d'avoir pourvu nos troupes ?

Tandis que Joffre, dans cette cruelle incertitude, ignorait tout des préparatifs ennemis, son adversaire méthodiquement, plein d'assurance, exécutait une œuvre stratégique, reposant sur la complète notion des vices de nos méthodes formalistes et de notre armement inférieur. Si les critiques du sénateur Charles Humbert, qui nous révélèrent, le 13 juillet 1914, notre manque d'artillerie lourde, l'insuffisance des forts et des munitions, n'apprirent rien de nouveau à Joffre, — car ce général redoutait d'en découvrir davantage, — il y avait longtemps que Moltke fut aussi bien renseigné par ses espions.

Moltke savait même comment s'effectuerait entre Longwy et Verdun la mobilisation des forces françaises.

Joffre ne put secourir nos frères belges, dont l'héroïsme contribua certainement à nous sauver. Doit-on l'en rendre responsable ? En 1913, le roi de Belgique prévint la France que Guillaume II lui demandait libre passage. Plusieurs généraux belges fort connus : d'abord Brialmont, ensuite Ducarne et Dujardin ; de même leurs collègues français Langlois et Maitrot, le colonel Boucher, par leurs prévisions, avaient mis Joffre en présence du problème. S'il éprouva quelque trouble au début, c'est que l'ennemi, par les atermoiments du ministre Viviani, bénéficiait d'une avance considérable. Cependant la résistance belge eut permis au généralissime d'ouvrir la campagne par sa diversion en faveur de Namur dès le 18 août ; mais tous les retards survenus dans beaucoup de dépots, en raison du manque de vêtements, de fusils, le réduisirent à rester sur une défensive absolument dèsavantageuse.

Au cours de la mobilisation, Joffre ne voulut pas rester inactif ; contre les pointes de l'ennemi à Cirey, il ordonna une riposte dans la région de Vic ; nos avant-postes eurent quelques succès en escarmouchant ainsi. Les troupes de couverture (2e, 6e, 20e, 21e, 7e, corps) déployées entre Mézières et Belfort étaient le rideau derrière lequel s'effectuait notre concentration ; elles observaient l'ennemi sans pouvoir engager aucune offensive sérieuse. Joffre ordonna toutefois au général Bonneau, qui avec le 7e corps gardait notre droite, de pénétrer en Alsace et d'occuper Altkirch ; une brigade partit, elle culbuta quelques régiments boches, les poursuivit à outrance jusqu'à Mulhouse, y pénétra ; on lui envoya de faibles renforts. (7 et 8 août).

Mais von Deimling, disposant d'une armée, prit ses mesures afin de battre notre colonne volante. Pendant que les soldats français au milieu des Alsaciens fraternisaient joyeusement, un retour offensif commença. Des boches établis en Alsace, mêlés dans la population, espionnèrent à loisir ;

par des signaux, et même en tirant sur les Français, ils favorisèrent l'attaque des troupes allemandes, que von Deimling fit marcher pour l'enveloppement de l'avant-garde du 7e corps. Celle-ci opéra une retraite difficile, abandonnant son artillerie et du monde. L'échauffourée produisit, bien qu'on dissimulât nos pertes, une pénible impression dans toute la France ; car elle fut le plus triste des lendemains pour ces pauvres frères d'Alsace, pris d'espoir quand Joffre leur promit la revanche par cette proclamation : " Enfants d'Alsace, après 44 ans d'une douloureuse " attente, des soldats français foulent à nouveau le sol de " votre noble pays. Ils sont les premiers ouvriers de la " grande œuvre de la revanche. Pour eux, quelle émotion " et quelle fierté ! Pour parfaire cette œuvre, ils ont fait " le sacrifice de leur vie. La nation française unanimement " les pousse, et dans les plis de leurs drapeaux sont inscrits " les noms magiques du Droit et de la Liberté ! Vive " l'Alsace, vive la France !"

On ne pouvait souffrir pareil échec. Joffre eut recours à Pau, qui résolut de le venger avec éclat. Ce glorieux mutilé de 1870 accourut pendant que nos bataillons reculaient vers Belfort ; il leur prescrivit une halte en arrière de Dannemarie ; et, tandis que des renforts dévalaient par le Ballon d'Alsace, il opposa une résistance opiniâtre sur la position choisie. Brusquement son aîle gauche reprit Thann, et enfonça le flanc des ennemis, (14 août) Déconcertés par la promptitude, l'imprévu de cette manœuvre, les Allemands se replièrent sur Dornach, où Pau les accrocha vigoureusement ; ils subirent de grosses pertes et laissèrent 24 canons (19 août). Les troupes françaises entrèrent dans Mulhouse, acclamant leur habile chef, qui jovial et modeste criait : " vos 75 méritent mieux que moi des "remercîments." Altkirch fut repris ; et Pau, appuyant sa

droite contre la forêt de Harth, étendit sa gauche vers Colmar, pour observer l'importante région vosgienne entre l'Ill et la Moselle (21 août).

Cependant von Moltke mettait en ligne 1,300,000 boches, de Colmar à Bruxelles, répartis en 8 armées conduites par von Deimling, von Heeringen, le Kronprinz de la Bavière, le Kronprinz d'Allemagne, le duc de Wurtemberg, von Hausen, von Bülow, von Kluck. La mobilisation française produisit à peine 1,100,000 hommes, versés principalement aux six armées Pau, Dubail, de Castelnau, Ruffey, de Langle de Cary, Lanrezac ; les places fortes et la frontière d'Italie reçurent leur minimum d'effectifs.

Moltke amena une grosse artillerie, (420 allemands et 305 autrichiens) qui, écrasant Liège et Namur, se révéla formidable ; ses 77 de campagne. quoique inférieurs à nos 75, étaient plus nombreux, certes, que les nôtres ; et contre nos 2,500 mitrailleuses il allait pouvoir opposer 50,000 d'un excellent modèle. Notre infériorité, sous le rapport de cette arme, était piteuse, à tous égards. Une extrême pénurie, quant aux pièces de 105, de 120, de 155 (Rimailho), mit bientôt l'armée française dans cette situation étrange d'interdire, à nos régiments, tout long séjour dans les zônes où Moltke ferait pleuvoir des projectiles énormes.........à moins qu'il ne fallût sacrifier quelque arrière-garde.

Cette guerre donne raison à de Négrier (10) pour la plupart des lumineuses prévisions qu'il émit : principalement la constitution d'une artillerie lourde de campagne et de gros approvisionnements en munitions. La cavalerie lourde n'aura plus désormais à fournir ces charges qui, dès 1870, furent de navrants sacrifices. La cavalerie légère, plus apte au rôle d'infanterie montée, partage avec les aviateurs et les cyclistes la mission d'éclairer tout gros corps de

(10) Général de Négrier : *Quelques enseignements de la guerre russo-japonaise Revue des Deux Mondes*, 15 Janvier 1906).

troupes. Mais l'infanterie, déployée en rideaux, masque les rassemblements de forces importantes et protège la retraite avec ses tirailleurs audacieux.

Notre infanterie allait consentir des sacrifices dont le stoïcisme dépasse toute description. Le régime blocard lui imposa un grand nombre de chefs incapables. Tantôt ceux-ci voulurent manœuvrer comme en Afrique, lancèrent en vague d'assaut les fantassins à travers quelque champ où des projectiles de divers calibres tombaient en grêle, tantôt ils règlaient mal un tir d'arrosage, fauchant leurs propres soldats. Enfin il y eut des circonstances où l'officier, quel que fût son mérite, avait mission de retenir ses hommes au milieu d'un perpétuel éclatement d'obus, afin d'opposer leurs fusils aux canons qui tonnaient, parceque à la Chambre et au Sénat des ploutocrates bavards méprisèrent la grosse artillerie teutonne.

C'est dans le malheureux essai que Dubail et Castelnau firent de leurs troupes qu'apparurent pour la première fois, nos causes d'infériorité. On vit-même certains régiments fondre dans des embuscades boches. Dubail livrait plusieurs combats, pour reprendre les crêtes vosgiennes abandonnées sur l'ordre du socialiste Jaurès ; il refoula énergiquement des troupes bavaroises (qui avaient commis toutes sortes de crimes à Badonwiller, Blamont et autres villages) ; puis, Schirmeck et Lorquin occupés, Dubail s'avança en liaison avec Castelnau par sa gauche. Ils heurtèrent tous deux simultanément le front ennemi, retranché entre la Seille et la Sarre, sur une ligne de 50 kilomètres. Des prodiges accomplis par nos soldats, le sang-froid et l'habileté que déploient Dubail et Castelnau aboutissent néanmoins au sanglant échec de Morhange-Sarrebourg qui démontre la valeur des gros canons boches fixés sur leurs solides assises en ciment. Nous perdons beaucoup de braves et aussi du

matériel (11). Une division du 15e corps, décimée, se débande, Castelnau fait intervenir le 20e corps qui tient la forêt de Vitrimont, pendant que Dubail multiplie ses contre-attaques. La tentative des Allemands pour percer notre ligne entre Chateau Salins et Avricourt échoue. Dubail est toutefois contraint de se replier derrière le cours de la Mortagne par prudence. Castelnau reçoit au Grand Couronné de Nancy les premières attaques de l'ennemi, qu'on parvient à contenir. Commencée le 19 août, cette bataille se terminait le 21 par un recul avec d'importantes pertes. Les boches nous y avaient opposé nombre égal de troupes ; leur victoire était l'œuvre d'une artillerie puissante, comme en 1870.

Le Kronprinz de Bavière et von Heeringen voulurent atteindre la trouée de Charmes ; aussitôt Dubail et Castelnau s'interposèrent dans les environs de Rozelieures ils remportèrent, du 25 au 26 août, une grande victoire. (12).

Moltke réservait la majeure partie de ses hordes pour sa foudroyante attaque sur la frontière franco-belge. Devinant que Joffre hésiterait à dégarnir la ligne française dans les environs de Verdun, car le camp retranché de Metz pouvait servir aux Allemands à déclencher quelque puissant effort, le général teuton y laissa en effet d'importants effectifs, pour entretenir cette crainte. Mais sa grande supériorité numérique lui permit de réunir dans le Luxembourg belge, si boisé, une réserve en phalange, c'est-à-dire l'armée von Hausen, qu'il tint en arrière de celle dont le duc de Wurtemberg avait le commandement. Or nos reconnaissances d'aviateurs n'avaient pu déterminer un chiffre approximatif des forces liant l'armée du Kronprinz à l'armée von Bülow.

(11) P. H. Courière : La bataille de Sarre et Seille. (*La Revue* 1er et 15 Janvier 1917).

(12) G. Hanotaux : La bataille de la trouée de Charmes. (Revue des Deux Mondes 15 novembre 1916).

Les trois armées Lanrezac, de Langle de Cary et Ruffey, en tout 580,000 soldats, se déployèrent de Charleroi jusqu'à Virton, sur une ligne irrégulière, assez forte, dont le principal inconvénient était d'offrir beaucoup d'endroits où quelques grosses pièces eussent mieux fait l'affaire de nos artilleurs que tous les discours blocards affichés en France pendant 15 ans. Moltke leur opposa les armées von Bülow, von Hausen, duc de Wurtemberg et Kronprinz d'Allemagne, soit près de 750.000 boches. L'investissement de Longwy par le Kronprinz n'était point une raison suffisante pour livrer bataille, puisqu'on assista impuissant au martyre des Belges ; fallait-il aventurer sur la rive droite de la Semoy environ 300,000 hommes, plutôt que d'avoir ces troupes derrière la Meuse sur la ligne Verdun-Maubeuge ? D'aucuns affirment que Joffre était peu enclin à se porter vers Namur, par Neufchâteau, Dinant et Charleroi, considérant qu'on arriverait trop tard, mais qu'il dût suivre les ordres du ministre Messimy, officier réserviste. Lanrezac s'établit derrière la Meuse et la Sambre, en face de Von Bülow, non loin de Namur, pendant que ses collègues luttèrent, dans une zône défavorable entre Virton et Givet, contre deux fortes armées (Kronprinz et duc de Wurtemberg). On marquait le pas, fléchissant même sous les feux d'artillerie ; von Hausen vint border la rive droite de la Meuse ; il menaçait notre ligne par le milieu. Lanrezac tenait encore à Charleroi lorsque cette complication survint ; Joffre donna le signal d'une retraite obligatoire.

Couvrant l'aile gauche de l'armée française, Sir John French postait un contingent britannique entre Mons et Condé ; notre généralissime chargea le général Percin de réunir à Lille tous les nombreux retardataires qu'on achemina vers cette région, afin d'aider sir John, au cas où Moltke esquisserait un mouvement vers Tournai ; les troupes anglaises présentaient un effectif de 60,000 hommes. Devant elles, imitant la tactique du fameux Souvarow à Novi, le

général von Klück n'engagea tout d'abord qu'une troupe de nombre égal ; son offensive brutale obligea sir Douglas Haig à opérer un mouvement de repli, auquel sir Horatio Smith—Dorrien fit correspondre une manœuvre identique. C'était le prélude ; Joffre avertit French, le 23 août, que Lanrezac reculerait sous la pression des armées von Bülow et von Hausen devenue inquiétante ; il transmit un rapport de nos aviateurs signalant une colonne allemande qui remontait l'Escaut vers Tournai ; la retraite de Sir John French allait devenir extrêmement pénible. Dès l'aube, ayant plus de 150,000 soldats, von Klück engagea de fougueuses attaques ; cette offensive porta principalement sur le 2e corps anglais ; Smith Dorrien opposa une résistance magnifique, mais il subit des pertes considérables et ne put sauver que les deux tiers d'une artillerie fort compromise dans cette terrible aventure.

Le général Percin, préposé à la défense de Lille, transgressa les ordres de Joffre ; il laissa von Klück déborder le contingent britannique. Voici les conséquences de cette conduite. Découverte sur sa gauche par la prompte retraite que les troupes anglaises durent accomplir, une aile de l'armée Lanrezac, prise entre les forces nombreuses que von Bülow et von Klück entraînaient rapidement, se réfugia dans Maubeuge ; nous perdîmes ainsi 35,000 hommes qui dûrent capituler. Percin rejette la responsabilité de son acte sur le gouvernement.

L'œuvre dévastatrice d'une artillerie méconnue pendant la paix troubla, dit-on, quelques sénateurs et députés. Ils pressèrent Messimy d'ordonner le désarmement immédiat de Lille pour éviter la catastrophe d'une pluie de gros projectiles. D'accord avec son vieux compère Caillaux, qui déjà préparait la soumission du pays au joug du Kaiser, le ministre prescrivit à Percin d'éviter sans retard toute résistance. Percin reçut-il, par cet ordre émis dans des circonstances fort suspectes, l'autorisation de renvoyer sans fusils

tous les militaires à leurs foyers pour livrer ce grand nombre d'armes aux Allemands ? Ou imagina-t-il d'être aussi bon capitulard que Bazaine ?

Sir John French pouvait se croire abandonné, en pareille conjoncture. Joffre s'indigna du procédé de Messimy ; c'est pourquoi il achemina deux divisions françaises vers la gauche, et, soucieux d'apprendre au général britannique les circonstances dans lesquelles, à son insu, Percin commit une si malencontreuse faute, le généralissime révéla toutes les turpitudes ministérielles. Aussitôt le War Office fut avisé.

L'infatigable ardeur de von Klück obligea sir John French à décamper fort matin le 25 août. Une nouvelle division anglaise rallia le gros des troupes ; elle constitua l'extrême gauche. Mais le général Haig subit, à Landrecies, des attaques violentes ; au moment décisif parurent les deux divisions françaises pour le sauver. Smith Dorrien reçut, avec une égale vaillance, l'élan des masses ennemies. Soutenu par les deux divisions du général d'Amade et la cavalerie de Sordet, le contingent britannique opéra dorénavant sa retraite dans des conditions moins périlleuses.

Lord Kitchener, sans perdre un instant, le 25 août, passa en France ; il monta incognito dans l'automobile, où certain chauffeur, choisi dans l'armée française, attendait un officier général britannique avec ordre d'aller bon train vers Paris, suivant les indications du haut personnage. La voiture s'arrêta quelques minutes à Rouen, où le voyageur acheta promptement des provisions. Au seuil de l'ambassade anglaise à Paris cet homme soucieux, muet en apparence, descendit de voiture.

Caillaux et Messimy, soutenus par leur clique blocarde, exigeaient alors du gouvernement qu'on acceptât les conditions offertes par Guillaume II ; mais nos grands hommes de guerre voulaient combattre encore. Ils dirent au Président Poincaré que tout n'était pas perdu. Victorieux en

Alsace, Pau annonça hautement qu'il saurait prendre sous ses ordres une troupe résolue, afin de noyer dans la Seine les germanophiles. L'ennemi s'avançait rapidement. Aux gares des foules s'entassaient, pour y attendre jour et nuit le départ d'un train. Dans la campagne, les citadins fuyaient en voiture ou en charrette. Quel exode sans but commençait ? L'heure était critique au moment où lord Kitchener vînt se joindre aux meilleurs citoyens de la France, comme il l'avait fait en 1870.

Ce plénipotentiaire intima au président Poincaré que tout examen des offres du Kaiser équivaudrait à une défection. Il demanda, comme gage du désaveu formel de la propagande Caillaux-Messimy, l'immédiate démission du ministre coupable, en appuyant cette requête d'une véhémente critique des mesures prescrites à Percin par Messimy.

En conséquence, le 26 août un ministère de défense nationale, dans lequel Ribot et Delcassé reçurent la direction des finances et des affaires étrangères, s'organisa sous la direction de Viviani, resté au pouvoir, et de Briand, admis comme vice-président du cabinet. Messimy et Gautier n'apparurent pas dans cette nouvelle combinaison ; Millerand et Augagneur les remplacèrent. Sans aucun motif, en partant, Messimy destitua le général Pau, (13) qu'il haïssait depuis longtemps, et dont l'attitude menaçante l'humilia. Joffre n'intervint pas contre cette vengeance d'un ministre expulsé. Viviani usa de ménagements incompréhensibles envers Caillaux et Messimy : avec grade d'officier supérieur. Messimy fut dirigé vers l'Alsace, où il ne tarda point à se faire craindre beaucoup moins de l'ennemi que des généraux français, qu'il intimida par ses airs d'occulte surveillant : Caillaux partit en voyage au Brésil, pour y faire des achats ;

(13) Comme pour cacher pareille vilénie, Pierre Dauzet conte dans l'almanach Hachette de 1916 (page 94) que Pau eut le commandement de toutes les forces sur la Meurthe, les Vosges, et en Haute Alsace ; rien de plus inexact.

mais la colonie française dans ce pays donna une excellente leçon à Viviani, en refusant d'accueillir l'indigne délégué que leur accrédita le premier ministre.

Une proclamation du gouvernement au pays, en date du 28 août, concluait ainsi : " il faut résister et durer." Le 2 septembre, non contents de mettre en sûreté, à Bordeaux, la Banque de France et la Monnaie, toute notre représentation nationale y détala : Président de la République, ministres, sénateurs, députés, avec leur suite. Sans doute quelques septuagénaires, ayant pris part comme de Mun aux batailles de 1870, ne pouvaient servir la patrie autrement que par leur expérience. Mais on doit reconnaître, dans l'extrême souci de durer, trop impérieux chez le plus grand nombre, une préoccupation qui ne fait pas honneur aux parlementaristes.

Concédons que leur absence permit à nos vaillants stratégistes d'agir, en toute indépendance de la néfaste toge.

Une diversion faite par Maunoury avec les premiers éléments de la 6me armée, vers Bapaume, le 27 et le 28 août, ralentit l'allure de von Kluck ; aussi les Anglais reculèrent sur Compiègne sans être talonnés. Fort réduite, la 5me armée prit position de la Fère à Guise, le 28 ; elle fut attaquée le lendemain par von Bulow ; victorieux à Guise, Lanrezac perdit la Fère ; il dût se rabattre vers Laon, harcelé par l'ennemi. La 4e armée, de Langle de Cary, tînt les hauteurs entre Mézières et Sedan ; elle fit subir au duc de Würtemberg d'importantes pertes. Avec la 3me, contre le Kronprinz, aux abords de Verdun, Ruffey livra une sanglante bataille. Enfin la liaison entre les armées Lanrezac et de Langle de Cary n'existant plus, von Hausen se précipita dans l'intervalle ; mais à Launois, il fut accueilli énergiquement par notre 9e armée sous les ordres de Foch.

Cette retraite de Charleroi, que la version officielle dépeint comme un mouvement rétrograde exécuté avec précision

mathématique, de même qu'aux manœuvres, s'effectua dans des circonstances navrantes. Il fallut maintes fois, pour gagner du temps, requérir des sacrifices en laissant aux bataillons d'arrière-garde le rôle d'enfants perdus. Ils tinrent bon avec un calme stoïque. Les auto-mitrailleuses allemandes suivaient, puis des colonnes volantes bien pourvues d'artillerie légère et de mitrailleuses. On mourut héroïquement. Nos soldats jeunaient parfois, surtout quand il leur fallait accomplir une longue marche pour se soustraire aux tentatives d'enveloppement que Moltke prescrivit. Dormaient-ils ? On ne saurait trop mettre en relief l'admirable initiative, l'héroïsme d'un grand nombre d'officiers de tous grades et la constance, l'intrépidité merveilleuses des soldats. Point de traînards. Seuls restèrent au pouvoir des teutons, nos blessés incapables de s'enfuir dans quelque bois. Mais le courage et l'esprit de sacrifice ne suffisent pas toujours à la guerre pour racheter les fautes du temps de paix !

Il y eut maintes destitutions dans le haut commandement. Ruffey, Lanrezac, et beaucoup d'autres généraux furent mis à l'écart. Manquèrent-ils de discernement, d'audace, ou eurent-ils le malheur d'être compromis par les fautes de leurs subordonnés ? L'enquête du généralissime fut courte et la décision hâtive. On devra plus tard écouter leurs témoignages. Volontiers chacun reconnaîtra qu'ils remplirent avec zèle des tâches que notre défaut de préparation rendit accablantes.

Joffre agit selon sa conscience en ayant recours à d'autres caractères, qu'il crut mieux trempés, quand l'infortune pesa terriblement sur toutes les âmes. Cependant il n'aurait jamais dû mettre au compte d'erreurs tactiques la défaite de Charleroi.

Tous les inconvénients du favoritisme blocard se manifestèrent au cours des revers du début. Beaucoup d'officiers arrivistes, dont la médiocrité causa certains échecs, demeu-

rèrent sans doute incapables de racheter leur présomption et leurs intrigues. Mais si le généralissime attribua l'inévitable victoire des ennemis aux maladresses d'une centaine d'officiers de tout rang, c'est qu'il ne discerna point l'avantage d'un aveu spontané dont sa gloire ne souffrira aucunement. Personne au monde ne croira qu'il aurait vaincu les Allemands aux bords de la Sambre, de la Meuse et de la Semoy s'il eut éliminé plus tôt ceux qu'il destitua pendant la retraite. Car les armés Lanrezac, de Langle de Cary, Ruffey—tout comme celles de Dubail et de Castelnau à Morhange-Sarrebourg,—n'étaient pas en mesure d'affronter la horde teutonne, si formidablement soutenue par cette grosse artillerie contre laquelle Joffre n'opposa qu'une batterie de canons Rimailho par corps d'armée. Ces défaites du début de la guerre, solde épouvantable d'une incurie administrative dont la représentation nationale portera la responsabilité, mirent hors de combat 100,000 blessés ou tués ; le nombre de prisonniers avec les garnisons cernées à Maubeuge, Longwy et autres places, dépassa 55,000.

Le sang froid du généralissime, après sa défaite, montre qu'il possède les qualités d'un grand capitaine. Avec beaucoup de clairvoyance, il accéléra son mouvement rétrograde ; ainsi Moltke ne put faire suivre toutes les monstrueuses bouches à feu (14) et la supériorité de nos ennemis sous le rapport de l'armement diminua. Au surplus, tandis que les troupes allemandes s'avancèrent, elles s'éloignèrent de leurs renforts. Joffre reculait vers les siens, comblait d'importants vides, et s'adjoignait deux nouvelles armées, conduites par Maunoury et Foch, en s'approchant de Paris.

Quelques années avant la guerre, le général Bonnal (15)

(14) Les unes servirent au bombardement de Maubeuge, les autres à celui du Grand Couronné.

(15) En 1906 le Général Bonnal s'exprimait ainsi : " La grande armée qui aura arraché à sa rivale la victoire, celle là pourra se permettre toutes les audaces, car tout lui sera facile." (*La prochaine guerre*) p. 47.

prédisait que la première grande victoire déciderait du sort des belligérents, car sans répit le vainqueur imposerait à son adversaire d'autres rencontres, où sa supériorité naturellement croissante mettrait fin aux résistances du vaincu : après la victoire de Charleroi. nos ennemis marchaient rapidement pour gagner la dernière bataille.

Sir John French, pendant la retraite, prit l'excellente précaution de transférer sa base du Havre à St Nazaire ; on affirme que plusieurs généraux britanniques préconisèrent la prolongation du conflit par un recul méthodique vers l'Auvergne, dont les montagnes eusseut favorisé notre défensive.

Plus économe sons le rapport du territoire qu'il fallut sacrifier, Joffre garda l'espoir de s'arrêter sur la Marne, d'y tenir, et même de prendre l'offensive. Ne pouvant couvrir Paris, le généralissime recourut à son ancien chef Galliéni et le chargea de défendre la capitale dont le camp retranché, sous les ordres du général Michel, n'était même pas en etat de défense. L'admirable vétéran prit aussitôt d'habiles dispositions. Sur sa demande, Maunoury vint s'établir au nord-est de Paris, vers Louvres ; car Joffre plaçait le contingent britannique à Rozoy dans le sud.

Guillaume II et Moltke voulurent poursuivre un adversaire, qu'ils croyaient incapable de prendre l'offensive ; les armées teutonnes franchirent la Marne.

IIme PARTIE.

DIEU PROTÉGE LA FRANCE.

Contre nos soldats, étonnés de leurs revers, 1,450,000 ennemis marchaient pleins d'assurance.

Castelnau et Dubail, avec moins de 300,000 hommes se trouvèrent en présence des 450,000 boches du Kronprinz de Bavière et du général von Heeringen et d'un gros détachement fourni par von Deimling.

Le Kronprinz d'Allemagne conduisait 200,000 boches entre Vauquois et Triaucourt ; avec 150,000 hommes Sarrail (successeur de Ruffey) s'appuyait contre Verdun pour lui tenir tête.

Le duc de Wurtemberg mena 190,000 boches vers les positions tenues par de Langle de Cary dont les 150,000 hommes s'arrêtaient à Vitry-le-François.

Von Klück, Von Bülow et Von Hausen alignèrent 510,000 boches contre Maunoury, French, Franchet d'Esperey (successeur de Lanrezac) Foch, qui réunirent 450,000 hommes d'abord, puis 480,000.

Apparemment von Moltke méditait d'assaillir partout nos troupes avec une notable supériorité numérique, son effort principal aurait lieu pourtant contre les armées Castelnau et French.

Depuis le 26 août, Castelnau imperturbable reçoit l'ennemi au Grand Couronné de Nancy et lui inflige d'énormes pertes. Mais dans la nuit du 4 septembre, un

épouvantable bombardement commence et l'ennemi, protégé par les 420, se rue vers la forêt de Champenoux, sans pouvoir s'y établir.

Von Klück laissait en observation, au matin du 5 septembre, devant Maunoury, entre Dammartin, Meaux et Nanteuil, une forte réserve ; puis, avec le gros de ses forces, il s'avança promptement par Coulommiers, aux fins d'assaillir l'armée anglaise, de la rabattre sur Provins dans le flanc de l'armée d'Esperey, qui allait subir, en même temps que celle de Foch, la poussée vigoureuse des armées Von Bülow et Von Hausen.

L'offensive de Maunoury vint merveilleusement à l'encontre de la manœuvre ébauchée par Von Klück ; le 4e corps de réserve allemand, culbuté, prit position en arrière. Aussitôt von Klück laissa deux corps d'armée en liaison avec l'armée von Bülow et ramena 80,000 hommes pour accabler Maunoury, dont la défaite l'eut permis de reprendre son mouvement contre l'armée britannique. Sir John French discerna bien le péril ; mais il s'en alarma trop longtemps. Ainsi, quand un renfort prélevé sur l'armée de Verdun, passa aux environs de Rozoy, il demanda au généralissime d'établir à Chelles partie du 4e corps entre ses positions et notre 5me. armée. Joffre ne voulut pas lui refuser cela. En conséquence, Boëlle ne conduisait à Maunoury qu'un détachement du 4e. corps ; Galliéni eut l'audace de distraire des effectifs nécessaires au camp retranché quelques bataillons. Par onze cents autos, Galliéni achemina ces renforts le 8 septembre vers Nanteuil, où la 6e. armée opportunément se trouva en mesure de soutenir une lutte moins difficile.

Franchet d'Esperey lança notre 5e armée vigoureusement contre les masses de Von Bülow et de Von Klück en sa présence, d'Esternay à Coulommiers ; il creva leur ligne, les fit repasser le Grand Morin, prit Montmirail dans la journée du

9 septembre, les mena battant jusqu'aux bords de la Marne, et leur enleva impétueusement Château-Thierry, deux jours après.

Sir John French suivit ce mouvement, poussa quelques rideaux d'infanterie allemande ; il ne put atteindre au moment propice les corps d'armée boches, que Von Klück rappela pour essayer d'en finir avec l'indomptable Maunoury ; mais lorsque l'armée anglaise parut, au soir du 9 septembre, dans le flanc de son armée, sur les bords du Petit Morin legénéral ennemi abandonna promptement le champ de bataille aux vaillants lutteurs de la 6e. armée. Sir Douglas Haig talonna von Klück, lui culbuta une arrière-garde, prit des canons et du monde.

Foch se tint sur la défensive, comme jadis le vainqueur d'Auerstadt; car sur ses positions von Bülow et von Hausen réunirent leurs efforts. Par une circonstance heureuse l'armée von Haussen, fort éprouvée au combat de Launois, déboucha tardivement sur le champ de bataille. Foch dut reculer en arrière de la Fère-Champenoise. Voulant briser la résistance du général républicain, von Bülow l'assaillit à Sézanne dont il s'empara. Cependant une partie de son armée s'enfuit devant l'offensive de Franchet d'Esperey ; aussitôt il hésite, Foch laisse le 11e corps maintenir von Hausen, et se jette sur la Fère-Champenoise, que l'armée von Bulow énergiquement dispute à nos troupes. Victorieux au château de Mondemont, les soldats français refoulent la garde prussienne dans les marais de St. Gond, vers le soir du 9 septembre. Une pluie providentielle survient ; l'eau couvre cette région, où soldats boches et leur artillerie s'enlisent. L'armée saxonne fléchit à son tour ; aussi la retraite de von Bulow s'effectua par Epernay, tandis que Foch, le 11 septembre, harcelait von Hausen au delà de Chalons.

Notre 4e armée eut, les premiers jours, à résister contre des forces bien plus nombreuses. Elle se maintint avec peine.

Mais le généralissime envoya, au général de Langle de Cary, le 21e corps. Vitry-le-François étant la clef des positions allemandes sur la Marne, coûte que coûte il fallut en déloger toutes les troupes dont le duc de Wurtemberg disposa pour y recevoir l'attaque française. Une lutte meurtrière nous en assura la possession ; le mouvement général de retraite des Teutons s'accéléra le 11, après qu'ils eurent évacué Sermaise.

La 3me armée, dont le 4e corps partit en chemin de fer pour se joindre aux troupes de Maunoury, n'était pas en mesure d'effectuer un mouvement offensif contre les masses du Kronprinz impérial. Aussi la mission de Sarrail consistait uniment à défendre la région de Revigny-Beauzée, pour ne point découvrir le flanc des troupes voisines. Donc il tenait plusieurs fortes positions aux abords de Verdun et maintes avenues de l'Argonne ; mais sa ligne étendue l'exposait à quelque grave mésaventure. Le kronprinz essaya vainement de la lui infliger ; l'offensive teutonne allait se produire en force dans la zône Triaucourt-Revigny ; et, pour mieux atteindre son adversaire, ce prince avait obtenu qu'un corps d'armée vînt de Metz et se glissât, par les Eparges, sur les derrières de notre 3me armée. Tandis que Guillaume II cherchait à rendre illustre son rejeton, Dieu fit avorter tout cela et secourut Sarrail d'une manière surprenante. Au cours de sa marche en Argonne, l'armée du kronprinz s'égara dans ce dédale où elle se fatigua beaucoup ; plusieurs colonnes, dans la brume et le brouillard, se décimèrent les unes les autres ; elles reçurent entre Verdun et Beauzée le feu plongeant des forts de la place, dont elles s'approchèrent à leur insu. Cependant le kronprinz s'empara de Triaucourt, de Brabant-le-Roi, de Revigny, et engagea une lutte opiniâtre vers Beauzée ; nos troupes dûrent fléchir quelque peu. Mais la victoire du général de Langle de Cary à Vitry-le-François obligea le kronprinz à

évacuer Brabant-le-Roi et Revigny. Quant au corps de Metz, il se fourvoie près du fort de Troyon, perd du monde, et, sans nouvelles de l'armée du kronprinz, retourne à son point de départ. Seul, très aventuré, en présence de Sarrail qui va redresser la ligne de notre 3me armée, quand le duc de Wurtemberg, von Hausen, von Bulow, sont déjà loin, Hohenzollern fils détale enfin le 13 septembre.

~~Quant~~ Parlons du kronprinz de Bavière; il s'était remis, au lendemain d'un échec subi le 4 septembre, à bombarder pendant quarante-huit heures les positions défendues par la 2me armée française au Grand Couronné de Nancy, avec les grosses pièces de 305 et de 420, venues de Namur ou de Charleroi quelques jours auparavant. Toutes ses attaques dans la forêt de Champenoux et contre nos tranchées de Ste Geneviève, augmentèrent l'hécatombe. Castelnau fit plusieurs contre-attaques, le plus souvent heureuses, malgré l'extrême infériorité numérique. Les corps d'armée de von Heeringen s'emparèrent, après une chaude lutte, d'Eberwiller ; mais ne purent progresser dans la forêt de Champenoux, les 8 et 9 septembre. Enfin toutes les troupes allemandes essayent, le 10, un effort suprême, sous les yeux du Kaiser venu pour obtenir, malgré tout, la victoire et paraître dans la ville de Nancy en triomphateur. Il assiste à l'épouvantable boucherie, et se retire la rage au cœur. Le surlendemain, les troupes allemandes passèrent la Seille, en pleine retraite.

La 1re armée eut quelque temps un rôle moins difficile ; puis la situation s'aggrava. Quand le généralissime eut demandé le 21e corps à Dubail, pour permettre à de Langle de Cary d'enfoncer l'armée allemande conduite par le duc de Wurtemberg, les cols des Vosges n'eurent point assez de défenseurs. Mais là encore l'intrépidité suppléa au nombre. Comme leurs camarades du 21e corps, des chasseurs alpins et des coloniaux gardèrent longtemps le col de la Chipotte en dépit d'attaques sans cesse renouvelées.

Nous perdîmes les deux cols importants de la Chipotte et des Journaux finalement. Toutefois on avait contenu l'ennemi, la bataille de là Marne renversait la situation ; Dubail réoccupa sans peine cette région, lorsque les boches l'évacuèrent, pour tenter un autre coup ailleurs.

Cette gigantesque bataille de la Marne rappelle beaucoup les victoires de Massena en Suisse ; elle fut donnée au moment où attendre davantage nous eut mis dans une situation épouvantable. Plus sanglante que les victoires de l'an VIII elle nous sauva comme elles, mais ne nous delivra point malheureusement ; qu'on ne se leurre plus avec des phrases grandiloquentes ! Volontiers de candides gens célèbrent la retraite de Charleroi et proclament l'importante revanche prise par nos troupes. D'aucuns critiquent les stratégistes teutons. Comme tout cela est puéril ! Moltke, Bülow, Kluck, agissaient en tacticiens redoutables. Ils ne s'attardèrent pas contre Paris et coururent aux trousses des armées françaises, pour finir d'un coup notre défaite. Leur intention était d'obtenir la victoire décisive ; ensuite le tsar de Russie eut réuni vainement ses millions de sujets sous les drapeaux, le monarque des Iles Britrnniques n'aurait pas eu davantage le temps de rassembler toutes les milices de son empire ; une armée de 1.500.000 soldats peut vaincre 10 millions d'hommes robustes costumés en militaires. Sur la Marne, von Moltke avait encore toutes les chances apparentes d'être victorieux, ses effectifs dépassant d'un tiers les nôtres, dans toute la longueur d'un arc immense qui s'étendit entre Paris et les Vosges ; son artillerie conservait, à l'égard de nos bouches à feu, moins nombreuses et insuffisamment pourvues, quelque suprématie appréciable.

Pourquoi fut-il vaincu ?

Nos troupes étaient parties au son du tocsin qui, par toute la France, résonna dans ce pays classique de l'héroïsme. Tous nos vieux du conflit ancien, médaillés au ruban

vert et noir, bénirent ces artisans de la revanche. On s'éloigna des mères, des épouses, des fiancées, avec un stoïcisme surhumain. Comme elle résiste aux criminelles, propagandes socialistes, l'ardeur guerrière de notre race ! Pour l'ennemi barbare et sournois, qui ourdissait notre ruine par mille moyens depuis 43 ans, une haine formidable secoua tous les nobles cœurs. Apprenant les tortures subies par leurs frères belges, nos soldats jurèrent d'accomplir une prompte délivrance. Puis, entassés dans les wagons, chantant nos hymnes guerriers, on s'approcha de la frontière ......Aux premières batailles, ces braves firent des prodiges. Héroïsme sans bornes, mais impuissant ! Ils battirent en retraite, consternés d'apprendre si tard les graves inconvénients d'un gaspillage des milliards de la défense nationale. Sous leurs yeux, la patrie fut dévastée par les incendiaires boches. Dans leur imagination, qui devinait, ils gardèrent la hantise des crimes épouvantables se multipliant au passage de l'envahisseur. Ils reculaient chaque jour, mais demandant à leurs officiers le signal d'avancer. Quelles indicibles souffrances morales, plus poignantes que la faim et la soif les étreignirent... oh ! l'expiation vaut ! Et quel généreux esprit de sacrifice les anima. Ils offrirent leur sang pour la délivrance du pays. Ces hommes devenaient invincibles, car Dieu aviva leur enthousiasme prodigieux pour tout ce qui est devoir.

Que dire des patibulaires boches ? Supérieurement dressés pour l'invasion, munis d'un matériel de guerre incomparable, dirigés depuis le premier jour par des chefs qui ont tout prévu, même les abominations, nos ennemis accomplirent ponctuellement leur œuvre. Imbus d'une haine orgueilleuse contre les autres races, remplis de l'espoir d'assujetir le monde entier, impitoyables quant aux moyens d'atteindre leur but, massacreurs qui souillent avec une rage diabolique, ces monstres coururent à la poursuite du

welsche. Entre temps leurs crimes et la boisson les abêtirent Un certain nombre trainaient. Sur le champ de bataille, ils s'élancèrent comme des fauves redoutables, qui frappent terriblement et se défendent avec rage. Mais leur férocité, appelant sur eux les malédictions divines, ils ne pouvaient être vainqueurs.

D'aucuns prétendent que la manœuvre enveloppante de von Kluck les perdit et procura aux Français la victoire. C'est inexact. Moltke lui prescrivit un mouvement, dont le général de Négrier jadis expliqua l'importance décisive. En parant ce coup terrible, Galliéni et Maunoury sauvèrent une situation des plus compromises. Avec sa modestie de soldat chrétien, Maunoury transféra tout l'honneur à ses troupes dans une belle proclamation : " Camarades, le " général-en-chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de " faire plus que votre devoir : vous avez répondu au delà " même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la " victoire est venue couronner nos drapeaux ".

Au surplus, cet échec local de von Kluck opposé à Maunoury, French, et d'Esperey n'atténue pas l'importance des victoires que remportèrent les généraux Foch et de Langle de Cary ; les heureuses défensives de Sarrail, de Castelnau et de Dubail correspondirent aux brillants succès qui émerveillèrent le monde.

Suprême effort d'un peuple qui ne veut pas être asservi, notre victoire fut acquise au prix de 100,000 tués ou blessés, pour le moins. Souvenons-nous en lorsque nous parlons des 150,000 que perdirent nos ennemis.

N'oublions pas, surtout, l'obligation où nos artilleurs se trouvèrent pour économiser leurs projectiles, de tirer par intermittences à blanc sur l'ennemi ; car le gouvernement n'avait point pourvu l'armée d'une quantité d'obus suffisante.

C'est pourquoi les troupes françaises marquèrent le pas jusqu'au mois d'octobre, sur les bords de l'Aisne, en pré-

sence des masses boches qui leur offrirent un front hérissé de bouches à feu. Vers la mi-octobre l'artillerie allemande s'augmenta des gros canons employés à réduire Maubeuge ; nos soldats constatèrent à Reims la puissance explosive de ses projectiles, sans pouvoir interdire cette œuvre de destruction.

Les boches purent giter dans des carrières acquises par von Kluck au temps des consortiums. Ils retranchèrent toutes les hauteurs sur lesquelles ils s'établirent, creusèrent des souterrains et bientôt leur ligne fut inabordable. C'était un système de défensive provisoire, prévu par leur haut commandement, tandis que chez nous la mobilisation seule était du ressort des militaires, les Chambres s'occupant du reste ; nos soldats connurent, à leurs dépens, la valeur des positions que l'état-major allemand découvrit chez nous. Jamais le ministère Viviani-Briand n'a évalué nos pertes dans ces reconnaisances aux bords de l'Aisme et de l'Oise, après lesquelles nos généraux, imitant le système boche, durent terrer leurs hommes.

Entre temps, la ville d'Anvers succomba ; le roi de Belgique fit une habile retraite sur Ostende, pour que sa petite armée continuât de faire campagne.

Moltke n'abandonna point son plan de déborder nos ailes ; il se disposait à prendre Dunkerque et Calais puisque Anvers et Ostende étaient en son pouvoir. Dans la deuxième quinzaine de septembre, il n'avait point réussi à vaincre Maunoury quoiqu'il eut pris de ses effectifs en Lorraine, les masses qu'il déploya entre Roye et Lassigny ; venue de Lorraine également, l'armée Castelneau flanqua aussitôt la gauche de Maunoury. Le choc se prolongea. Des troupes allemandes, toujours renforcées, pointèrent dans la direction d'Arras ; aussitôt Joffre plaçait un gros renfort, commandé par de Maud'huy, dans cette zone. Bülow ne put réussir à rejeter notre aile gauche en arrière ; Moltke étendit donc le

front de bataille vers Ypres, où le généralissime français posta ultérieurement l'armée d'Urbal dans les premiers jours de novembre ; ainsi toute la première quinzaine d'octobre s'était passée en violents combats.

Sir John French, d'accord avec Joffre, quitta le cours de l'Aisne, il établit le contingent britannique entre Armentières et Gheluvelt, se liant par ses ailes à de Maud'huy et d'Urbal.

Quant au roi de Belgique, avec les débris de son armée, il garda ce qui lui restait de territoire sur la rive gauche de l'Yser ; nos fusiliers marins, conduits par l'amiral Ronarch, vinrent à Dixmude garder sa droite.

Moltke résolut d'écraser, pour se faire jour, les troupes alliées dans la région Nieuport-Ypres ; en conséquence une bataille sanglante commença le 22 octobre. Tandis que ralentissait l'effort des masses teutonnes entre Roye et Arras, l'ennemi fonça vers Calais ; son offensive déferla sur Nieuport et Dixmude. Il eut pris nos ports,—Joffre ne disposant point d'effectifs suffisants par là, — si nos frères belges n'eussent point accompli des miracles d'intelligence et de bravoure. Ils ouvrirent les écluses de Nieuport ; l'inondation arrêta plusieurs colonnes allemandes, d'autres se ruèrent en ordre compact, mais sans pouvoir sortir de cette impasse. Nombreux, les boches s'élancèrent dans Ramscapelle ; il fallut envoyer, le 30 octobre, quelques troupes françaises secourir l'infanterie belge, extrêmement lasse. Au milieu d'une boue profonde, avec leurs canons enlisés, fuyant la noyade générale, tels des rats dans un égout, plusieurs régiments boches coururent aux issues. On les accueillit par quelques salves meurtrières. Ils dirigèrent sans cesse des attaques furieuses à Dixmude contre l'héroïque troupe franco-belge de l'amiral Ronarch et du colonel Meyser jusqu'au 10 novembre. Les ruines de Dixmude furent alors évacuées, quand D'Urbal put couvrir Dunkerque en déployant sur la rive gauche de l'Yser les renforts que

Joffre et Foch placèrent sous ses ordres. Toutefois le Kaiser et son état-major, surpris d'avoir manqué leur coup entre Nieuport et Dixmude, manœuvrèrent de façon à percer la ligne des alliés plus bas. Le 30 octobre, une sorte de phalange débusqua, de Klein-Zillebeke, la brigade anglaise qui gardait ce poste. Le lendemain Gheluvelt fut envahi ; mais le régiment du Worcestershire soutenu par des troupes françaises, culbuta l'ennemi. Cette phalange revint à la charge et prit quelques villages aux abords d'Yprès ; mais le 12, le 13 et le 14 novembre une vigoureuse action combinée des généraux Humbert, sir Douglas Haig, Balfourier, Dubois, rétablit les affaires. Dans cette longue bataille des Flandres, le total des pertes que subirent les Français, les Belges et les Anglais ne s'élevait point à la moitié du chiffre de 150,000, qu'on attribue aux boches comme bilan de leurs vains efforts.

Guillaume II rendit von Moltke responsable d'une si incompréhensible déception, et le ministre de la guerre von Falkenhayn succéda au stratégiste vaincu.

Nos alliés serbes et russes avaient eu des alternatives de revers et de succès ; (16) leur persévérance et leur énergie contribuèrent grandement à nous sauver.

Le voïvode Putnik, stratégiste consommé, guida le jeune prince Alexandre de Serbie, dont l'âme guerrière se montra fort belle. Ayant passé la Drina, une armée autrichienne, forte de 300,000, du 15 au 19 août, se mesura aux troupes du roi Pierre 1er ; son échec au mont Tser obligea l'envahisseur à différer la conquête envisagée légèrement au début. Vers le 11 septembre, une nouvelle tentative eut d'abord quelques succès. Putnik recula, n'ayant pas de munitions en quantité suffisante ; les convois attendus

(16) Nous en donnons une brève relation, car ces évènements sont peu connus ; d'ailleurs, le cadre de notre étude oblige à résumer toutes choses qui n'ont pas un rapport direct avec la démonstration entreprise.

de France tardaient beaucoup. Mais aussitôt pourvu, il reprit l'offensive, le 2 décembre, et après une série de combats heureux, sa victoire du Mont Roudnik délivra momentanément la Serbie.

Quand la guerre commença, les empires centraux réunirent 1,500,000 sabres et baïonnettes contre nos alliés russes. L'archiduc Frédéric et son chef d'état-major, Conrad von Hœtzendorf, ami de l'archiduc François-Ferdinand, avaient 1,000,000 d'Autrichiens ; Hindenburg gardait la Prusse Orientale et le grand-duché de Posen avec 500,000 Allemands.

Nicolas II mit d'abord en branle deux armées, conduites par Rennenkampf et Samsonof ; partant de Vilna et de Varsovie elles pénétrèrent en Prusse Orientale le 18 août 1914. Rennenkampf eut quelques succès aux bords du Pregel ; mais faute de rejoindre rapidement son collègue dans la région des lacs Mazurie, ce général permit à von Hindenburg d'assaillir, avec des forces supérieures, Samsonof qui s'était imprudemment permis une offensive hasardeuse contre des positions retranchées entre Allenstein et Tannenberg ; l'impéritie dont firent preuve Rennenkampf et Samsonof allait permettre à von Hindenburg d'intervenir dans une autre région où les généraux russes, en présence des Autrichiens, avaient mieux employé leurs braves soldats.

Hœtzendorf achemina vers Lublin ses deux armées (Dankl et Auffemberg), soutenues par une réserve sous les ordres de l'archiduc Joseph Ferdinand, au delà de Lemberg; une autre armée (Kusmanek) couvrit cette marche. Kusmanek ne put contenir les forces russes que Rousski et Broussilof menèrent promptement ; il dut fléchir, abandonner Lemberg, tandis que Auffemberg et Dankl ployaient sous le choc des principales masses du grand duc Nicolas de Russie ; en conséquence Hœtzendorf laissa une armée dans Przemysl assiégé mais rassembla aux environs de Cracovie le gros des

effectifs autrichiens. La direction suprême des forces austro-allemandes fut alors confiée au maréchal von Hindenburg.

Ce généralissime s'efforça d'opérer quelques diversions pour enrayer l'avance russe dans les Carpathes. Il prescrivit à von Schubert de poursuivre Rennenkampf, de franchir le Niemen et de prendre Grodno ; mais son lieutenant subit un échec à Augustowo (25 septembre-3 octobre). Pour sa part, Hindenburg avança en force et obligea les troupes russes à reculer sur la ligne Ivangarod-Varsovie, où elles effectuèrent leur concentration. Mais celles-ci, prenant l'offensive, une bataille sanglante aux bords de la Bzoura, du 16 au 27 octobre, se terminait par la retraite des austro-allemands. Toutefois, quelques semaines après, Hindenburg attaqua encore le grand duc Nicolas dans la même région de Lodz ; commencée à la mi-novembre, cette bataille formidable, mais indécise, finit dans les derniers jours de décembre.

Bien des optimistes crurent au rouleau compresseur brisant toute résistance en Pologne prussienne, et déferlant jusque vers l'Oder ; ils ne prévirent pas l'importante diversion autrichienne qui détourna vers la Galicie les masses russes.

Partout l'armée du tzar lutta héroïquement ; son rôle principal était de contraindre l'Autriche-Hongrie à ne plus combattre. Mais on vit bien, par sa mobilisation trop lente, que l'insuffisance des voies ferrées d'un si vaste empire causerait longtemps de sérieuses mésaventures. Hindenburg en profita maintes fois ; ses calculs stratégiques reposaient toujours sur la lenteur des concentrations de l'adversaire. Aussi les offensives russes ne purent qu'aider la résistance française, comme diversions, en retenant plusieurs corps d'armée boches aux frontières de Pologne, sans intervenir plus efficacement. Or devions-nous attendre tout de la Russie ; ne savions-nous pas combien éloignés du Rhin sont les renforts dont elle dispose ?

. Quand lord Kitchener vit nos soldats français tenir en échec, malgré leur armement inférieur et la disparité du nombre, les hordes teutonnes, il mesura en homme de génie l'énorme faute des hommes d'état anglais, jaloux de la France, qui se flattèrent d'avoir une flotte invincible pour défendre l'empire britannique. Il pressentit en outre combien l'opposition ancienne du Foreign Office au développement économique de la Russie vaudrait d'inopportuns déboires à la cause des alliés. Il devina qu'une guerre d'usure, mettant fin à la résistance du peuple qui supportait le principal choc, laisserait bientôt les Iles Britanniques à la merci du Kaiser. L'opiniâtreté française sur la Marne et dans les Flandres ajournait cette occurrence ; mais elle semblait inéluctable. Donc, le seul moyen étant d'adjoindre un nombre égal d'Anglais aux Français, pour leur salut commun, Kitchener se mit à l'œuvre. (17)

Depuis bientôt un siècle, par la conquête de l'Algerie, le peuple français dispose de territoires assez grands pour élever notre population à un chiffre égal à celle de l'empire allemand. Frivoles et frondeurs, nous cherchions les plaisirs et goûtions toutes sortes de sophismes anti-chrétiens. Punis en 1870, nous n'avons pas tenu compte d'un avertissement si terrible. Et quarante années pour la réorganisation de nos forces, dont l'inestimable valeur demeura inconnue des

(17) On avait un peu oublié, en Angleterre, le discours de Lord Roberts à la Chambre des Lords le 23 novembre 1908 : " Pour que le coup de main " réussisse, il n'est pas nécessaire que l'Allemagne possède la maîtrise des " mers. Qu'elle possède cette maîtrise un instant sur un point, il n'en faut " pas plus. Le général Bronsart von Schellendorf le déclare dans son livre " *Devoirs de l'état-major* quand il écrit : — *Afin de gagner un instant le commandement de la mer et de faire marcher nos transports, nous serions " justifiés à sacrifier notre flotte entière.* Ces paroles sont un avertissement ; " que le pays le prenne à cœur ! En ce moment, c'est tout au plus si, notre " armée régulière combattant à l'étranger, 353,000 hommes seraient disponibles pour garder nos îles." En 1914 cette situation n'avait point changé.

dupes du gambettisme bavard et gaspilleur, nous servirent peu. Car les Français de 1914 se laissèrent surprendre avec ces mêmes conditions dinfériorité, pour une guerre franco-allemande, qui réduisirent, en 1870, leurs devanciers à recevoir quelques regiments boches dans Paris et au sacrifice de l'Alsace-Lorraine.

Le plan d'invasion du grand état-major de Guillaume II nous démontre l'entente parfaite de la stratégie que possédaient Moltke et ses collaborateurs. S'il fut moins heureux que son oncle, cet homme de guerre déploya d'incontestables talents pour le moins égaux à ceux du célèbre vainqueur de Wœrth et de Sedan ; la prévoyance des stratégistes allemands fut telle, en 1914, qu'ils avaient d'avance une théorie complète de la terrible tactique semi-défensive en des retranchements immenses, par lesquels ils s'incrustèrent dans les campagnes qu'ils envahirent. Leurs tranchées furent même ébauchées, avant la guerre, aux bords de l'Aisne et de l'Oise.

Mais l'histoire des peuples abonde en échecs auxquels grands hommes et formidables entreprises aboutissent. Car, s'ils n'ont pas l'autorisation du Dieu des armées, les plus savants capitaines se heurtent à l'obstacle insurmontable, qu'ils désignent par le mot " fatalité " quand ils ne reconnaissent point la toute-puissante volonté du Souverain Maître de toutes choses.

Or, il est manifeste aujourd'hui que, dans sa miséricorde, le Créateur empêcha toujours l'anéantissement de notre France, et permit en 1914 qu'une race entière expiât les sacrilèges, les turpitudes, les malversations de ses meneurs, en même temps que l'impiété, l'amour des jouissances, le mépris des devoirs conjugaux dont plusieurs générations, coutumières du malthusianisme ou plutôt de l'onanisme, se chargèrent pour paraître devant la justice éternelle.

IVme PARTIE.

UNE EXPIATION DANS LA BOUE ET LE SANG.

" Au mois d'août de l'année 1914 les foins étaient " ren-
" trés ", les faux s'aiguisaient pour la récolte des moissons ;
" déjà les granges étaient pleines. Les aubes promptes, les
" crépuscules prolongés ne suffisaient pas au travail ; le
" grincement des chariots s'attardait dans la nuit. Les
" maisons des villages et des bourgs, serrées les unes contre
" les autres, allumaient successivement les feux du soir ;
" les spirales de fumée quittaient à regret la quiétude des
" foyers. La vie s'écoulait, comme d'ordinaire, sans secousse
" et sans inquiétude ; on *se laissait vivre*, comme dit le
" vieux mot de consentement à la destinée humaine.

" Aujourd'hui l'être humain souffre, dans la vallée pai-
" sible, tout ce qu'il est donné à l'homme de souffrir. Les
" mâles sont partis et ils se battent depuis huit mois : vêtus
" d'uniformes sordides, de haillons hétéroclites et de peaux
" de bêtes, les membres roides, enfoncés au sol comme des
" racines, les mains lourdes et gourdes, durcies au contact
" du fer, la figure et le corps terreux, ils grouillent
" comme des vers dans la boue des tranchées. Villages en
" ruines, murs écroulés, pignons percés à jour, et révélant,
" à travers leurs chevrons, le ciel ; églises pantelantes
" laissant trainer leurs toitures comme des poules essayant
" d'abriter sous leurs ailes leurs poussins, tout pleure quand
" tout souriait ! Ce qui restait de la population civile a fui
" ou fut emmené en esclavage. La maladie se charge des
" rares survivants. Vieillards, enfants, succombent et
" achèvent la solitude des foyers."

“ Quelles immenses contrées souffrent de même et ont “ passé, ainsi, de la joie à la douleur, du sourire aux “ larmes !” (18).

Voilà certes un saisissant tableau des misères de notre époque.

Mais songeons aux innombrables hommes réduits en bouillie, ou mutilés du moins ; à ceux qu'une longue torture en captivité, ou l'asphyxie par les gaz, rendra infirmes pour le reste de leurs jours ; aux femmes, aux enfants, aux vieillards massacrés !

Cependant, plus terribles que les souffrances physiques ou la mort, d'indicibles ruines morales subsisteront là où passèrent les Teutons ; ce que firent les Huns, ils l'ont renouvelé avec plus de monstrueuse barbarie.

Une pensée poignante nous accable : c'est notre inaptitude à empêcher tout cela. (19).

Au spectacle du drame immense auquel nous assistons, nos cœurs s'emplissent d'une compassion désolée, d'un repentir amer, de voir des compatriotes, des amis, expier si terriblement leurs fautes et les nôtres !

Pourra-t-on jamais écrire le martyrologe d'une si grande tribulation ? Est-ce nécessaire ? Combien de souffrances resteront cachées, qui sont le plus incommensurables !

Si, au début de la guerre, plus nombreuses et munies d'un matériel assez puissant, des armées françaises, russes, anglaises, se fussent rangées en ligne avec promptitude, elles auraient mis obstacle à l'invasion de la Belgique et de la Serbie ; en conséquence onze départements de l'est et du nord de la France, un vaste territoire en Russie, couverts

(18) Hanotaux : la guerre franco-allemande de 1914.

(19) Que valent mille protestations grotesques d'un premier ministre, ses impuissantes menaces, dont l'ennemi ne s'émeut point ? Le tribunal des nations aujourd'hui, c'est le champ de bataille en présence du Dieu qui juge.

par des victoires initiales, seraient maintenant d'utiles et laborieux centres de production aidant au triomphe définitif. La délivrance complète du peuple arménien aurait fourni un appoint considérable ; mais il a disparu dans les massacres.

L'hiver de 1914-1915 vint surprendre l'armée française. Le gouvernement radical-socialiste, qui ne voulait pas prévoir la guerre, n'avait point réuni ce qu'il faut pour un hivernage en d'humides tranchées. Aux premiers jours de la mobilisation, chemises, uniformes, chaussures vinrent à manquer dans nos magasins ; tant bien que mal beaucoup de mobilisés endossèrent d'anciennes tenues crasseuses, aux boutons rares, ils eurent les souliers, neufs ou vieux, qu'on put leur fournir. Portant leurs chemises de toile mince, quand ils partirent en pleine canicule vers la frontière, nos soldats conservaient ce linge, faute de mieux, lorsqu'une bise glaciale soufflait aux bords des rivières, ou dans les Vosges que la neige couvrit bientôt d'une couche épaisse. On attendit longtemps les distributions de chemises et de chaussures. Plusieurs écrivirent à leurs parents ; toutefois maints colis, que des familles envoyèrent sur le front, demeurèrent plusieurs semaines dans les casernes. Le nombre de pleurésies, de fluxions de poitrine, égala celui des paralysies ou amputations de pieds gelés.

Avec une charité inlassable les dames françaises multiplièrent leurs colis de vêtements chauds. La sollicitude paternelle des officiers suppléa peu à peu aux négligences ministérielles et bureaucratiques.

Cela ne fit qu'atténuer la souffrance !

Pendant quelques longs mois dans les tranchées boueuses, en proie au harcèlement des poux et des rats, nos soldats ressentirent, dans une angoisse du lendemain douteux, les tristesses de toutes sortes. Jamais au siège d'une ville, en

hiver, dans les parallèles d'investissement, le soldat ne connut existence aussi dure. Cette tactique ancienne, rajeunie par Moltke et Hindenburg, qu'on appela dédaigneusement guerre de taupes, révèla combien nos ennemis, mieux exercés que nous avant le conflit par une instruction militaire pratique, possédaient la science du combat. Notre incomplète préparation, effet d'une néfaste répugnance au service de trois ans, n'apparut que trop. Avec l'intelligence vive, débrouillarde, du soldat français le désavantage disparut dans la suite. Mais l'expérience vint au lendemain de sanglantes leçons. Assagis depuis Morhange-Sarrebourg et Charleroi, les officiers reconnurent, malgré la Marne et l'Yser, qu'il leur faudrait suivre un nouvel enseignement. Quand maints journaux publièrent que les boches redoutent la baïonnette, une si grossière gasconnade cachait mal notre désappointement de savoir pourquoi l'ennemi, dans ses inaccessibles trous, préférait mettre à l'épreuve du temps la furie française.

L'énervant martyre se prolongea sous la menace incessante des boches vigilants, rusés, parfois audacieux, dans l'insalubre voisinage des cadavres en décomposition, au milieu d'une boue horriblement froide et d'insectes corsant les ennuis d'un état de saleté fort pénible en lui-même. Sans compter fusillades et bombardements subits, prolongés ! Une tentative de battre l'armée von Kluck, se termina en janvier par l'échec de Croisy ; la crue de l'Aisne causa cette déception.

Ainsi nous étions, dans notre propre pays, contenus et harcelés sur un front de 800 kilomètres, incapables d'essayer la moindre offensive sans faire quelque gros sacrifice d'hommes. Ces lourdes pertes furent dissimulées au public en d'impressionnants récits. Les mots transforment bien des choses en France, où, trop souvent, la population gobe

des mensonges énormes. Plusieurs combats terribles donnèrent le gain dérisoire d'une bicoque ou d'une côte, devenues forteresses. Célèbres aujourd'hui sont de tels sites perdus auparavant par notre armée, en une seule heure, quand elle revenait de Charleroi.

Vermelles, Notre Dame de Lorette, le Rutoire, Givenchy, Aix-Noulette, Souchez, la Targette, le Labyrinthe, Neuve-Chapelle, Perthes-les-Hurlus, Massiges, la ferme de Beauséjour, Mesnil-les-Hurlus, la butte de Tahure, les maisons de Champagne, le bois de la Grurie, Vauquois, le Four de Paris, les Eparges, Toutvent, le bois Le Prêtre, l'Hartmanswillerkopf s'appellent des tueries où la dépense d'héroïsme et de sang fut lamentable.

Toutes ces anomalies étaient fatales, puisque notre haut commandement, aux jours de loisir, n'avait eu que l'illusoire droit d'échafauder son œuvre stratégique sur la base mouvante d'une préparation militaire, dont le socialiste Jaurès, initiateur du gouvernement, acheva de détruire la cohésion ! Joffre et tous les grands généraux qui l'aidèrent, ne purent qu'improviser avec intelligence et surtout adapter leurs mesures aux situations difficiles produites par l'effort savamment organisé de l'adversaire.

Voyant l'armée française tenue en échec par leur ingénieuse tactique, les stratégistes allemands résolurent de mettre en déroute l'armée russe. Une troisième bataille eut lieu, au commencement de février 1915, dans les environs de Lodz, à Borjimow ; l'offensive allemande ne put rompre la ligne russe, qui tint, pendant dix jours, contre les attaques violentes de Hindenburg malgré un feu d'artillerie meurtrier. Le carnage fut effroyable. Par contre, en Prusse Orientale, entre Augustovo et Ossoviec, la 10e armée russe éprouva une grosse défaite, qui l'obligea au repli derrière le Niémen ; cette retraite découvrit le flanc des armées entre

Lomza et Borjimow et donna quelques chances de succès à l'ennemi. C'est pourquoi Hindenburg lança une attaque oblique vers Prasnyz, dont il s'empara le 24 février. Aussitôt des renforts russes vinrent à temps ; une lutte furieuse et longue se termina le 28 février par la reprise de cette position importante.

Ces rudes chocs eurent pour but immédiat l'échec de l'offensive des Russes en Galicie et dans les Carpathes ; s'ils avaient perdu Varsovie, le siège de Przemysl n'aurait pu se poursuivre. Optimiste, le grand duc Nicolas en plein hiver, imposa les plus durs efforts à ses troupes, qui parvinrent, malgré l'opiniâtre résistance des forces austro-hongroises, à s'emparer des cols d'Uszok et de Dukla.

Przemysl capitula le 22 mars. Près de 110000 prisonniers, un grand nombre de canons passèrent au pouvoir des Russes ; mais leurs longues campagnes, ayant épuisé leurs munitions, ce beau succès n'empêcha point un lendemain désastreux.

Par malheur, les conséquences d'anciennes fautes pesèrent d'une façon lamentable sur nos initiatives. Le gouvernement britannique jadis croyait se servir des Turcs pour maintenir les Russes hors d'Europe ; or il fut la dupe des sultans ignobles massacreurs de chrétiens. L'absurde expédition anglo-française en Crimée, du siècle précèdent, nous montra ses conséquences au mois d'avril 1915. Quand les nations européennes recoururent au rouleau compresseur russe contre le pangermanisme, il ne put fonctionner à cause des entraves longtemps maintenues.

Dans une occasion plus récente, on eut agi pour le mieux des intérêts de la civilisation, en laissant Bulgares et Turcs s'épuiser dans une grande bataille à Chatalja ; plusieurs chancelleries agirent maladroitement ; les Bulgares connurent alors qu'ils n'obtiendraient pas l'objet de leur convoitise.

L'intervention de la Turquie, au mois d'octobre 1914, avait mis le tsar dans une conjoncture difficile. Aucun espoir chimérique n'était permis aux alliés du jour où Liman von Sanders et la mission militaire allemande s'établirent à Constantinople malgré le cri d'alarme du gouvernement russe. Néanmoins Sir Edward Grey voulut, en août 1914, retarder une rupture avec la puissance qui tient les fameux détroits ; il en proclama l'intégrité d'accord avec Sazonoff et Viviani ; quelques jours plus tard les croiseurs *Goeben* et *Breslaw* rejoignirent la flotte ottomane. C'était significatif. Fallait-il punir immédiatement les Turcs de faire cause commune avec les deux empires centraux ? La fermeture des Dardanelles se serait ensuivie. Mais devait-on attendre une agression ? Elle se produisit. Obligé de faire face au nouvel assaillant, l'état-major russe renforça les troupes du Caucase et ordonna une marche rapide sur Erzeroum ; les victoires de Kenprikeni, (7 novembre 1914) et de Sarykamish, (4 janvier 1915) leur en ouvrirent la route. Par l'extrême gauche ils occupèrent Van ; mais en conséquence d'une augmentation des effectifs turcs, ils se tinrent quelque temps sur la défensive.

Aux premiers jours de la guerre, une tardive constatation émut les puissances qui résistaient au pangermanisme. On s'expliqua comment explosèrent nos poudres, quand le nombre inconnu des ouvriers anarchistes, d'un patriotisme et d'une nationalité fort équivoques offusquait peu les ministres blocards. Le sénateur Charles Humbert n'avait pas menti lorsqu'il reprochait, en juillet 1914, au ministre Messimy l'insuffisance des munitions dans nos arsenaux. Vers le 10 septembre, nos armées sur la Marne, se trouvèrent à court de projectiles, quand le salut de la France était en jeu. Maintes fois, durant la bataille des Flandres, nos généraux économisèrent les obus. S'il est exact que

Delcassé, avant même d'obtenir l'entrée en ligne de l'armée italienne, ait pu s'entendre avec Salandra pour certain approvisionnement de poudre, notre situation s'améliora. Toutefois les nombreuses usines du territoire envahi ne travaillaient plus pour la défense nationale. Cette autre conséquence de nos préparatifs défectueux, superficiels, nous plaçait dans un état d'infériorité chronique, en présence de l'Allemagne, qui, malgré son blocus, nous distançait par sa production. Sans compter l'immense réserve qu'elle accumula tandis que vainement le général de Négrier fit ressortir l'urgence d'être bien pourvus. Les bombardements aux tranchées, aggravèrent ces fâcheuses circonstances ; et l'on put reconnaître que von Klück n'avait point acheté sans motif les terrains, dont il fit acquisition en France, où le mark avait cours trop facile.

On cacha autant que possible des embarras croissants Lord Kitchener trouva ridicule et criminelle cette discrétion, avantageuse aux hommes responsables d'un état de choses dont les Allemands n'ignoraient rien. Il dévoila nettement aux peuples intéressés le péril, et orienta Lloyd George, Millerand, Albert Thomas et Soukhomlinoff, pour accroître le rendement des usines. Le retard de l'industrie russe devait conduire aux plus terribles épreuves les stoïques soldats du tsar. Leur pays était encore tributaire de l'étranger pour une grande partie de l'armement. Depuis novembre 1914, époque où le port d'Arkhangel, sur la mer Blanche, est obstrué par les glaces, aucun envoi de fusils, d'automobiles, de canons, d'aéroplanes, et surtout de munitions, ne fut possible aux alliés. La fermeture des Dardanelles et du Bosphore rendait cette situation angoissante. L'industrie de guerre du Royaume-Uni, moins débordée que la nôtre, eut fourni de quoi poursuivre les hostilités sans trop de désavantage. Une voie ferrée, liant St Petersbourg à Kola, près

d'Alexandrowsk, sur la côte Mourmane, allait être construite. Mais l'ouverture de cette ligne (1360 kilomètres) exigeait vingt mois d'efforts ininterrompus !

Winston Churchill suggérait qu'une expédition anglo-française en Turquie s'emparât des indispensables détroits. Bien que la France eut donné tant d'hommes à la cause commune, elle ne pouvait attendre que les Anglais fissent, par leurs seuls moyens, ce coup d'audace. Un contingent fut réuni à Bizerte sous les ordres du général d'Amade ; il rejoignit en Egypte sir Ian Hamilton dont les troupes néo-zélandaises, australiennes, et anglaises formaient un corps plus nombreux.

Beaucoup de marins affirment que, en août 1914, le forcement des Dardanelles se fut effectué si, en raison de cette vente fictive du *Breslau* et du *Goeben*, par laquelle Guillaume II renforçait la marine turque, une puissante et nombreuse escadre, au risque de perdre plusieurs beaux navires, eut pénétré subitement, à toute vitesse, dans les Dardanelles, sous-marins et torpilleurs en tête, pour s'établir dans la mer de Marmara, coûte que coûte ; le bombardement de Constantinople y aurait produit des révoltes contre la tutelle allemande. Une crainte exagérée d'avoir des insurrections aux colonies paralysa l'Angleterre et la France ; leurs gouvernements commirent cette faute énorme de vouloir traiter avec trop de circonspection une haineuse secte : les musulmans, dont le cardinal de Lavigerie et ses pères blancs seuls transformèrent quelque peu les adeptes, lors même qu'ils n'en gagnaient pas au christianisme. Aussi bien, malgré nos échecs, l'Algérie et la Tunisie demeurèrent fidèles ; il n'y eut point de soulèvement ; tout au plus des troubles vite contenus, quoique plusieurs espions turcs et boches ne soient pas restés inactifs.

L'amiral anglais Carden et le contre amiral Guépratte n'ayant pas réussi à forcer les Dardanelles, malgré leurs bombardements et l'audacieuse pointe vers le goulot de Tchanak, (19 février 1905) on crut opportun d'enlever, sur terre aux Turcs la domination des voies maritimes ; pensait-on que l'appât des territoires ottomans provoquerait en Grèce et en Bulgarie une émulation assez forte pour y neutraliser l'influence germanique ? Puisque les effectifs dont Sir Ian Hamilton disposait n'eussent point suffi pour aller vers Constantinople, voulait-on l'appoint des forces bulgares et grecques ?

Recherchant le rôle d'allié principal du Kaiser dans la péninsule balkanique, l'astucieux boche qui règne à Sofia espérait agrandir son royaume par une revanche prochaine sur la Serbie, voire même sur la Roumanie ; ses avances aux empires du centre depuis la paix de Bucarest inquiétèrent les diplomates du Foreign Office et du quai d'Orsay, ils n'obtinrent que la promesse d'une rigoureuse neutralité ; cependant le roi bulgare résolut d'intervenir à son heure. Delcassé, Sazonoff, sir E. Grey, ne pouvant le convaincre de reprendre Andrinople, affectèrent d'espérer que, en souvenir d'une mère grand' plutôt française, de race latine tout au moins, ce gros Ferdinand de Saxe Cobourg hésiterait. Il sembla perplexe, en effet, jusqu'au jour où il crut savoir que les deux empereurs allemands triompheraient. Afin qu'il restât neutre, les troupes anglo-françaises auraient dû vaincre ; leur échec des Dardanelles et l'offensive d'Hindenburg en Galicie le décidèrent. (20)

Quant au gouvernement grec, on espéra qu'un roi constitutionnel, quoique époux de la sœur du Kaiser, ne pourrait suivre une voie autre que celle où son peuple

(20) E. Daudet : Le *suicide bulgare* (Revue des Deux Mondes 1er. Dec. 1916 p. 595 à 600.)

trouverait grandeur et force. L'influence attribuée au ministre Venizelos fut un leurre. Oubliait-on les fourberies byzantines du temps des croisades ? Aujourd'hui les Grecs se disent tous vénizélistes à Marseille, à Port Saïd et à Madagascar, pour mieux continuer leurs affaires ; ailleurs en Méditerranée, ils ravitaillent les sous-marins de l'Autriche.

L'expédition franco-anglaise contre la presquîle de Gallipoli ne pouvait aboutir qu'à un échec. Le 25 avril, Sir Ian Hamilton opéra deux débarquements aux plages de Seddul Bahr et de Gaba Tepé, tandis que d'Amade prit position sur la côte d'Asie, devant Koum Kaleh ; le général-en-chef crut diviser ainsi les forces de l'ennemi. Néanmoins des tranchées bien garnies un feu terrible de mitrailleuses décima l'assaillant. Tout le corps expéditionnaire se trouva ultérieurement dans la région de Krithia, exposé à une grande attaque des Turcs ; peu s'en fallut qu'avec des forces bien supérieures ils vinssent à bout de la résistance franco-anglaise. Leur charge impétueuse du 2 mai eut pour objectif une noyade complète de la petite armée. Celle-ci recula jusqu'au littoral mais contint les masses ottomanes. Journée glorieuse pour le général d'Amade ; il mérita les félicitations de Sir Ian Hamilton par ses brillantes contre-offensives. L'arrivée graduelle des renforts permit aux alliés d'entreprendre quelques opérations, vers Krithia et Sari Baïr ; plusieurs terrains minés sautèrent, ensevelissant quelques centaines d'hommes. Le 4 juin, on avança au prix de très lourdes pertes. Il apparut dès lors que la presqu'île, savamment fortifiée, tenue par plusieurs corps sous les ordres de Liman von Sanders, userait nos effectifs. Le général d'Amade s'en aperçut ; mais il commit l'erreur de s'en prendre à Sir Ian Hamilton ; aussi Gouraud lui succéda. Meurtrière pour les uns et les autres cette rude campagne se poursuivit. Baillaud remplaça Gouraud grièvement

atteint par un obus, le 30 juin. L'ultime retour offensif des Turcs se brisa contre les lignes anglo-françaises, quatre jours après. Ce fut ensuite la méthodique guerre de taupes, ruineuse à tous égards. Le 30 juillet, Sarrail fut choisi pour commander le corps expéditionnaire mais il n'eut point hâte de paraître. En octobre, Sir Ian Hamilton passa au général Munro la direction des troupes anglaises, quand les alliés renoncèrent à l'impossible, un peu tard.

On parle beaucoup des causes mystérieuses de cette mésaventure. Le gouvernement britannique aurait acquis, par livres sterling et promesses, la bienveillance de plusieurs officiers turcs à Seddul Bahr, Khilid Bahr et Tchanak ; il s'agissait tout au plus d'accomplir un débarquement pour favoriser leurs trahisons. Si la victoire parut certaine à quelques diplomates, eurent-ils cette incroyable fatuité de prédire un triomphe certain des alliés au roi de Grèce, prompt à renseigner son beau-frère, l'empereur d'Allemagne ?

En tout cas le sultan Mahomet V et Liman von Sanders prirent leurs dispositions afin d'être fidèlement servis.

Le bilan de l'insuccès, pour l'Angleterre, se chiffre à 60.000 coloniaux ou métropolitains mis hors de combat ; et, pour la France, au total de 50.000 soldats usés en vain. Les pertes turques furent équivalentes ; ou peu s'en faut.

C'est contre Cattaro, Mostar, Serajevo et Agram qu'on aurait dû employer 300.000 soldats français et anglais qui débarquèrent inutilement sur la presqu'île de Gallipoli ; cette diversion utile en faveur des Serbes, qu'un ministre compétent, résolu, tel que Pau ou Galliéni, eut concertée avec Joffre, ne rallia point les suffrages des politiciens. Millerand, Augagneur, Briand, Viviani, s'entendirent avec les hommes d'état du Royaume-Uni pour l'expédition des Dardanelles ; car la diplomatie anglaise, voulant ouvrir un passage aux Russes, tint néanmoins à en détenir les clefs.

L'état-major du tsar attendait le printemps de 1915, résolu à poursuivre au delà des Carpathes les forces austro-hongroises, dans le but d'attirer Hindenburg sur ce terrain, beaucoup moins favorable aux tactiques défensives que la Prusse Orientale et le grand-duché de Posen ; toutefois une sensible gêne provenait du manque d'obus. Les fusils, les canons de campagne, étaient en nombre suffisant. Mais la grosse artillerie, dont les Russes ne furent jamais bien pourvus, faute d'argent, demeurait inférieure à celle de l'ennemi. Cette pauvreté du vaste empire s'explique, par son malencontreux isolement surtout, et aussi par les concussions des fonctionnaires, de race boche dont beaucoup tiennent un rang élevé. Depuis quelques siècles une immigration allemande pénètre partout, se case bien, et vise aux principales charges de l'état. Moins clairvoyant que son père, Nicolas II employa sans méfiance des hommes qu'il crut capables d'aider à l'essor du pays. Son vaste empire, travaillé par eux ; et aussi, comme la France, par les banquiers juifs, d'origine teutonne, renfermait un élément très favorable aux espions que Guillaume II y détacha. De façon prudente les grands seigneurs, dont les ancêtres naquirent en Prusse, trahissaient soit par leurs indiscrètions, soit au moyen du désordre qu'ils mirent dans les rouages des services de l'armée.

Guillaume II et Hindenburg résolurent d'atteindre la Russie dans ses œuvres vives avant qu'elle pût frapper. Pour cela, ils comptaient se servir beaucoup des gaz asphyxiants, qu'ils employèrent dans les tranchées en France, pour la première fois, le 22 avril 1915.

Une pointe hardie en Courlande, où les troupes du Kaiser prirent Libau le 10 mai, obligea l'état-major russe d'y envoyer du renfort. Cette offensive imprévue déconcerta le grand-duc Nicolas un peu. Hindenburg lui préparait

d'autres coups, bien plus terribles ; il concentra 1,500.000 austro-allemands derrière les Carpathes, en cinq armées ; canons, mitrailleuses, munitions, s'y trouvaient en nombre et quantité incroyables. Par la droite, Pflanzer-Baltin avança vers le col de Tartarow et Stanislau, lié à Linsingen qui, fonçant par le col de Stryi, devait prendre Stryi.

Au centre Boehm Ermoli marcha vers le col de Lupkow, pour déboucher à Prezmysl, quand il en recevrait l'ordre. Par la gauche, Mackensen allait forcer le passage d'un affluent de la Vistule, le Dunajèc, tourner le col de Dukla et atteindre les bords du San par Jaroslav, au moment où l'archiduc Joseph-Ferdinand, partant de Cracovie, gagnerait la rive gauche du San à Nisko ; en somme le but de Hindenburg était d'agir surtout par ses ailes, convergeant sur Prezmysl où les armées du grand-duc, rabattues de toutes parts sur cette place, auraient subi un épouvantable désastre.

Mackensen commença le 2 mai son mouvement offensif ; avec une troupe d'environ 450,000 hommes, dite le choc, et plus du tiers de l'artillerie austro-allemande. Il fonça contre les troupes russes qui gardaient le Dunajec, non sans les avoir aspergés par une préparation d'artillerie, où 1,500 bouches à feu vomirent 700,000 projectiles. Obligés de battre en retraite, les Russes évacuèrent Tarnow le 12 mai ; sur leurs talons Mackensen y entra, franchit la Wisloka, se dirigeant vers Jaroslav.

L'archiduc Joseph-Ferdinand suivit ce mouvement ; ses 270,000 hommes passèrent la Nida de force malgré une opiniâtre résistance ; il se rapprocha de Tarnow par son flanc droit.

Boehm Ermoli occupa Mezo-Laborez et le col de Lupkow ; il disposait d'environ 250,000 autrichiens qu'il achemina vers Przemysl.

Linsingen menait 350,000 austro-bavarois ; il refoula méthodiquement les troupes russes de Stryi et borda le Dniester par sa rive droite, non sans des luttes pénibles, coûteuses.

Pflanzer opéra, de son côté avec 200,000 autrichiens, une marche convergente, rude et meurtrière ; il atteignit la ville de Stanislau.

En conséquence, les armées russes évancuèrent Przemysl le 3 juin, pour ne pas être enveloppées. Sur la rive droite du San et la rive gauche du Dniester elles attendirent un nouveau choc.

L'armée de Mackensen pénétra dans l'intervalle des deux rivières, culbuta plusieurs corps russes à Lubaczow et entra le 24 juin dans Lemberg ; puis Mackensen marcha sur Lublin, de concert avec l'archiduc Joseph-Eerdinand ; aux environs de Krasnik une arrière-garde russe les reçut vigoureusement. Le 31 juillet, la retraite du grand-duc Nicolas, fut interrompue par une halte sur le front Kolomea—Sokal—Lublin—Ivangorod.

Hindenburg ne s'était pas borné au succès de ses opérations en Galicie ; un copieux usage de gaz asphyxiants contre les troupes russes devant Varsovie et Novo-Georgiewsk, le 7 juillet, mit du desarroi au milieu des divisions de Rousski ; la résistance du général russe, qu'il prolongea pendant un mois, finit par l'évacuation de Varsovie et d'Ivangorod lorsque Mackensen prit Lublin en août.

Plus au nord, 400,000 boches de von Below et von Eichhorn, déployés entre Libau et Ostrolenka, entreprirent de rabattre les forces en leur présence sur Riga et Grodno ; l'armée von Eichhorn sacrifia du 6 au 18 août beaucoup de monde pour s'emparer de Kowno ; devant Novo-Georgiewsk, von Baeseler usa moins d'effectifs ; cet artilleur formidable renouvela son exploit d'Anvers ; il vainquit par ses canons

et obligea les défenseurs de Novo-Georgiewsk à se rendre. Craignant d'autres capitulations, le grand-duc Nicolas fit évacuer trois forteresses : Brest-Litowsk, Ossowietz, Grodno.

Entre Tarnopol et Kovel, un terrain favorable à la défensive permit aux généraux Ivanoff et Broussiloff d'arrêter Bœhm-Ermoli, Linsingen et Pflanzer, voire même de leur infliger plusieurs échecs.

La retraite cessa en septembre ; on avait reçu d'Archangel munitions et armes ; des renforts comblaient partout des vides énormes, causés par tant de batailles sanglantes.

Nul ne sait le chiffre des pertes que subirent les belligérents au cours d'une si formidable tuerie. Lorsque s'arrêtèrent les austro-allemands ils ne pouvaient entreprendre davantage. D'autre part la retraite des russes manqua finir en débâcle ; on dût réorganiser un grand nombre de corps, affreusement réduits.

Faute d'avoir autant d'hommes, la France eut-elle soutenu pareil choc ?

Cette admirable résistance des Russes donna tout loisir à lord Kitchener d'organiser l'armée nationale du Royaume-Uni.

Joffre médita une diversion. Il avait reconnu que des attaques partielles, contre la terrible taupinière où l'ennemi bravait tous nos effectifs, n'aboutiraient qu'à l'usure continuelle des troupes françaises. On s'entre-grignotait depuis trop longtemps. Certes il eut raison de maintenir ses armées sur la défensive tant que les tardives batteries de Rimailho et autres pièces lourdes ne sortirent pas du Creusot, avec un stock de munitions nécessaire. Il fallut attendre aussi le développement des campagnes du grand-duc Nicolas en Galicie et l'apparition des renforts anglais, promis par lord Kitchener, sur les champs de bataille

européens. Mais le moment était venu de réagir. Car les troupes anglaises, belges et françaises, victimes elles aussi d'émissions du gaz asphyxiant, ressentaient avec fatigue la longueur de cette désavantageuse campagne quasi-souterraine, où les boches usaient du flammenwerfer par surcroît (21).

Donc, rendant aux soldats du Kaiser ce qui fut prodigué par leur artillerie à l'infanterie russe, nos canons Rimailho écrasèrent Souain et Tahure par un bombardement prolongé. L'attaque s'ensuivit ; de Langle de Cary enleva plusieurs positions. Peu s'en fallut qu'on perçât le front ennemi. Quand la violente canonnade fit pressentir l'offensive française, Falkenhayn concentra des réserves aussitôt ; elles reçurent les charges furieuses de nos bataillons. Ceux-ci capturèrent 23.000 boches ; mais en présence d'autres positions, que l'artillerie fouillait insuffisamment, il fallut attendre. Joffre défendit de foncer quand même. Deux combats identiques à Loos et à Souchez correspondaient, en Artois, au coup de boutoir fourni en Champagne ; le maréchal French lança les troupes britanniques à Loos contre une armée bavaroise, qui fléchit sur quelques points, laissant 3.000 prisonniers ; d'autres troupes françaises éprouvèrent des vicissitudes à Souchez, mais vinrent à bout de la résistance qu'on leur opposa ; elles prirent 1300 teutons.

Ces avantages notables, dont l'importance fut exagérée d'ailleurs par le gouvernement et la presse, vinrent à temps. L'opinion publique fléchissait. Depuis cinq mois, vitriol, gaz asphyxiants, flammenwerfers, grosse artillerie allemande

(21) Si les blocards n'avaient point supprimé, en " Kamarades " attentionnés de von Dreyfus, le contre-expionnage français du colonel Sandherr, on aurait su en France, avant la guerre, que des laboratoires allemands préparaient ces diaboliques substances.

décimaient nos effectifs. L'infériorité ancienne du matériel français demeurait flagrante. Soupçonneux, pessimiste, le peuple n'accordait aucune créance au bluff officiel. Il s'empressa néanmoins de croire les choses vraisemblabes, tant il voulait du réconfort !

Mais le soldat n'eut point d'illusions. Sachant les dessous, il ouït avec stupeur dire que c'était une grande date dans l'histoire de la guerre. Car le modeste résultat ne correspondait point avec l'ampleur du plan d'offensive. Et lorsque, des jongleries de mots recommençant, les subtils théoriciens expliquèrent cette brillante victoire tactique, incomplète parce qu'elle ne fut pas victoire stratégique, le bon sens du véritable guerrier ne subit pas l'influence des raisonnements spécieux. L'offensive de Champagne restait pour le soldat une sanglante diversion en faveur des Russes, plus heureuse que les affaires précédentes où nos pertes égalaient celles des ennemis. Or il se disait bien qu'avant d'imprimer une autre secousse au front allemand, notre généralissime accumelerait encore l'indispensable réserve de projectiles. Toutes les affres du martyre dans la tranchée pour quelques mois recommenceraient... en attendant le second hiver.

Cette guerre de siège continua sournoise, féroce, avec tous les raffinements de la barbarie teutonne, qui, sans égard aux traités, emploie vingt produits horribles d'une science diabolique ! Dépourvus d'engins semblables, ne pouvant accomplir des représailles, nos soldats de la civilisation chrétienne eurent besoin d'une force d'âme étonnante !

On les a dépeints gais, insouciants, frivoles. Quels faux portraits ! Quiconque affirme ou croit les avoir vus ainsi, veut en imposer, à moins d'être observateur myope. Sans doute on vous montrera plusieurs photographies. Qu'est-ce que cela prouve ? Ils se sont redressés ; dans leurs yeux

brille une flamme, hautaine ou calme, pour vous apprendre qu'ils font leur devoir et voilà tout. Au besoin ils prendront l'air crâne, joyeux, s'ils posent devant un chef, ou si leur image doit rassurer ceux ou celles qu'ils aiment. Connaissez-vous quelque photographie de soldat pleurant ? Hésiteriez-vous à croire néanmoins que nos braves ont tous sangloté. avec ou sans larmes, beaucoup moins à cause de leur propre misère qu'en raison des soucis atroces dont ils eurent l'âme remplie !

Et ils méritèrent vraiment notre reconnaissance. Loin d'être crédules, bourrés d'illusions, au contraire ils surent que la lutte, affreusement inégale, exigeait de l'abnégation jusqu'au sacrifice. Par l'expérience acquise dans cette guerre, où les caractères grandirent dans le péril, un discernement remarquable leur était venu. Ces hommes d'aptitudes fort diverses, mais qu'un même esprit de stoïcisme animait, pesèrent toutes les mensongères espérances dont leurs concitoyens aimaient à se repaître. Ils y découvrirent le mot d'ordre des endormeurs. Dédaigueux, sarcastiques, ils raillèrent l'optimisme d'un tas de rhéteurs qui prétendaient servir le pays dans l'intrigue parlementaire.

Quelques sinistres blagueurs affirment qu'on s'amuse dans les tranchées. Toute distraction par laquelle nos soldats éloignent le *cafard* sert de thème aux endormeurs du peuple.

La déclaration de guerre du royaume d'Italie à l'empire autro-hongrois, en mai 1915, avait produit une grande satisfaetion dans les rangs de l'armée française. Il y a tant d'Italiens établis sur notre territoire ! Par contre l'accord turco-bulgare, du 25 juillet, causa quelque souci peu après.

Puis les malheurs de la Serbie, succédant à l''échec franco-britannique des Dardanelles, aux défaites russes en Galicie et en Pologne, tout sembla perdu.

L'espoir de vaincre s'évanouit. Aussitôt une haine plus grande contre l'envahisseur stimula nos guerriers. Pareils à leurs ancêtres de Waterloo qui succombèrent glorieusement, ils se dirent : " On mourra, mais on ne se rendra point ! "

Et nos soldats tinrent bon, sapant, minant les tranchées allemandes, quoique exposés au même péril. En effet le boche tenace, laborieux, excelle dans ces travaux. L'usage des pétards de mélinite et des grenades ne compensait point celui des gaz asphyxiants et du liquide enflammé ; d'ailleurs l'ennemi se servait aussi de grenades. Qu'importe ! mieux valait mourir que d'être conquis.

C'est pourquoi notre France vit ! Non pas qu'elle soit immortelle, encore moins éternelle. Dieu créa cet Eden, puis le fit embellir par un peuple qu'il aime. Comme les Israélites écoutèrent les prêtres de Baal, ainsi les Français devinrent les esclaves de la maçonnerie sémite et boche qui leur prêcha un orgueilleux athéisme. Livrés aux Allemands par cette société secrète qui les désarma, ils expièrent leur sotte ingratitude. Mais la France échappe miraculeusement au joug teuton, parce que ses guerriers furent les champions de la civilisation chrétienne !

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

V_{ME} PARTIE.

LE PRESTIGE DE LA FORCE.

Il y a plusieurs siècles qu'on remarque, sur cette terre, combien la raison du plus fort domine les meilleures justifications. Divers politiciens s'évertuent, néanmoins à prouver aux états neutres la préméditation du Kaiser. Point n'est besoin qu'il démontrent une chose visible, flagrante pour tout le monde. Ils n'ont que faire de tenir en quelque sorte des chaires d'histoire. Coupables d'incurie, ces malfaisantes mouches du coche insinuent que la France gagne, par leurs discours, l'estime du monde entier. Parlons de cette estime. Serait-ce en jugeant toute la nation d'après nos Chambres qu'on l'accorderait ? Heureusement pour le prestige national qu'il n'en va pas ainsi !

L'éclatante vaillance des Français, pris au dépourvu par la faute de leur gouvernement, étonna le monde ; nos troupes réhabilitent une race dont la décadence fut annoncée partout.

Loin d'être enclin à émettre un loyal aveu des fautes commises, certain ministre osa dire : "Le gouvernement n'est " pas responsable de ce que le pays s'est laissé prendre à la " chimère de la pacification universelle." Or ce triste sire appartient au nombre des endormeurs qui trompèrent le peuple et compromirent la défense du territoire.

Plusieurs nations se sont réjouies quand les Teutons rencontraient une opiniâtre résistance. Mais cette judicieuse sympathie demeura discrète, peu démonstrative. Le sort des Belges ne leur semblait pas désirable.

Certains états se trouvèrent dans l'obligation de prendre parti pour les uns ou pour les autres. Ils hésitèrent, pesant risques et avantages beaucoup plus que discours. Dans ces conjonctures aucune intervention des gouvernements témoins du conflit n'eut lieu pour secourir des belligerents qui semblaient en péril de défaite.

Leur situation géographique et divers problèmes relatifs à leur avenir mettaient l'Italie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, dans une troublante épreuve, où la convoitise et la prudence dominaient toute sympathie. Chacun de ces états voulut attendre.

La politique italienne s'affirma plus tôt; car elle n'eut pas le loisir de tergiverser. Jadis les Italiens, protégés à outrance par les Français, prirent colère quand cet appui cessa de favoriser toutes leurs ambitions. Ils évoluèrent aussitôt dans l'orbite du pangermanisme et devinrent, sinon les plus redoutables du moins les plus hargneux voisins du peuple qui expiait sa trop grande condescendance à leurs desseins. Mais la Triplice fut peu avantageuse aux Italiens; car l'Allemagne soutenait l'Autriche-Hongrie de préférence; un rapprochement avec les Français leur parut désirable. Il s'effectua. L'expédition en Tripolitaine et une campagne contre les Turcs tendirent les liens qui retenaient le gouvernement italien dans la Triple Alliance ; mais celle-ci demeura encore l'axe de sa politique. Et l'archiduc héritier François-Ferdinand d'Autriche méprisait le peuple italien ; il eut provoqué une rupture, voire même la guerre, si d'Aerenthal ne s'était pas opposé à l'impulsive malveillance du prince. Quand l'ardeur belliqueuse de cet illuminé tourna contre la Serbie, et qu'il se rendit à Serajevo préparant l'invasion, les deux empereurs boches n'avertirent même pas l'autre signataire du traité d'alliance qu'on l'entraînerait dans quelque épouvantable conflit. Mais ils

voulurent contraindre le roi italien à marcher avec eux lorsqu'ils déchainèrent ce fléau. Salandra aussitôt signalait le péril du royaume exposé à être dupe de l'Autriche dans cette aventure, et sa victime ensuite ; mais Giolitti continua ses menées germanophiles.

Le caractère nettement offensif du pangermanisme apparut bien dans la première phase des hostilités, il dispensait l'Italie d'un effort commun avec les empires centraux. Mais, cette abstention l'exposant à leur vengeance s'ils triomphaient, on découvrit enfin l'aboutissement d'une gallophobie désastreuse. Intervenir contre les alliés de la veille parut le seul moyen de sortir d'une telle impasse. En novembre 1914, Salandra et Sonnino arrivèrent au pouvoir ; ils méditaient la rupture complète.

Au mois suivant, l'Italie protesta contre la tentative autrichienne d'annexer le territoire serbe. Elle réclama, pour prix de sa neutralité, la région du Haut-Adige où se trouve Trente ; un débarquement de troupes à Vallona, en Albanie, soutint cette prétention. Le 19 mai 1915, Sonnino dénonça la Triple Alliance, parce que l'Allemagne et l'Autriche n'accédaient point aux demandes italiennes ; quatorze jours plus tard, déclaration de guerre à la Double-Monarchie.

L'heure sembla bien choisie. L'armée française tenait en échec la horde teutonne ; les forces russes déferlaient jusqu'aux monts Carpathes ; et le retour offensif de Putnik finissait par une victoire serbe.

Probablement sir Edward Grey, Sazonoff et Delcassé invitèrent le gouvernement italien à se saisir du Trentin et de l'Illyrie.

Étrange fut le cas des Bulgares, qui attendirent davantage sans se déclarer. L'œuvre machiavélique de leur souverain ayant tourné mal, ils guettèrent l'occasion d'une

revanche et dûrent choisir entre deux alternatives. Si les Teutons et les Turcs triomphaient, conclure un pacte avec eux, puis s'agrandir aux dépens des Serbes d'abord, des Roumains ensuite. Mais si les Russes, les Anglais, les Français, soutenant les Serbes, écrasaient la Turquie, prestement les troupes bulgares s'empareraient d'Andrinople, et chercheraient à prendre Sérrès, Orfano, peut-être même Salonique, puisque les Grecs, sous l'influence de leur souverain, ne pourraient point gagner à temps la bienveillance des vainqueurs.

Jusqu'en 1915, Ferdinand de Bulgarie joua son rôle d'hypocrite d'une manière teutonne. Il feignit même de ne pas comprendre la défiance du général Pau, qui traversait la Serbie et la Roumanie, pour se rendre au quartier-général du grand-duc Nicolas ; il invita le vainqueur de Dornach à lui faire visite. Mais au mois de juin les armées russes, poursuivies par Hindenburg, évacuaient Przemysl et Lemberg ; le corps expéditionnaire anglo-français marquant le pas aux Dardanelles, semblait vaincu. Les ambassadeurs bulgares à Pétrograd, à Londres, et à Paris, reçurent des instructions pour gagner du temps. Leurs lettres de rappel sortirent quand Bodjadeff massait dans la région du Vardar l'armée d'un roi félon.

Évoluant vers les plus forts, la diplomatie bulgare négocia, en juillet, son entente avec l'empire d'Allemagne, lorsque Hindenburg eut pris en Russie des positions sur lesquelles il menaçait l'empire slave d'une irréparable défaite.

Si le roi de Grèce n'est pas un allemand, comme son voisin de Bulgarie, il épousa du moins la sœur de Guillaume II ; cela vaut la naturalisation. Quand il opposa une sorte de veto, en mars 1915, aux théories de Venizelos, que signifia cet acte ? agissait-il selon les vues de son peuple ? Cela ne semble point douteux. Hypocrites et obséquieux, les Grecs d'Europe voulurent ménager le plus longtemps possible à

leurs nationaux errants un moyen de s'enrichir dans les colonies anglaises et françaises, mais ils ravitaillèrent les sous-marins allemands, pour gagner aussi les faveurs du Kaiser dont la victoire leur semblait probable.

Venizelos marqua une tendance à fournir l'appoint des troupes grecques tant que les victoires russes lui firent augurer la débâcle du pangermanisme. Mais il s'en tint au simulacre ; il démissionna quand le roi Constantin exprima des vues différentes. Les partisans de Vénizelos affectèrent de craindre pour ses jours. Cependant il vécut sans cotte de mailles en présence du cabinet Gounaris, fit quelque opposition,revint au pouvoir cinq mois après. Tout aussi décevantes furent ses nouvelles promesses d'intervenir ; on se demande même s'il était sincère. Car le péril boche, loin de disparaître, prit alors une forme plus redoutable. C'était le 5 octobre 1915 : les troupes russes et franco-anglaises ne parvenaient que difficilement à contenir l'ennemi ; le gouvernement bulgare n'hésitait plus, rejetait l'ultimatum de la Triple Entente et se préparait à l'invasion du territoire serbe. Venizélos déclara que la Grèce faisait cause commune avec les alliés, le parlement grec l'approuva ; toutefois un désaveu du roi Constantin suffit pour qu'il ne se prévalut pas de l'appui, et qu'il démissionnât. N'était-ce point farce bien jouée ?

Zaïmis lui succéda, orientant avec hardiesse la politique grecque vers le pangermanisme ; Venizelos renversa le cabinet Zaïmis dans le cours du même mois. Skoloudis forma un ministère tout aussi germanophile. La politique du roi Constantin était de maintenir son royaume en crise ministérielle chronique, temporisant ainsi au préjudice des puissances alliées. Loin d'y mettre obstacle, Vénizelos aida ce jeu. On a critiqué d'une manière un peu prétentieuse Delcassé, Sir Edward Grey, Sazonoff en ces termes :

“ Profitant d’une part du retard, de l’incertitude et de la
“ faiblesse des chancelleries alliées à l’égard des neutres
“ balkaniques: Grèce, Ronmanie et Bulgarie, nos adversaires
“ alors que l’attention du monde se portait vers l’Europe
“ occidentale et orientale, entreprenaient un vigoureux et
“ utile effort diplomatique dans la péninsule. Ils réussirent,
“ contre nous, à allier la Bulgarie et la Turquie, récemment
“ farouches adversaires, puis à lancer la Bulgarie contre la
“ Serbie avec la promesse de la Macédoine serbe ; enfin ils
“ neutralisèrent la Roumanie et surtout la Grèce, alors que
“ le pacte d’alliance avec la Serbie eût dû jouer dès l’atta-
“ que bulgare, nous laissâmes tomber deux fois M. Venize-
“ los, dévoué à l’héllénisme et à notre cause. Cette défaite
“ diplomatique nous priva de deux états neutres et nous mit
“ en guerre contre un troisième.” (22).

Voilà qui est trop catégorique ! Sans doute l’Angleterre et la France craignirent à l’excès le mahométisme ; toutefois l’incertitude et la faiblesse de ces gouvernements, leur tergiversation quand un coup de force par quelque puissante armée navale était l’unique ressource, ne sauraient être imputables aux diplomates. Les neutres balkaniques se dérobèrent aisément à toute contrainte parce que nos chancelleries furent longtemps incapables de soutenir leurs demandes par l’autorité que procure la victoire. Les grandes batailles du maréchal von Hindenburg décidèrent le gouvernement bulgare à s’entendre avec les Turcs ponr renouveler contre les Serbes leurs perfidies. Soutenir davantage le bluff d’un homme d’état grec, n’eût point servi à grand chose ; il aurait fallu mettreVenizelos lui-même en demeure d’agir. Guillaume II put intimider le peuple roumain dont les tendances anti-autrichiennes lui étaient apparues lors

(22) P. Dauzet ; *Histoire de la guerre* (Almanach Hachette 1916) p. 155, 156.

de la réception faite au général Pau, tandis que, embarrassée par de multiples vicissitudes, la Triple Entente souffrit les intrigues grecques et bulgares.

En 1883, Charles de Hohenzollern, dit Carol 1er de Roumanie, contracta une alliance avec la Triplice ; de tous les princes boches des Balkans c'était le plus catégorique ennemi de la France, de la Russie et de l'Angleterre ; il ne s'en cacha point du reste, quand son cousin Guillaume II déchaîna le conflit européen de 1914. Spéculant sur sa grande popularité, ce monarque témoigna aussitôt l'intention de soutenir l'autre Hohenzollern par l'appoint des troupes roumaines. Les ministres lui opposèrent nettement un refus ; il aurait accompli quelque rapide coup d'état ; Dieu ne lui laissa point loisir. Il mourut le 10 octobre 1914 à l'âge de 75 ans.

Son neveu Ferdinand lui succéda et voulut s'appuyer sur les germanaphiles Carp et Marghiloman, contre le slave Take Janesco ; mais cette politique lui parut bientôt périlleuse. Pour ne point exposer une couronne qu'il venait de ceindre, il se borna prudemment à écouter Bratiano, partisan d'une sage neutralité.

Le général Pau traversa Bucarest intentionnellement. Ce grand homme de guerre déploya une finesse remarquable en présence de Marghiloman, dans certaine discussion qu'ils eurent au cours du banquet où ils se rencontrèrent. Ses ingénieuses ripostes embarrassèrent Marghiloman et plurent beaucoup aux hommes d'état roumains.

Tout de même quelques spirituelles réparties n'eussent point amené Bratiano et le roi Ferdinand de Hohenzollern à envahir le territoire austro-hongrois ; en collaborant aux victoires des généraux russes Alexeieff et Broussiloff, le vainqueur de Dornach allait mieux servir la Triple-Entente.

Tant il est vrai que la raison du plus fort est toujours la meilleure !

Le prestige de la Triple-Entente baissait considérablement lorsque les Bulgares se rallièrent au pangermanisme et à l'islamisme. Avec une foudroyante cohésion, les généraux Kowess, Gallwitz et Bojadjeff envahirent la Serbie dans la deuxième semaine d'octobre 1915. L'armée anglo-française des Dardanelles, qui marquait le pas dans la presqu'île de Gallipoli, put sortir d'une lamentable échauffourée en se portant au secours du vaillant peuple slave. Un gros détachement du corps expéditionnaire fut transporté a Salonique ; les généraux alliés Sarrail et Munro prirent pour base d'opérations ce port et acheminèrent une avant-garde vers Guevgueli et Doiran, tandis que les renforts affluaient.

Aussitôt le roi Constantin, à l'instigation du Kaiser, prend une attitude hostile. Pour éviter la rupture, Denys Cochin et Lord Kitchener s'acheminent vers Athènes ; i's ont des entrevues avec le roi et Skoloudis ; du 22 au 29 novembre les ambassadeurs de Russie, d'Angleterre, de Serbie, et de France présentent au gouvernement grec deux notes collectives. Celui-ci promet une loyale neutralité.

Pendant les mois d'octobre et de novembre 1915, guidant l'intrépide prince Alexandre, le voïvode Putnik recula en stratégiste consommé, rompit les manœuvres d'enveloppement que Gallwitz, Kowess et Bojadjeff tentèrent à plusieurs reprises. Contre des forces germano-bulgares d'une écrasante supériorité numérique, les Serbes accomplirent des prodiges. Malheureusement la diversion des troupes franco-britanniques s'effectua bien tard et d'une manière peu audacieuse. Sarrail et Munro établirent aux bords du Vardar et du lac Doiran 150,000 sabres et baïonnettes contre 250,000 ennemis ; ils hésitèrent à se porter en avant ; car leur base demeurait au pouvoir des troupes grecques, dont ils auraient subi l'agression en cas d'une vigoureuse offensive bulgare contre Salonique.

Sarrail prépara l'indispensable camp retranché entre l'estuaire du Vardar et le golfe d'Orfano, tandis que Munro et Bailloud gagnaient du temps par une ferme contenance sur le haut Vardar.

Tout de même la diversion franco-britannique put couvrir l'aile droite de Putnik dans une phase inquiétante du magnifique mouvement rétrograde qu'il accomplit. Cette résistance des Serbes fatigua beaucoup les germano-bulgares, qui laissèrent aux alliés un répit suffisant pour fortifier la base d'opérations. L'état-major allemand s'inquiétait peu d'une armée immobile.

A cette même époque, 5,000 Montenégrins défendirent plusieurs jours le mont Lovcen contre 50,000 autrichiens. La perte de cette position inexpugnable amena la chute de Cettigne ; le roi eut loisir de passer en Italie avec un certain nombre de personnages, militaires et civils, qui allèrent constituer ailleurs une sorte d'administration semblable à celle des Serbes réfugiés à Corfou.

L'armée franco-anglaise de Sarrail et Munro pouvait s'accroître des troupes qui abandonnèrent la néfaste presqu'île de Gallipoli et se fortifier à loisir. Tant que la crainte d'une traîtrise des Grecs la retiendrait inutile dans son camp retranché, où les fièvres séviraient, un rideau des troupes germano-bulgares, bien postées en des retranchements, avec beaucoup de mitrailleuses, investirait en quelque sorte le camp de Salonique.

Malgré toute la vaine phraséologie des incorrigibles rhéteurs, Guillaume II conservait l'avantage d'une offensive presque perpétuelle et réunissait, de la mer du Nord aux rivages du golfe Persique, d'innombrables hordes, menaçant toujours Paris, Londres, Pétrograd, le canal de Suez, Aden, Bassorah ; et sa victoire semblait prochaine ! Il pouvait sourire lorsqu'on parlait du manque d'approvisionnement de

l'Allemagne ; au surplus quand les flottes de ses ennemis gardaient la maîtrise des mers, les siennes subsistaient, comme une arme redoutable maintenue dans sa gaîne ; enfin les croisières de ses terribles sous-marins détruisaient cette légende du blocus. L'échec franco-britannique des Dardanelles eut alors sa répercussion dans les milieux politiques de la Triple-Entente, surtout à Londres et à Paris ; sans vouloir en convenir publiquement chacun appréhendait le contre-coup de cette catastrophe.

Quand se produisent pareilles déceptions, il y à une tendance à rendre responsables ceux qui ont eu le malheur d'exécuter un plan irréalisable auquel souscrivirent les autres ministres.

Il faut reconnaître que les hommes politiques se tinrent au Royaume-Uni avec une correction exemplaire. Asquith n'accabla point lord Kitchner et Churchill ; il reconnut loyalement que des fautes avaient été commises, puis expliqua les mesures prises afin d'y remédier. Sir Edward Carson donna l'unique note discordante le 18 octobre. Winston Churchill prit du service dans l'armée britannique au mois de novembre.

Malgré toutes les dissertations, fanfaronades, caricatures, publiées chaque jour à Paris la faction blocarde importunait le haut commandement, visait au retour de sa tyrannie, par tous les moyens imaginables. Depuis août un malaise avait envahi les milieux parlementaires. Viviani prononça une harangue théâtrale pour bercer la Chambre avec sa cantilène sur l'Union Sacrée, le génie militaire de Joffre, et la victoire future. L'affichage du discours ne servit qu'à tromper dans le pays un certain nombre de naïfs. Clémenceau et Painlevé, soutenus par quelques groupes de radicaux-socialistes, intriguaient contre Joffre et Delcassé d'une manière scandaleuse.

Quoique affilié aux loges, le généralissime utilisait tous les talents ; d'un chef pareil, la secte n'eut point l'aveugle obéissance. Pour substituer au vainqueur de la Marne un favori des sociétés secrètes, Clémenceau mit tout en œuvre. Les mensonges n'avaient aucune prise sur la réputation de Joffre ; à mordre du granit on se fatigue. Voyant qu'il ne réussissait pas, ce tigre essaya de saisir le pouvoir, convaincu qu'il en abuserait aux dépens du célèbre stratégiste, sans émouvoir notre pauvre peuple français, insouciant, crédule, oublieux.

C'est donc au gouvernement qu'il s'en prit. Painlevé attacha le grelot, par une interpellation à la Chambre sur la politique du ministère Viviani dans les Balkans.

Delcassé discerna tout de suite qu'il ne pouvait se défendre sans mettre en cause le gouvernement britannique ; il démissionna le 13 septembre 1915, jour du débat. Painlevé n'eut pas scrupule de formuler une diatribe ; Viviani s'occupa uniquement d'obtenir un vote favorable au milieu des incidents divers de cette discussion orageuse ; il livra quelque peu les actes de Delcassé aux critiques des adversaires du cabinet. Cet expédient eut pour conséquence d'éloigner une reddition de comptes sur la partie véritablement scabreuse des œuvres accomblies par le ministère Viviani ; c'est-à-dire sur l'incompétence des ministres Gauthier, Augagneur et Millerand.

Mais comme Clémenceau préparait une nouvelle joute, Viviani démissionna au plus vite, le 27 septembre. C'était simple changement de décor. Au cabinet Viviani,-Briand succéda le cabinet Briand-Viviani ; les deux compères gardaient les rênes du coche, débarquant tout au plus Millerand et Augagneur, un peu trop lourds de responsabilités. Ils embauchèrent Painlevé comme ministre de l'instruction publique et des inventions concernant la défense nationale,

pour obtenir son silence. Puis le général Galliéni et l'amiral Lacaze vinrent fournir au gouvernement une expérience des choses militaires, dont l'absence prolongée nous eut conduits au joug teuton. Le diplomate Jules Cambon prit les fonctions de secrétaire général du ministère des affaires étrangères pour la plus grande gloire de l'ex-clémenciste Briand.

On ne saurait tout prévoir, Briand et Viviani eurent l'imprudence de s'adjoindre le vieux Freycinet, qu'ils nommèrent ministre d'état ; Clémenceau habilement s'installa au siège présidentiel de la commission sénatoriale de l'armée, le 5 novembre.

Galliéni fut l'âme du gouvernement pour le salut de la patrie. Cet homme supérieur accomplit en quelques mois une œuvre immense, laissant au premier ministre hâbleries et discours. Il commença par diminuer la paperasserie et interdire aux militaires de mettre en œuvre les recommandations que ministres, sénateurs et députés, eurent si longtemps coutume de faire pleuvoir à la rue St-Dominique ; ce fut le prélude nécessaire d'une véritable battue contre ~~des centaines~~ diverses catégories d'embusqués. La vigoureuse impulsion que Galliéni donna aux différents services du ministère et surtout au travail des usines de guerre occasionna un regain d'espoir dans toute l'armée. Il soutint énergiquement la hiérarchie militaire contre les ingérences du pouvoir civil, et encouragea l'esprit d'initiave des commandants de régions.

Sa haute clairvoyance donna un prodigieux essor aux évènements, et il fut en Europe le véritable organisateur de la victoire, par les soins qu'il prit, durant l'hiver, d'assurer une résistance heureuse contre l'effort imminent que préparaient Haeseler, Falkenhayn et Hindenburg, en leur opposant Joffre et Pau sur les deux principales zônes de guerre.

Millerand n'avait pas osé rendre à Pau une situation que Messimy enleva au général, nonobstant sa victoire en Alsace ; fort perplexe Millerand eut recours au truc de l'envoyer comme porteur d'insignes militaires en Serbie et en Russie, espérant qu'on garderait à Przemysl ce stratégiste d'utile conseil. Pau sut discerner bien des choses ; mais, le grand duc Nicolas ne l'ayant pas retenu au grand quartier-général des armées russes, il revint servir en France, au conseil supérieur de la Guerre, obscurément et avec une abnégation parfaite.

Des complices de Messimy lui attribuèrent l'échec de général Bonneau à Mulhouse et Altkirch ; ils prétendirent que Pau est fougueux, téméraire, peu ménager du sang des soldats. Selon eux, quelque désaccord entre Joffre et lui, sur la tactique de temporisation, ne lui laissait aucune chance d'exercer un commandement aussi vaste que ceux dont Foch et Dubail étaient pourvus.

Pau s'indigna plusieurs fois de l'insuffisance des munitions, qui retint l'armée française, victorieuse sur la Marne, l'empêchant d'accomplir la délivrance du territoire ; il disait aussi que les Teutons, par leur système de tranchées, infligèrent à nos troupes des pertes équivalentes aux hécatombes d'une grande bataille, et purent transporter alternativement, sur les deux principaux fronts, des masses de choc. Lorsqu'il reconnaissait toutefois que l'apparition tardive mais indispensable des troupes britanniques sur les champs de bataille d'Europe se produisit à la faveur de cette longue attente, il insistait sur l'avantage que Joffre aurait eu si les moyens ne lui eussent pas manqué pour se maintenir à la frontière. Ces considérations que Galliéni, Foch, et Maunoury formulèrent, comme Pau, recueillies par plusieurs intrigants qui recherchaient la bienveillance des hommes politiques dont elles étaient l'impitoyable censure, servaient de texte aux détracteurs du général pour affirmer sans scrupule qu'il

critiqua le généralissime. Ne sachant qu'inventer, ils lancèrent l'odieuse rumeur, suivant laquelle Pau se remettait à grand'peine d'une congestion apoplectique.

Galliéni résolut d'offrir à Nicolas II la collaboration du général Pau ; le Tzar venait de prendre le commandement des armées russes ; Pau alla rejoindre Alexeieff ; tous deux réorganisèrent les forces de l'empire ; ils conçurent la grande offensive du général Broussiloff vers Loutsk et Brody.

Clémenceau insinua maintes fois que Joffre persécutait plusieurs *généraux républicains*. Par ce terme, il voulut convaincre l'opinion publique du civisme imcomparable d'un groupe cher au Grand Orient, qui avait pour principale personnification le général Sarrail ; mettre en vedette ce parfait maçon sembla être l'absorbant souci du meneur de la commission sénatoriale de l'armée. Au lendemain de grandes luttes soutenues par les troupes françaises contre la horde que von Moltke dirigeait, une tendancieuse campagne fut organisée par d'invisibles sectaires pour attribuer la gloire de Castelnau à Sarrail ; sur des cartes postales et dans certaines publications ce procédé eut cours.

Joffre n'avait pu obtenir, pour son principal lieutenant, la récompense que méritait la victoire du grand Couronné de Nancy ; puisque chaque jour Castelnau communiait, au grand déplaisir des ministres, il dût choisir un autre général moins fervent, pour commander en Flandre le principal groupe d'armées. Par coïncidence, Foch et Maunoury, bons catholiques tous deux, s'étaient particulièrement illustrés ; Joffre ne voulut point les sacrifier à Sarrail ; il manqua ainsi aux prescriptions du code maçonnique ; voilà ses injustices. Quelques semaines plus tard, Sarrail imagina de punir le généralissime par une indiscipline [semblable à celle du fameux Grippenberg, lieutenant de Kouropatkine en Mandchourie] ; l'aventure tourna fort mal, Joffre disgracia quelque temps ce turbulent personnage.

Au mois de juillet 1915, certains protecteurs occultes pressèrent Viviani, Briand et Millerand d'employer Sarrail comme général en chef à l'armée d'Orient ; lorsqu'il eut rejoint ses troupes à Salonique, d'autres intrigues se produisirent. Des hommes subtils, affirmèrent qu'on le sacrifiait. Tous les arguments leur servirent, même la fausse nouvelle, de source teutonne, d'une offensive imminente de von Mackensen.

La riposte du ministre Galliéni, successeur de Millerand, fut prompte ; il nomma Joffre, à la date du 2 décembre, généralissime des troupes françaises sur tous les fronts. Cette mesure excellente, eut pour corollaire la nomination de Castelnau comme chef d'état-major général. Clémenceau furieux essaya impudemment de nuire à Joffre, que Galliéni soutint, en réalité, d'une façon si opportune.

Pendant le mois de novembre, Asquith, Lloyd George, Sir Edward Grey, Balfour, s'étaient rendus à Paris, où ils eurent avec les ministres français une entrevue. Galliéni ne manqua point d'y convier Joffre ; et tous deux émerveillèrent nos alliés par leurs avis sur les décisions à prendre.

Lord Kitchener était devenu fort pessimiste depuis la déconcertante échauffourée des Dardanelles ; il pensait qu'une pression énergique, par blocus ou bombardement, eut mieux réduit le roi de Grèce au rôle de neutre impassible que l'occupation de Salonique ; il alla sur place étudier ce problème. On le vit se joindre au ministre d'état Denys Cochin pour intimider le beau-frère de Guillaume II.

Mais l'impression que rapporta lord Kitchener d'une tournée pareille était peu favorable à cette lointaine aventure ; une sorte d'instinctive crainte des sous-marins, pour les convois, troublait ce valeureux chef qui onques ne redouta le péril pour lui-même. Il suggéra l'évacuation de Salonique.

Galliéni chargea en conséquence Castelnau d'inspecter le camp des troupes franco-britanniques ; celui-ci traça aux généraux Sarrail et Munro un plan de défense, puis revint conférer avec Galliéni et Joffre ; ils résolurent d'opiner pour le maintien, voire même l'augmentation des effectifs qui menaçaient la capitale du royaume de Bulgarie (23).

Leurs vues prévalurent ; et, pour mieux coordonner les opérations de l'armée d'Orient avec celles des armées du front occidental, ils obtinrent, en janvier 1916, que Sarrail eût Munro sous ses ordres.

Toutes ces bonnes dispositions du haut commandement français inquiétèrent le grand état-major de Guillaume II ; et une tendance à détruire le peuple qui semblait indomptable hanta les principaux stratégistes du kaiser. On affirme que Hindenburg réclama vainement des renforts, pour frapper en Russie un coup décisif. L'empereur allemand se souvint-il que Napoléon Ier ne put conquérir l'Espagne et le Portugal pour avoir usé toutes ses forces dans son duel gigantesque avec l'empire des tsars ? En tout cas cette hésitation sauva l'Europe ; car la Russie n'était pas prête, comme la France, au mois de février 1916, à subir le choc irrésistible que les généraux allemands préparaient contre l'un ou l'autre front.

Ce n'est pas Hindenburg qui obtint les puissants moyens de vaincre forgés par Krupp durant l'hiver ; Guillaume II écouta plutôt von Haeseler et von Falkenhayn, mentors du kronprinz. Avec sagesse, ils soutinrent que la France est, par excellence, le champ de bataille où se jouent les destinées du monde, tandis que l'immense Russie vaut particulièrement comme réservoir de soldats pour l'invasion des empires centraux. Ils revenaient au judicieux système dont certains

(23) C'est au ministre Briand que P. Dauzet dans son *Histoire de la Guerre* (almanach Hachette pour 1917 page 104) attribue tendancieusement l'honneur de cette décision.

mécomptes procurèrent à von Moltke une disgrâce imméritée : en finir avec l'armée française avant qu'elle prît haleine et reçût l'aide indispensable de l'armée britannique. Toujours averti par les nombreux métèques, (24) rangés sous l'accacia en plein territoire français, l'espionnage boche connut l'insuffisance des mesures prises à Verdun, où le général Herr se trouvait. Aussi les maréchaux Haeseler et Falkenhayn firent des dispositions aux fins d'enlever cette place forte, par une offensive convergente contre Maizeroy et Brabant-sur-Meuse, vers les forts de Vaux et de Douaumont, tandis que, en coupant la voie ferrée Ste Ménehould-Verdun, l'artillerie allemande ne laisserait qu'une seule ligne de ravitaillement aux troupes françaises. Verdun au pouvoir du kronprinz, Chalons et Reims tombant le lendemain, les canons de 420 millimètres auraient encore des projectiles pour Notre Dame de Paris et la basilique du Sacré Cœur.

Ce plan était beaucoup moins hasardeux, en apparence, qu'une suprême tentative aux bords du Pripet.

Guillaume II réserva au kronprinz l'honneur de marcher contre Verdun ; toute la grosse artillerie qu'on put assembler, un approvisionnement extraordinaire en munitions, des renforts considérables, lui furent confiés. Aux stratégistes éminents, dont les avis chaque jour l'orienteraient vers cet objectif, Hohenzollern père adjoignit le fameux grand maître de son artillerie : von Baeseler.

Quelques feintes sur divers points du front anglo-français semblèrent puériles précautions au kaiser ; disposant de 14 voies ferrées pour entretenir un feu infernal contre Verdun, il annonça orgueilleusement sa victoire lorsque les préparatifs de la grande bataille furent terminés. Aussi bien nos généraux pressentaient l'offensive teutonne, sans connaître

(24) Voir les articles de Léon Daudet dans l'*Action Française*, entre autres.

exactement les projets de leurs adversaires. Mais le colonel Driant, au bois des Caures, voyait poindre une aube sanglante !

Guillaume II publia que Verdun est le cœur de la France ; il ne pensait pas si bien dire. Comment aurait-il cru, malgré le prodigieux triomphe du Sacré-Cœur sur Odin à la Marne, qu'un peuple, si brave soit-il, narguerait toutes les trombes de fer accumulées par des cyclopes boches ?

Ce fléau du genre humain voulut démontrer au roi de Roumanie et au roi de Grèce qu'ils pouvaient, d'avance, convier leurs peuples à reconnaître " dans l'Allemagne la " plus grande et la plus puissante nation du monde, et dans " son empereur le souverain dont on n'ose pas traverser, ni " contrecarrer les dessens." (25)

(25) *Le Kaiser démasqué* : (entrevues de Guillaume II et du comte von Schwering.)

VIme PARTIE.

DEBOUT LES FRANÇAIS !

Le 21 février 1916, entre Herbebois et Haumont, commença l'intense bombardement. Sous les trombes de cette préparation d'artillerie, que dirigeait von Baeseler, veillait l'admirable colonel Driant, au bois des Caures ; insuffisamment soutenu, il tint néanmoins 33 heures et tomba, le 22 au soir, victime de son dévoûment. Dans la journée du 23, les masses teutonnes foncèrent à Brabant-sur-Meuse, Samogneux, Herbebois, qu'elles prirent ; ensuite le 24 février, dans un autre élan, ces boches enthousiasmés occupèrent la côte de Talou, la côte du Poivre, le bois d'Hardaumont, et capturèrent 10.000 soldats français, que leur manœuvre enveloppante surprit. La résistance de nos bataillons était superbe ; une direction maladroite, ou criminelle, rendait vaine cette bravoure éclatante. Castelnau parut alors ; il destitua Herr, que Pétain remplaça immédiatement ; le major-général et son lieutenant firent leurs dispositions afin de conjurer la défaite. Par bonheur Dieu fit tomber une neige abondante pendant la journée du 25 ; elle favorisa ces préparatifs des généraux, tandis que les Huns, incapables d'avancer, durent se borner à leur bombardement continuel, mais tant soit peu aveugle. Au matin du 26, nos troupes culbutèrent les ennemis vers Champneuville et la côte du Poivre ; mais à Douaumont, elles furent moins heureuses, ce village et le fort tombèrent au pouvoir des boches ; une contre-attaque de notre 11e divi-

sion permit au général Pétain d'arrêter leur élan. Il repoussa plusieurs assauts contre la ferme d'Haudremont et Chauffour, le 27 février ; puis à Fresnes, la 28 ; toutefois il perdit Manheuilles dans la journée du 29 ; pris de fatigue enfin les soldats du Kaiser, qui avaient subi d'énormes pertes, cessèrent leurs attaques sans trêve ni merci.

Du 2 au 5 mars, Pétain défendit opiniâtrement la Caillette et le Chapitre.

Du 6 au 9 mars, il se maintint à la côte de l'Oie, mais ne put conserver les abords du Mort-Homme ; une vigoureuse défense à Béthincourt lui permit néanmoins de débusquer du bois des Corbeaux les boches parvenus dans cette région.

Du 11 au 17 mars, un grand nombre d'assauts contre le Mort-Homme, le village et le fort de Vaux, Damloup, le Chapitre n'aboutirent qu'au grand épuisement des troupes teutonnes, décimées d'une façon horrible.

Le 20 mars, avec un gros sacrifices d'hommes, le kronprinz s'empara du bois d'Avocourt.

Du 31 mars au 9 avril Pétain, avec le concours de Mangin, repousse plusieurs attaques dirigées contre Vaux ; l'ennemi se voyant incapable de gagner du terrain cherche à diviser l'attention des troupes françaises.

Une ruée furieuse entre Cumières et Haucourt, vers le Mort-Homme, finit par un sanglant échec pour le kronprinz.

Pendant la quinzaine suivante. ce prince n'entreprit que de fortes reconnaissances, d'Avocourt à Douaumont ; partout il est vigoureusement reçu ; des contre-attaques de Pétain, aux premiers jours de mai, le déconcertent dans ses attaques autour de Mort-Homme.

Plusieurs fois les officieux préparèrent l'opinion à la perte de Verdun, leurs sottes gasconnades tendaient à faire croire que l'ennemi n'eut point gagné beaucoup dans une telle conquête.

On estime les pertes des Huns pour la période 21 février au 7 mai à 300,000 hommes ; celles des Français, à 100,000.

Entre temps les intrigues du sénateur Clémenceau et d'un ramassis de blocards furent aussi acharnées que les attaques du kronprinz à Verdun ; épuisé par le travail, las d'être importuné, Galieni démissionna le 16 mars ; il etait moribond.

La destitution du général Herr avait produit un vif mécontentement parmi les kadoschs et les roses-croix ; plusieurs journaux de leur bord entreprirent d'attribuer au général de Langle de Cary le tort imaginaire d'avoir laissé leur ami.˙. sans effectifs suffisants. L'ire du pouvoir occulte inquiétait Briand ; il sacrifia un chef habile aux passions des sectaires, contre lesquels Galliéni, mourant à Versailles, ne pouvait plus défendre ses frères d'armes. Nouveau ministre, et moins énergique, Roques laissa faire. Le groupe d'armées du centre échut donc à Pétain, que Nivelle remplaça comme défenseur de Verdun ; cela eut lieu dans la première quinzaine de mai.

Nivelle reçut au Mort-Homme les nouvelles attaques du kronprinz ; elles furent vigoureusement éconduites le 22 mai ; à Douaumont et au bois de la Caillette, une division française, conduite par Mangin, luttait brillamment contre les masses ennemies.

Au 2 juin, le Kronprinz s'empara de Damloup.

Il y avait longtemps que sa grosse artillerie tonnait contre le fort de Vaux ; isolé par un tir implacable, qui l'envèloppa dans une pluie de projectiles, cet ouvrage parut démoli. Jusqu'au 6 juin, le commandant Raynal, plusieurs jours de suite, écharpa les colonnes boches qui voulurent s'emparer du fort. Un nouveau bombardement compléta donc la préparation ; et, au milieu des ruines, ce vaillant officier fut pris avec une poignée de survivants.

Du 12 au 17 juin, nos soldats pied-à-pied marchandent terriblement aux boches les abords de Thiaumont et de Fleury.

Guillaume II et son entourage craignent qu'une diversion des Anglais, en Flandre ou sur la Somme, oblige le kronprinz à lâcher prise. Aussi von Haeseler, von Falkenhayn et von Baeseler veulent-ils assaillir les forts St Michel et Belleville, dernières défenses de Verdun ; pour cela on prépare une concentration, entre Tavannes et Froideterre, du gros des effectifs teutons ; le Kronprinz attend quelque beau succès. Thiaumont, Froideterre, Souville, Tavannes, sont les localités où ces maréchaux vont déployer leurs masses ; depuis quelques jours les projectiles ont tant soit peu labouré cette zône, où s'accrochent nos avant-postes. Prendre pied là-dessus avec tout le monde qui doit s'y précipiter semble chose facile. Donc von Baeseler accomplit un copieux arrosage d'obus asphyxiants : soit 200.000. Tapis dans leurs trous, soigueusement pourvus de nouveaux masques, nos hommes attendent ; les marmites font quelque ravage ; Mais l'heure de la vengeance approche. Le flot ennemi arrive, au matin du 23 juin. Toute l'artillerie française tonne ; elle aussi travaille sans cesse, et adroitement. Foudroyée, la horde qui, depuis février, entend nos Rimailho chanter avec nos 75 Déport un leit-motiv assourdissant, laisse de nouvelles hécatombes aux abords des positions françaises. Un effort prolongé lui procure Thiaumont et Fleury ; mais Froideterre et Sauville demeurent imprenables.

Cette tentative se termina le 26 juin. Une attaque simultanée contre nos postes du Mort-Homme et de Chattancourt dura jusqu'au 29 ; elle ne fut pas plus heureuse.

Il était temps qu'un pareille boucherie cessât ; elle prenait le caractère d'une guerre d'usure ; nous approchions

du moment où, faute d'espace pour dissimuler nos réserves, (26) la disproportion des pertes cesserait ; à ce jeu il aurait fallu choisir entre Verdun ou le sacrifice d'un sang utile aux destinées de notre race ! Cette seconde phase de l'extraordinaire bataille coûta aux Boches 100,000 hommes et aux Français 40,000.

En tout Guillaume II perdit 400,000 Huns pour le moins, contre 140,000 défenseurs de Verdun dont nos effectifs furent diminués :

Quoique enclin au blasphême, comme Julien l'Apostat, le Kaiser dissimula son dépit et raconta qu'il voulut tout simplement obliger l'armée française à brûler tous les projectiles amassés par Galliéni et Albert Thomas, de telle sorte que Joffre ne pût tenter une offensive d'importante envergure. Toutefois il eut soin d'émettre d'autres mensonges afin de flatter l'orgueil allemand. Sous prétexte que les maréchaux exécutèrent mal son plan, il disgracia le vieux Haeseler, démit Falkenhayn des fonctions de chef du grand état-major, (comme il en déplaça Moltke,) renvoya Baeseler sur le front russe ; Hindenburg et Ludendorff, qu'il nomma chef et sous-chef de son état-major, semblèrent gagner toute la confiance de leur maître.

Joffre avait encore des munitions ; il l'annonçait dans cette significative harangue aux braves gens qui sauvèrent notre patrie : " Le plan mûri par les conseils de la coalition " est maintenant en pleine exécution. Soldats de Verdun, " c'est à votre héroïque résistance qu'on le doit."

L'armée nationale britannique, organisée par Lord Kitchener, termina son déploiement d'Ypres aux bords de la Somme ; pourvue d'un matériel admirable, ses débuts allaient servir bien à propos la cause commune. Car le

(26) de Négrier a écrit : " L'invisibilité est devenue une condition nécessaire ; tel est le fait essentiel."

pays de France était presque à ~~haut~~ bout : les deuils innombrables couvrant du crèpe funèbre chaque famille. Il ne fut point donné au grand organisateur des troupes du roi George V de contempler son œuvre. Le peuple allemand clamait : "Jusqu'au delà de la mort, je te hais Angleterre !" Chacun pressent l'implacable justice, exempte d'idiote sensiblerie, qu'exercera cette puissance, au règlement des comptes. L'espionnage du Kaiser marqua donc sa victime : le croiseur *Hamphire* sombra aux îles Shetland, avec Lord Kitchener à son bord, en la nuit du 4 juin 1916. (27)

On le vengea bellement !

Dans les derniers jours du même mois, une canonnade violente, d'Ypres jusqu'aux environs de Roye, prépara l'urgente diversion pour secourir Verdun, aux dépens du groupe d'armées prince Rupprecht de Bavière ; cette canonnade redoubla d'intensité au moment de l'attaque.

Du 1er au 14 juillet, Sir Douglas Haig prit les villages de Mametz, Fricourt, Montauban, la Boisseelle, Contalmaison, la redoute de Leipzig, mais ne put enlever à von Gallwitz la forte position de Thiepval sur sa gauche ; il poussa donc vers Pozières, Bazentin, le bois des Fouraux, Longueval, dont il s'empara. De concert avec les troupes françaises l'aile droite britannique occupa le bois des Trônes.

Foch soutint l'offensive anglaise au nord de la Somme en chargeant Fayolle d'arracher Curlu, Hem, Hardecourt, le bois Favière, le bois de Bernafy, le bois des Trônes ; ce qui fut accompli. En même temps, les troupes françaises prenaient, au sud de la Somme, des positions afin que von Bulow, attaqué sur un front étendu, cherchât vainement à comprendre les manœuvres de Foch, et ne pût envoyer du

(27) Je me souviens de la consternation des militaires anglais et français, lorsque nous apprîmes, dans l'état-major de la 3me division britannique, à Flêtre, près Bailleul, cette douloureuse nouvelle.

renfort à von Gallwitz ; de nombreux villages tombèrent au pouvoir des bataillons français : Feuillères, Frise, Herbécourt, Ste. Radegonde, Becquincourt, Dompierre, Flaucourt, Assevillers, Fay, Belloy-en-Santerre, la Maisonnette, et Biaches.

Cependant l'ennemi voyait enfin clair ; il découvrit que l'objectif des troupes franco-britanniques était Combles, puis Bapaume ; en conséquence, von Gallwitz obtint quelques renforts de son collègue. Un choc important eut lieu entre Teutons et Anglais, du 17 au 25. Guillemont, la ferme de Waterlot, le bois Delville, Longueval, Bazentin, Pozières, Ovilliers, furent le théâtre de cette lutte. Après avoir enlevé Longueval, Bazentin, et le bois des Foureaux, von Gallwitz essaya de prendre position au bois des Trônes, il fonça huit fois entre Longueval et Guillemont à cet effet, sans y réussir. Imperturbalement Haig et Rawlinson firent pression sur la droite du général ennemi à Pozières, tout en reprenant Bazentin.

Au sud de la Somme, une furieuse offensive de von Bulow à Biaches et la Maisonnette, ne put aboutir contre les Français ; qui repoussèrent, du 15 au 17 juillet, un grand nombre d'assauts. Désireux d'opérer une diversion en faveur des troupes anglaises, Foch déclencha vers Cléry et Maurepas un puissant assaut le 20 juillet au matin ; cet effort avait pour objectif la côte 134 entre Maurepas, Guillemont, le bois de Hem et la ferme Monacu, d'autre part, comme riposte à von Bulow, il enleva Estrées, Soyecourt, et prit position aux abords de Vermandovillers.

Du 25 juillet au 25 août, l'armée franco-britannique manœuvra et combattit en parfaite liaison. Cléry, Maurepas, Guillemont, Ginchy, Longueval, furent le but de ses efforts. Sir Douglas Haig, une fois en possession de Pozières, avança dans la direction de Courcelette, pour inquiéter von

Gallwitz vers Thiepval ; simultanément il atteignit son principal but : la reprise de Longueval, d'où il chassait la 5e division brandebourgeoise au combat du 27 juillet. Ensuite les troupes anglaises progressèrent lentement au bois Delville et vers Guillemont ; elles y rencontraient beaucoup d'obstacles. De même, les Français ayant pris la formidable ferme Monacu et le bois de Hem, enlevèrent Maurepas en partie.

Joffre avait bien reconnu pendant les opérations de Foch à Maurepas que l'armée teutonne fléchirait avec lenteur, disputant chaque pouce du territoire français qu'elle retenait encore, evitant une débâcle par ses replis successifs. Cette guerre d'usure d'hommes, de matériel, au milieu de fortifications minutieuses d'ennemis précautionneux n'était qu'un prélude nécessaire du grand coup. Assaillir sur divers points les troupes boches lui parut chose utile, en attendant la rupture du front allemand. Le généralissime prépara une diversion à Verdun, connaissant bien la valeur des surprises en matière de stratégie.

Hohenzollern fils n'avait pu se résoudre au généreux envoi de sa grosse artillerie vers la Somme ; il espérait vaincre Nivelle tandis que Foch employait d'importants effectifs en cette lointaine diversion. Pendant les mois de juillet et d'août, le Kronprinz s'acharna maintes fois en vaines tentatives contre Souville et Froideterre ; des contre-attaques de Nivelle se produisirent également. L'une d'elles amena la reprise de Fleury, (19 août) c'est pourquoi Joffre et Nivelle guettaient l'occasion d'assaillir Douaumont et Vaux.

Guillaume II et Hindeburg remplacèrent von Gallwitz par von Bellow ; ce changement n'améliora point leurs affaires du mois de septembre. L'armée franco-britannique prit la précaution d'exécuter un tir qui dura trois jours. Sir Douglas Haig occupa ensuite Guillemont et Ginchy, pen-

dant que Fayolle s'emparait de Maurepas, du bois d'Anderlu et de Bouchavesnes ; ce furent les opérations prélimaires.

Von Bellow réunit le gros de ses forces aux environs du point stratégique menacé : Combles.

Foch n'hésita guère : il écrasa de projectiles très lourds la ferme Le Priez, puissant ouvrage couvert par plusieurs lignes de retranchements près Combles ; dans un rapide élan son infanterie en délogea les Teutons. Ceux-ci contre-attaquèrent vainement à Cléry aux fins d'entraver le bond important des Français vers la forteresse qu'ils avaient construite entre Péronne et Bapaume.

Pour attendre la jonction des troupes britanniques avec la 6e armée française aux abords de Combles, le général fit enlever par notre 10e armée Berny-en-Santerre et Vermandovillers.

Sir Douglas Haig porta plusieurs divisions en avant ; elles prirent Flers et se rabattirent sur Lesbœufs, dans le but d'invester Combles de concert avec l'armée Fayolle.

Von Bellow lança du 20 au 24 septembre le 18e corps allemand sur Bouchavesnes et la ferme Le Priez ; les soldats français lui infligèrent de grosses pertes ; il engagea néanmoins une division au soutien des troupes battues. L'échec fut complet, sanglant.

La progression du général Haig devenait plus rapide : Gueudecourt, Lesbœufs, Morval passèrent au pouvoir de ses troupes. Il appuyait son infanterie par l'action des *tanks*, dont l'ennemi éprouva les irruptions subites et terrifiantes. Fayolle chargea les divisions Deville et Fontelare d'occuper Rancourt et Frégicourt en 48 heures ; elles accomplirent cette mission avec furie. Combles subit un bombardement terrible, durant les journées du 25 et du 26 ; ensuite deux

régiments français y pénétrèrent, au moment où, venue de Morval et du bois des Bouleaux, l'avant-garde britannique l'abordait.

Avec une persévérance digne de louanges, l'aile gauche du général Douglas Haig, ayant assiégé Thiepval pendant trois mois, réussit à s'en assurer la possession.

Le mois de septembre finissait ; l'offensive de la Somme coûtait aux troupes alliées environ 190,000 soldats britanniques et plus de 170,000 soldats français. On peut évaluer celles de l'ennemi à 330,000 tués ou blessés ; par surcroît il abandonna 60,000 prisonniers. Un butin énorme passa aux mains des alliés ; soit 1,030 mitrailleuses et 304 canons.

Quoique dans cette longue bataille, on eut préludé aux attaques, mieux qu'en Champagne, par des bombardements méthodiques, maintes fois les vagues d'assaut rencontrèrent des mitrailleuses, dissimulées avec soin ; leur feu décima plusieurs régiments.

On remarqua souvent que les préparations d'artillerie du contingent britanniques étaiént insuffisantes, ses fantassins eurent besogne d'autant moins aisée à faire.

Ménager du sang des soldats, le généralissime Joffre voulut accorder quelque répit aux intrépides bataillons français dont l'œuvre procurait alors d'inestimables avantages. Les gouvernements européens conçurent, après la résistance de Verdun, plus d'espoir en la survivance du peuple français qu'au lendemain des victoires, brillantes mais incomplètes, remportées sur la Marne et l'Yser pour contenir l'ennemi. Cet espoir se changea en certitude, quand, au lieu d'attendre, sur la défensive, le résultat d'une diversion faite par les Anglais, nos généraux mirent en branle des troupes qui eurent à cœur de ne point laisser aux camarades britanniques tout le poids des sanglantes journées d'offensive. Un repos nécessaire fut procuré aux soldats qui venaient d'accomplir,

sur la Meuse et sur la Somme, de si grandes prouesses. D'ailleurs une magnifique série de victoires, en Galicie et en Bukovine, remportées par Broussiloff contribua au déclin de la puissance teutonne.

Les armées navales de l'Angleterre et de la France remplirent glorieusement leur utile rôle, soit dans la mer du Nord soit dans l'Adriatique, où elles bloquèrent sans cesse les forces de l'Allemagne et de l'Autriche ; les exploits que fournirent plusieurs escadres volantes des Dardanelles, de l'Océan Pacifique, de l'Océan Indien ne sauraient être oubliés non plus.

C'est dans la grande bataille du 31 mai 1916 que la flotte anglaise donna généreusement la mesure de son utilité. Guillaume II et l'amiral von Tirpitz n'avaient point obtenu, pour leurs sous-marins, l'abri aux fiords ; ils se vengeaient en prescrivant de couler plusieurs paquebots norvégiens. Le gouvernement opprimé ne se départit point d'une loyale conduite et demeura neutre. En conséquence le Kaiser ordonna, en mai 1916, d'asaillir coûte que coûte les navires marchands russes et anglais, dans leur navette entre Newcastle et Arkhangel ; donc les amiraux von Scheer et von Hipper sortirent du canal de Kiel, des ports de Cuxhaven et de Wilhemshafen, gagnant à toute vitesse les eaux danoises. Elles n'eurent point le temps d'arriver au large des côtes norvégiennes. Héroïquement l'amiral sir David Beatty les accrocha. Il manœuvra dans le but de retenir l'ennemi dans les parages du Jutland, où l'amiralissime anglais, sir John Jellicoe, prévenu par un message aérien, accourait pour vaincre complètement la flotte allemande. Cette belle conduite des croiseurs permit à la flotte des cuirassés de ligne d'intervenir. Malheureusement un épais brouillard favorisa le rapide retour des amiraux teutons vers leurs bases. De part et d'autre, les pertes furent

lourdes. Cet engagement dura cinq heures ; la nuit brumeuse, qui enveloppa les unités allemandes, empêcha sir John Jellicœ d'écraser, pendant leur fuite, des vaisseaux quelque peu démolis.

Ainsi elle mérita le surnom de " grand fleet " cette puissante armée dont la maîtrise demeure une sauvegarde pour les nations civilisées. Quoique les pirates boches, qui naviguent sous l'eau, dans les opaques ténèbres des océans glauques, surgissent à la surface maintes fois, et s'attaquent indistinctement aux navires découverts par leurs périscopes, Guillaume II onques n'atteindra son but : rendre au Royaume-Uni blocus pour blocus.

Les communications entre l'Angleterre et la France, maintenues malgré tout, réunissent intimement ces deux pays, quand leurs soldats, ensemble, sous des rafales de projectiles, semblent n'être qu'un seul et même peuple.

Si la France a tout droit d'être fière de ses poilus, jamais elle ne contestera l'intrépidité de leurs ennemis. Equitables envers tous nos braves alliés, nous devons aussi à de féroces adversaires, que nous châtierons impitoyablement, un témoignage qu'inspire seul notre séculaire amour de la vérité. Que nos invectives pleuvent sur les Boches ; il y a ample matière de honnir ces misérables sans manquer au sentiment de justice. Mais nous réprouverons au besoin tous les mensonges d'un goût très douteux, au moyen desquels une clique de politiciens éhontés veut tromper la nation. Oublier le péril que nous avons couru serait aberration dangereuse.

Encore moins pouvons-nous méconnaître l'aide divine, sans appeler contre notre race, (qui en eut l'insigne et manifeste faveur,) l'abandon terrible du Souverain Maître des humains.

Que si des ambitieux, voulant s'attribuer une gloire qu'ils n'ont point acquise, défèrent au tribunal un Français, prêtre ou laïc, sous l'inculpation d'avoir glorifié le Dieu qui règnera toujours chez nous malgré leur antipatriotique intolérance, le sort du vaillant abbé Charvet demeurera digne d'envie.

Méditons sur l'inconvenance de cette réclame qui dépouille de leurs lauriers Joffre, Galliéni, Pau, Alexeïeff, Castelnau, Foch, Broussiloff, Kitchener, Pétain, Haig, Nivelle, Cadorna, et tant d'autres illustres capitaines, pour offrir à Briand un tribut qu'il ne mérite pas. Lisez plutôt : " Le 9 février eut lieu un grand voyage politique dont les " conséquences devaient être profondes. M. Briand accom-" pagné de MM. Bourgeois et Albert Thomas, ainsi que du " général Pellé, se rendit à Rome et fut partout reçu au " milieu d'un enthousiasme indescriptible, qui, scellant dé-" finitivement l'unité sentimentale des deux peuples, pré-" para l'étroite collaboration militaire et économique, l'unique " front dans l'unique bataille."................... " Cette décla-" ration de guerre, du gouvernement italien à l'Allemagne, " scellait l'union latine définitive ; en outre, elle se doublait " le même jour, de l'entrée en guerre de la Roumanie à nos " côtés. La diplomatie française de M. Briand, par son " habileté et son sens profond des réalités et des nuances, " obtenait cette double et magnifique victoire." (28)

Eh quoi ! une conséquence logique, inéluctable, du conflit austro-italien : la rupture avec l'empire d'Allemagne, ne se fut-elle pas produite sans quelque mouche du coche ? D'autre part il serait piquant d'étudier de manière plus précise l'action personnelle dans cette prétendue victoire diplomatique obtenue en Roumanie, qu'on révèle en formules vagues.

(28) P. Dauzet : Histoire de la guerre (Almanach Hachette, p. 118 et p. 150, année 1917.)

Combien d'officiers, de soldats, obscurs héros enfouis ou émiettés dans les cratères autour de Verdun, ont mieux servi la France que cet avocat ! En vérité, le courage presque surhumain de nos troupes, dans la mémorable bataille qui tint le monde en suspens, ouvrit une phase heureuse. Auparavant on résistait ; depuis lors on attaque.

Aux sublimes prouesses de l'armée française, qui dépassèrent les meilleurs calculs stratégiques, le généralissime loyalement attribuait cela. Oui ! les hommes d'armes de France bataillèrent, et Dieu donna des victoires prodigieuses ! Or ce n'est point en vue de maintenir, comme gouvernement, une oligarchie d'endormeurs et de ploutocrates démagogues, inféodés au pouvoir occulte de la juiverie internationale, que tant d'intrépides Français rachetèrent, par leur sang, des turpitudes, des sacrilèges.

La lueur sinistre, qui a enveloppé notre patrie transformée en terre de carnage et de désolation, va bientôt disparaître. Une souveraine justice, dont les œuvres apparaissent dans l'histoire des peuples, montrera combien chacun doit payer, au tribunal céleste, des crimes perpétrés impudemment sous le couvert d'un simulacre d'austérité. Bientôt l'Allemagne sera envahie, son châtiment devra être une leçon inoubliable.

Ce n'est pas au parlementarisme que nous devons la moindre gratitude. Il compromit notre indépendance, lorsque chaque jour avant cette guerre l'armée fut tyrannisée, affaiblie, par une clique d'arrivistes. Maitresse par l'or, l'intrigue, la pression électorale, des suffrages du peuple, l'impérieuse maçonnerie embaucha nombre d'hommes véreux, et, distributrice d'un fantôme de pouvoir aux adeptes, (ministres, sénateurs, députés,) qu'elle tint sous sa férule, cette association ténébreuse nous mena aux catastrophes. Qnand les hordes teutonnes grouillèrent aux abords du

pays, la secte voulut bien permettre quelques actes de tolérance, où les honnêtes gens crurent voir l'union sacrée. Ceux-ci découvrirent bientôt la duplicité des parlementaristes revenus de Bordeaux pour opprimer nos meilleurs stratégistes. Quelques fuyards s'offusquèrent d'apprendre que, chaque matin, rendant grâces à Dieu pour nos victoires, le général de Castelnau communiait.

L'extrême souplesse avec laquelle Briand sut déjouer longtemps les embûches de ses adversaires, quoique exempte d'abnégation, fut de quelque utilité. Sans doute il se garait contre les interpellations derrière Galliéni et Roques, lorsqu'il marchanda aux Chambres certaine prérogative de passer au crible l'œuvre du gouvernement. S'il gagna contre Clémenceau un temps précieux, dans leur assaut de rouerie, son égoïsme l'empêcha de faire mieux. L'opposition antipatriotique du malfaisant Clémenceau cheminait dans l'ombre, hésitant à surgir au grand jour ; car les complices de l'ancien despote eurent peur d'un châtiment analogue à celui du germanophile Jaurès ; donc le président du conseil pouvait tenir tête. Il manqua l'unique moyen d'assurer, pour l'État, quelque utile quiétude. Briand se borna aux finasseries du debater ; il ne voulut point s'effacer, rendre aux généraux Gallieni et Joffre des pouvoirs dont ils s'étaient montrés, durant la crise de septembre 1914, si dignes d'en conserver l'exercice. Le président du conseil voulut, contre l'intérêt public, maintenir en sa personne la prépondérance de l'élément civil ; pour ce, il dût tourner dans le cercle vicieux du parlementarisme. En conséquence il ne pouvait interdire à l'opposition diverses louches menées, visant le ministre de la guerre. Gallieni marqua discrètement une douloureuse surprise, dans son discours du 29 décembre 1915 au Sénat, pour l'appel de la classe 1917. Puis écœuré du scandaleux patronage qu'ivrognes

et marchands d'alcool trouvèrent contre ses mesures, le général témoigna brusquement à la Chambre son dégoût, au cours d'une séance, le 2 février 1916. L'attitude imposante de cet homme illustre troubla ses contradicteurs.

Galliéni maîtrisa quelque temps le tas d'intrigants blocards. Il vinrent à bout de lui, en l'obsédant par mille moyens. C'était l'unique espédient par lequel on renverserait le ministère, dont il était l'honneur. Galliéni mourut d'épuisement. Roques essaya de poursuivre l'œuvre inachevée de son prédécesseur ; maintes fois il subit avec résignation le pseudo-contrôle parlementaire, et dût même décerner, sur leur demande, quelques louanges à ses persécuteurs.

Grâce aux frères d'armes qu'il eut comme auxiliaires à la rue St. Dominique, le généralissime Joffre (29) put montrer au pays comment les hommes d'action préparent la victoire, dédaignant la tyrannie grotesque d'une démagogie menteuse et brouillonne.

Pour battre en brèche le gouvernement, avec l'aide peu scrupuleuse mais parfois veule de l'opposition, Clémenceau imagina d'exiger quelques réunions en comité secret. Briand n'apprécia point suffisamment le péril que son ministère allait courir ; il crut pouvoir se tirer d'embarras au moyen d'adroites concessions et de subtils discours. Quand il eut temporisé dans quelques longs bavardages, le président du conseil fléchit et accepta les fourches caudines de l'opposition ; il craignit que la popularité du généralissime Joffre ne contrebalançât point l'ascendant de Clémenceau dans les milieux politiques. Puis il s'appliqua doucereusement à nantir plusieurs hargneux afin qu'ils n'eussent aucune préférence pour Clémenceau.

(29) Qui eut dit au colonel Joffre, quand le général Galliéni et le colonel Roques visitaient avec lui les fortifications de Diègo-Suarez, qu'un jour leurs trois noms seraient inscrits ensemble dans nos fastes militaires !

Briand modéra sans vergogne l'ardeur courageuse du vieux Ribot, quand le ministre des finances prit l'excellente initiative de combattre l'alcoolisme. On sacrifiait ainsi une sauvegarde nécessaire à la jeunesse française. Le président du conseil n'allait point hésiter davantage, pour se maintenir au pouvoir, à débarquer Joffre, Castelnau, Roques, et Foch.

Cette suprême vilenie du parlementarisme lassera peut-être la patience des bons citoyens. Un jour viendra où nos illustres généraux, soutenus par leurs soldats dont ils eurent la ~~fratelle~~ fraternelle confiance aux grands heures de tribulations et de gloire, chasseront cette clique odieuse d'incorrigibles arrivistes.

Pour le moment des valeureux chefs subissent, comme récompense d'une force d'âme indicible, tant d'avanies qu'on s'explique difficilement leur stoïcisme.

Gloire à l'immense famille française, où soldats, officiers, généraux, s'accordent merveilleusement pour la défense du pays. Là règne une véritable union sacrée. D'abnégation, d'héroïsme, de respect mutuel, de tolérance, on s'édifie les uns les autres. Certes il s'y trouve quelques intrigants venus de la Bourse ou du Palais-Bourbon ; ces personnages peu sympathiques prennent grand soin à ne pas se laisser bien connaître. Dans une ambiance aussi pure, ils s'observent, et parviennent des fois à se réhabiliter en mourant comme d'honnêtes gens.

C'est l'armée qui, dans l'après-guerre, sauvera notre France, de même que sur la Marne, dans les Flandres, autour de Verdun, et sur la Somme !

VIIme PARTIE.

L'UNITÉ DE FRONT.

Certains hommes politiques ont coutume, sous prétexte de bluff patriotique, d'affirmer trop d'inexactitudes ; ils déclarent comme existantes des choses qui devraient être, mais ne sont pas.

Au début de la gigantesque lutte contre le pangermanisme, il n'était pas possible que la Russie, l'Angleterre, la Serbie, la France et la Belgique eussent, comme les empires centraux, l'unité d'action. Leur position géographique, voire même la dissemblance des gouvernements, mirent obstacle à cette co-ordination des batailles, si nécessaire dans un conflit pareil.

Lorsque l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, aidées par l'Empire Ottoman et la Bulgarie, purent isoler, en quelque sorte, la Russie des autres puissances qu'elle doit secourir, le problème devint terriblement difficile. D'autant plus que la crise des munitions compliquait tout.

Six mois après l'intervention de l'Italie eut lieu sous la présidence du généralisime Joffre un conseil de guerre des alliés, le 6 decembre 1915. Quelques politiciens, journalistes, ou chroniqueurs, se plaisent à prétendre que l'on s'entendit, ce jour-là, pour mener, de victoire en victoire, les adversaires du pangermanisme, à Berlin ; cela semble douteux. Les grands calculs stratégiques ne s'élaborent point dans ces ostentatoires échanges de vues. Il faut y voir plutôt la mise

en scène dont un gouvernement; composé de démagogues, s'attribue le mérite quand il proclame, en bluff, l'unité d'action sur l'unité de front. Assurément lorsque, au grand quartier-général, Joffre reçut lord French, Gilinsky, Stefanovitch, Wiellemans, et Porro, une intéressante discussion dût se produire. Mais la présence permanente de Pau en Russie et de Gilinsky en France contribue davantage, la télégraphie sans-fil aidant, à établir une liaison entre les fronts d'Occident et d'Orient.

Tandis que Guillaume II croyait le haut commandement russe peu enclin à organiser quelque importante offensive, une rapide marche des troupes du Caucase et de brillants combats se terminèrent par la prise d'Erzeroum ; (16 février) d'autres villes : Mouch, Trébizonde, Erzindjan. furent ensuite conquises. Par surcroît un corps expéditionnaire, commandé par le général Baratof, pénétra en Perse ; il occupa Kermanchah et Ispahan.

Ces avantages compensaient l'échec d'une colonne anglaise à Ctésiphon, près Bagdad ; toutefois Baratof n'était pas en mesure de secourir Townshend, qu'assiégeaient dans Kut-el-Amara les Turcs du maréchal von der Goltz.

Depuis juin 1915, un million d'Italiens progressaient avec lenteur dans les montagnes du Trentin, vers Rovereto, et sur l'Isonzo ; environ 300,000 Autrichiens, fortement retranchés leur disputèrent pied à pied, avec une grande vigueur, ces deux régions. Toutefois le général Cadorna, ayant pris le Monte Noro, entre Tarvis et Gorizia, et la ville de Montefalcone, située non loin du golfe de Panzano, essaya d'investir Gorizia ; il réunissait à Cormone et à Gradisca les masses italiennes. Conrad von Hoetzendorf prépara une riposte déconcertante. Cet audacieux stratégiste, presque disgracié à la suite des revers autrichiens de sep-

tembre 1914 en Galicie, guidait l'archiduc Eugène sur le front italien. L'armée austro-hongroise des Alpes s'élevait à 500,000 officiers et soldats quand on l'eut renforcé de 18 divisions. Une centaine d'howitzers du calibre 305 et l'artillerie de campagne autrichienne préparèrent l'offensive, le 14 et le 15 mai 1916, par leur canonnade générale, de Gorizia au val Terragnolo, qui laissa le général-en-chef italien fort perplexe. Tout à coup une colonne déboucha impétueusement de Rovereto et refoula les Italiens dans le val Larsa jusqu'au mont Pasubio ; dans le val d'Assa et le val d'Astico, ils fléchirent également ; par bonheur une manœuvre débordante de l'ennemi, faite au val Lagarina, était contenue. Mais, du val Sugana, une furieuse offensive, déclenchée de Borgo, amena le recul des troupes royales, qui perdirent le mont Civaron, Malga Fossetta, et le Plateau de Sette Communi.

Rejeté sur la ligne Serravalle, monte Pasubio, Arsiero, Assiago, le généralissime Cadorna courait grand risque d'être vaincu, poursuivi dans la plaine de Vicence jusqu'à Vérone, coupé totalement des troupes lancées vers Gorizia au delà du Tagliamento, et dont la retraite serait compromise.

Il réclama des renforts, puis essaya de soutenir le choc suprême. Du lac de Garde au Col Buole, et à Monte Pasubio, sa gauche tenait bon ; mais glissant entre elle et le centre, par Posina, les Autrichiens attaquèrent, le 7 juin, ses positions d'Arsicro et d'Assiago, simultanément de front et à revers : Cadorna dût s'établir en arrière ; Foza, les monts Lemerle, Pau et Brazome, Forni Alti, constituèrent le nouveau front. Mais à cette époque une diversion victorieuse des Russes aux bords du Dniester obligeait l'ennemi à ralentir son effort sur la frontière italienne ; quelques divisions austro-hongroises, en toute hâte, s'embarquèrent à Rovereto, dans des trains pour Lemberg.

Cependant von Hœtzendorf crut les forces italiennos démoralisées par leur pénible retraite et voulut percer leur centre au mont Lemerle et aboutir vers Caltrano, dans la plaine de Vicence ; ses attaques du 15 juin furent repoussées avec pertes. Car la 5me armée italienne vint se joindre aux effectifs qui avaient contenu cette offensive. Cadorna ripostait même par une progession de son aile droite vers Borgo : il reprit Malga Fossetta ; jusqu'au 30 juin les Italiens réoccupèrent un certain nombre des positions qu'ils avaient perdues.

Délivré d'une si grave menace, dont sa ligne de communications fut l'objet, le généralissime italien pouvait reprendre son plan d'investissement contre Gorizia ; vers cette ville s'achemina donc la 3e armée par les hauteurs du Carso ; une progression méthodique termina, le 9 août 1916, la conquête de Gorizia ; 15,000 Autrichiens furent capturés.

La grande diversion russe du général Broussiloff, qui arrêta en même temps l'offensive du Kronprinz d'Allemagne contre Verdun et celle de von Hœtzendorff sur la frontière italienne, se produisit dans les premiers jours de juin. Kouropatkine remplaça provisoirement Rousski à la tête d'un groupe d'armées sur les bords de la Dwina ; il bouscula sur plusieurs points, devant Riga, Jacobstadt, le lac Narotch et Dwinsk, les positions d'Hindenburg et gagna du terrain. Ce n'était qu'une feinte. Pareillement son collègue Evert engagea plusieurs combats au sud du Niémen ; dans la région de Baranovitchi, pendant que Broussiloff, plus loin, effectuait quelques fortes démonstrations entre Doubno et Tarnopol. Ces rencontres sur un immense front semblèrent de grosses escarmouches recherchées dans le but d'aguerrir des recrues, et non la préparation de quelque revanche. Au vrai, Alexeieff n'était pas en mesure d'assaillir toute la ligne austro-allemande.

Broussiloff eut la mission d'infliger une écrasante défaite à l'aile droite des troupes austro-allemandes en Volhynie, en Galicie et en Bukovine ; le 4 juin 1916 il ébranla ses quatre armées, sous le commandement des généraux Kalédine, Sakharoff, Tcherbatcheff, Letchisky, afin de culbuter Linsingen, Boehm-Ermoli, Bothmer et Pflanzer-Baltin ; bientôt Loutsk, Doubno, Brody, Kolomea, Czernovitz, Kuty furent au pouvoir des Russes après une gigantesque lutte. Hindenburg chargea Linsingen et Mackensen, pourvus de renforts, d'arrêter devant Kovel et Vladimir— Volhynsk, Kalédine et Sakharoff ; des batailles acharnées se prolongèrent aux bords du Stokhod et du Styr.

Le grand stratégiste russe ne s'obstina guère dans sa pointe sur Kovel ; il accrut ses gains en Bukovine et en Galicie ; vainement une nouvelle armée autrichienne, commandée par Koewess, déboucha sur le front ; la conquête de Kimpolung, Jablonica, Stanislau, permit aux soldats du général Broussiloff d'attendre le développement d'une intervention des forces roumaines.

Cette violente lutte cessa en septembre. Les armées russes prirent aux troupes qu'elles avaient battues 600 canons, 2500 mitrailleuses et 420,000 hommes ; elles tuèrent et blessèrent 500,000 ennemis. Broussiloff dût perdre plus de 400,000 combattants. Quoique la zône reconquise fût beaucoup moindre que l'étendue de territoire dont les austro-allemands réussirent à s'emparer en 1915, ce rude coup valait presque une revanche. (30)

En tout cas cette magistrale diversion, plus considérable que l'offensive franco-anglaise de la Somme, ébranla profondément la puissance des empires centraux.

(30) Henry Bidou a écrit pour la Revue des Deux-Mondes, numéro du 1er mars 1917, un remarquable article sur *l'offensive de Broussiloff* ; le lecteur y trouvera beaucoup de précisions qu'il nous est impossible de transcrire.

Pourtant le Kaiser, chef unique d'armées nombreuses, fournit encore de vigoureuses tentatives contre l'Europe chrétienne.

Un thuriféraire du ministre Briand nous explique avec pathos l'intervention roumaine : " Ainsi la Roumanie, qui " avait adhéré à la Triplice en 1883, remplaçait brusque- " ment le traité d'alliance par une déclaration de guerre, " victoire essentiellement française qui compensait enfin les " erreurs diplomatiques du début de la guerre et apparais- " sait déjà comme le couronnement de la pensée politique " de M. Briand. Le grand homme d'état français avait " compris l'importance du front d'Orient, but de guerre des " empires centraux et clef du monde méditerranéen. La " volonté d'organiser et de maintenir la base de Salonique, " malgré toutes les attaques d'opinion, avait donné à la " Roumanie le sentiment de notre puissance et l'audace " d'entrer en ligne à nos côtés." (31)

Quelle théorie fantaisiste ! L'occupation de Salonique, sur l'avis du haut commandement français, eut pour motifs, d'abord l'urgence d'offrir quelque appui aux Serbes, ensuite la nécessité de mettre un frein aux intrigues grecques. Sans doute la présence d'une armée, aussi nombreuse que celle de Sarrail, dans le voisinage des germano-bulgares du maréchal Mackensen, encouragea un peu Bratiano ; mais cette illusoire garantie oncques ne décida le gouvernement roumain. Depuis que l'empereur d'Allemagne terrorisait le monde, aucun état européen n'avait eu souci du couronnement de la pensée politique d'un ministre quelconque. Ce sont les généraux qui furent d'excellents diplomates ; leurs victoires à Dornach, à la trouée de Charmes, sur la Marne, dans les Flandres, en Champagne, à Verdun, et sur la

(31) P. Dauzet : *Histoire de la Guerre*, Almanach Hachette de 1917 page 152.

Somme, éblouirent le peuple roumain ; et il donna libre cours à ses convoitises, lorsque Broussiloff culbutait le front ennemi.

Ayant fait son choix, enfin, le gouvernement, roumain lançait, le 28 août, 3 armées en Transylvanie ; tout le monde espérait que Letchisky et Sarrail, accrochant Pflanzer et Mackensen, un appoint de 500,000 sabres et baïonnettes favoriserait beaucoup les mouvements ultérieurs des armées conduites par Broussiloff.

Ce danger ne troubla point Hindenburg ; il trouva une parade savante : Mackensen et Falkenhayn, disposant chacun de 150 bataillons envahirent la Roumanie par le sud-est et le nord-ouest. Mackensen mena ses divisions germano-bulgares en Dobrudja, prit de haute lutte, aux bords du Danube, d'importantes places : Tourtoukaï et Silistrie (6 et 8 septembre) ; ces têtes de pont lui assuraient le passage du fleuve. Il attendit néanmoins l'exécution d'un mouvement simultané que l'armée Falkenhayn accomplissait avec promptitude. Celle-ci délogea de Sibiu la 2e armée roumaine ; fin septembre elle reprit au général Coanda le col de la Tour-Rouge, ensuite elle déboucha du col Vulcan et marcha dans les vallées de l'Oltu et du Jiu vers Craïova, interceptant une partie des troupes roumaines qui évacuaient Orsova en pleine retraite. Mackensen éprouva quelques vicissitudes ; des troupes russes, commandées par Sakharoff, étaient venues d'Ismaïl au soutien de l'armée Avaresco ; et, bien que Mackensen eut pris Constantza, plusieurs batailles indécises l'obligèrent tant soit peu à marquer le pas jusqu'aux derniers jours d'octobre. En novembre il déploya ses forces d'Ostrov à Babadag, menaçant Braila, puis brusquement les rabatit sur une position défensive entre la mer Noire et le Danube, à la hauteur de Topal.

Une diversion de l'armée Letchisky, au mont Kapoul, à Kirlibaba, dans les Carpathes, en faveur des Roumains ne donna point grand secours, faute d'avoir pu entamer la vigoureuse résistance des troupes autrichiennes.

Quel fut le rôle de l'armée Sarrail ?

Inactive pendant cinq mois, tandis que Mackensen traçait entre Monastir et Stroumitza une ligne solide, elle s'accrut en avril et mai 1916 de 150,000 Serbes, remis à Corfou des fatigues d'une campagne admirable. Sarrail disposait d'environ 400,000 Anglais, Serbes, Français ; toutefois il parut craindre de perdre la réputation d'habile tacticien que les loges maçonniques prirent grand soin d'échafauder. Quoique von Mackensen eut fourni 125,000 hommes aux fronts boches de Russie ou de France, et lui opposât tout au plus 225,000 Bulgares et Allemands, il s'abstint d'effectuer une pointe en territoire bulgare. Mackensen le brava impunément : fin mai la gauche des germano-bulgares occupa tout d'un coup, avec la connivence du gouvernement grec, (32) Kavala, Drama, Sèrès, Demir-Hissar, le fort de Rupel ; puis leur droite délogea les avant-postes de l'armée d'Orient à Florina et à Banitsa ; par cette double pression aux ailes, Mackensen esquissait une manœuvre enveloppante malgré son infériorité numérique.

Sarrail ne sut qu'exercer dans Salonique les fonctions de préfet-gendarme, il proclama l'état de siège, arrêta les consuls et autres espions. Mais comme l'action de ses 400,000 baïonnettes ne pouvait pas s'étendre plus loin, les gouvernements coalisés recoururent à l'escadre française de l'amiral Dartige du Fournèt : enfin on cessa de formuler d'inutiles protestations. Un ultimatum fut adressé au roi Constantin, qui donna maigre satisfaction en substituant

(32) Le ministre Gounaris auparavant livra aux Bulgares plusieurs milliers de sacs de farine achetés par la Russie.

Zaïmis à Skoloudis et en faisant mine de démobiliser l'armée grecque. Plusieurs régiments comprirent à merveille l'ordre royal : ils passèrent aux Bulgares ; et l'ingénieuse alliance entre Athènes et Sofia se maintint.

Des journalistes parisiens s'émurent du manque d'audace de Sarrail, qui rappelait la conduite étrange tenue par Soult à Séville en 1810 ; ils s'indignèrent du perpétuel séjour de Sarrail dans Salonique, tandis qu'à Verdun et sur la Somme nos autres généraux brisaient glorieusement les masses teutonnes. Joffre et son état-major partagèrent sans doute cette manière de voir ; car la censure toléra maintes critiques dirigées contre le délinquant. D'aucuns affirment que, outré d'une telle impéritie, le généralissime choisit Gouraud pour remplacer Sarrail à l'armée d'Orient ; mais Joffre ne put obtenir un décret. Les organes du bloc radical-socialiste prirent fait et cause pour Sarrail ; dans l'*Œuvre*, quoique affirmant son indifférence dans ce litige, Téry donna un plaidoyer sophistique en faveur du général. Quelle pression les loges, Clémenceau, Combes, Hervé, Renaudel, et autres, exercèrent sur le gouvernement pour maintenir leur favori, on le saura bientôt. Par crainte d'être chassé du pouvoir, Briand résista au généralissime ; et celui-ci dût se borner à mettre Sarrail en demeure d'agir. Ainsi l'autorité suprême du grand chef de nos armées, telle que Galliéni l'organisa, n'était plus qu'un vain mot. Cette anodine injonction à Sarrail qu'osa émettre Joffre, valut peu après une disgrâce au maréchal républicain.

Faute d'avoir mis obstacle à des manœuvres, par lesquelles Mackensen investit l'armée d'Orient dans son camp retranché, Sarrail n'aurait pu se faire jour qu'en sacrifiant beaucoup de monde. Il n'osa donc point entreprendre une offensive entre Salonique et Sofia, craignant d'y voir fondre

ses effectifs au milieu d'un labyrinthe de positions fortifiées. Or ç'eut été l'unique moyen d'immobiliser Mackensen sur la Strouma.

Sarrail découvrit trop tard ces conséquences de sa funeste inaction. Il se résigna vite à ne pas secourir les armées roumaines ; peu enclin aux hasards de quelques batailles contre Mackensen, le général français parut chercher uniquement sa justification. Il crut la trouver, sans risques extraordinaires, dans une facile soudure de la ligne italienne avec son armée serbo-franco-russo-anglaise. Par ce moyen, Sarrail espérait mettre, au compte des grands soins qu'il prit d'interrompre les communications entre Berlin et Athènes, le complet abandon du principal objectif que Joffre lui indiqua.

Briand eut à cœur de répudier toute solidarité avec le généralissime, relativement aux mesures dont Sarrail faillit éprouver la rigueur. Le premier ministre, répondant à des amis politiques de Sarrail, déclara qu'il fut toujours le plus chaud partisan du chef incriminé par les journaux, et proclama son indéfectible admiration pour ce tacticien. Un blocard maussade lui demanda pourquoi le gouvernement et la censure permirent les critiques de la presse, nombreuses et quotidiennes. Briand ne répondit pas ; il s'empressa de renouveler son tribut d'admiration ; puis, voulant donner aux protecteurs du général quelques gages de son dévoûment il affirma sans scrupule que l'armée d'Orient tint en échec tous les effectifs de Mackensen et l'empêcha de fournir le moindre renfort à d'autres fronts.

Pourtant von Mackensen avait, non-seulement distrait plusieurs régiments de son armée, sur la demande des Autrichiens, mais au surplus il achemina vers le Danube d'autres troupes, ne laissant de Sérès à Florina qu'un rideau de troupes sur des lignes garnies d'énormes canons et de mitrailleuses.

Une chronique tendancieuse, extrêmement favorable à Briand et à Sarrail, voile ces dessous inavouables en des termes spécieux : " L'inaction de l'armée d'Orient, qui in" quiétait un peu l'opinion publique, allait se trouver justifiée " par les évènements de l'été. Masse puissante installée " solidement au débouché des Balkans et de l'Europe cen" trale sur la Méditerranée, l'armée de Salonique se renfor" çait sans cesse et allait symboliser la noble cause commune " en groupant autour d'elle non-seulement des Français et " des Anglais, mais des Serbes, des Russes, des Italiens, des " volontaires grecs. Bientôt, pour couronner l'œuvre diplo" matique de la France qui avait voulu et organisé Salonique, " la présence constante des forces alliées allait entraîner la " nation roumaine à se joindre à nous et le gouvernement " grec à se montrer plus soucieux de satisfaire les désirs de " l'Entente." (33)

Oh ! la magie des phrases ! Suffisait-il d'avoir au camp de Salonique cette Macédoine sous les armes, quasi-sédentaire à l'instar d'une garde nationale ? Ces 400,000 soldats ne furent point exposés aux torpilles des sous-marins (34) en Méditerranée, aux épidémies dans une région malsaine...... *pour symboliser la noble cause commune.* Quoi qu'il en soit, l'inaction de l'armée d'Orient onques n'entraîna les Roumains dans une campagne qui leur valut tant de déboires. Témoins du grand succès de Broussiloff, et tout disposés à croire que Sarrail ne demeurerait pas toujours hésitant, ils ne prévirent point l'offensive de Mackensen.

Quand les Germano-Bulgares pénétrèrent en Roumanie, (5 septembre) l'heure était bien tardive pour une attaque sur leurs derrières ; néanmoins, jusqu'au 12 septembre, Sarrail ne bougea aucunement. Et, lorsqu'il aborda les

(33) P. Dauzet : Histoire de la Guerre (almanach Hachette de 1917 p. 131).
(34) Notamment la perte du transport *Gallia.*

positions ennemies, ce ne fut point Sofia qu'il prit pour objectif, mais Florina et Monastir ; était-ce là une diversion ? Quelques avantages remportés par l'aile gauche de l'armée d'Orient, au prix d'escalades pénibles, n'eurent pas grande portée stratégique, tout au plus sa jonction avec le contingent italien débarqué à Valona.

La faction blocarde qui patronne Sarrail fit grand état d'un prolongement considérable du front de Salonique ; on imagina plusieurs dissertations subtiles touchant la *valeur historique et politique* de Monastir, où l'armée d'Orient sépare aujourd'hui les Grecs de leurs amis. Or ce rôle est bien le moindre qu'on puisse attendre d'une troupe si nombreuse ; toujours est-il que la flotte française contribue davantage à faire craindre notre drapeau en Grèce.

Falkenhayn occupa, durant le mois de novembre, la Petite Valachie ; partant de Craïova et de Slatina, il refoulait sur Bucarest les forces roumaines dont Mackensen vint achever la défaite. Celles-ci, évacuant leur capitale, se replièrent sur Jassy où elles se réunirent aux renforts russes. (34 bis) Vraiment les victoires des tacticiens allemands dans cette campagne sont loin d'être une preuve que l'unité d'action existe chez les adversaires du pangermanisme, quoi qu'en disent, avec impudence, des charlatans politiques.

Plusieurs partisans de Sarrail insinuèrent que les Roumains eurent tort d'envahir la Transylvanie plutôt que la Bulgarie ; cet argument est pitoyable. Quelle différence y a-t-il entre tourner le dos à 150,000 austro-allemands de Falkenhayn ou aux 150,000 germano-bulgares de Mackensen, lorsqu'on se trouve entre eux ?

D'autres ont recours à maintes subtiles digressions touchant les inconvénients stratégiques des frontières roumaines. Et ils se hâtent de conclure par un " c'était

(34 bis) On parle de la défection de certains généraux roumains.

inévitable. " Puis aux fins d'atténuer par quelques adoucissements leur sentence bizarre, ils félicitent les vaincus d'avoir subi le choc d'effectifs que Mackensen et Falkenhayn eussent employé contre Sarrail et Broussiloff si la Roumanie s'était abstenue d'intervenir. Voilà certes une maladresse de roués qui se permettent les plus audacieux sophismes. Avec sa frontière défectueuse le gouvernement roumain se fut-il joint aux alliés dans l'espoir d'être leur bouclier ? Les longues réflexions lui permirent d'envisager le péril de cette aventure ; aussi ne dut-il déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie, qu'avec l'expresse garantie d'une offensive de Sarrail vers Sofia.

Récemment les thuriféraires du stratégiste ultra-temporiseur attribuèrent aux Russes les malheurs des Roumains ; cette invention tardive ne vaut rien. On aura beau mettre mille et une perfidies au compte des germanophiles de la cour du tsar, certaines histoires sont trop invraisemblables. L'offensive de Broussiloff, ayant duré trois longs mois, finissait quand les Roumains commencèrent leur campagne en Transylvanie ; donc ceux-ci ne pouvaient attendre une co-opération immédiate des troupes voisines, exténuées par leur grand effort. Assurément les puissances qui réunirent 400,000 soldats au camp de Salonique, dûrent promettre l'aide constante des forces placées sous les ordres du général Sarrail......

Au nord-est de Verdun, les généraux Nivelle et Mangin, par une série d'opérations brillantes, du 24 octobre au 3 novembre 1916, reprirent les forts de Douaumont et de Vaux.

Dans une proclamation Nivelle, félicitait la troupe victorieuse : " En quatre heures, dans un assaut magnifique,
" vous avez enlevé d'un seul coup à votre puissant ennemi
" le terrain, hérissé d'obstacles et de forteresses, qu'il avait
" mis huit mois à vous arracher par lambeaux au prix d'ef-
" forts acharnés et de sacrifices considérables."

Assurément les prouesses du corps d'armée Mangin méritèrent une louange chaleureuse. Nivelle, Mangin, Guyot de Salins, Passaga, Lardemelle, et leurs officiers menèrent l'attaque de façon magnifique. Toutefois comparer ce bond impétueux aux luttes précédentes vicie radicalement l'appréciation des évènements. Les huit mois antérieurs de luttes acharnées se déroulèrent dans d'autres circonstances ; en juin 1916, Douaumont et Vaux étaient indispensables aux Allemands pour atteindre Verdun ; mais en octobre, dégoûtés de l'entreprise, le Kronprinz liquidait avec pertes.

Dans des comparaisons analogues les ministres, sénateurs, députés ou autres politiciens, et la presse officieuse, affectèrent un enthousiasme qui semblait excessif, en raison du territoire envahi par les Allemands depuis août 1914 et malheureusement retenu presque intégralement. Cette singulière aberration, voulue et tendancieuse, ne fut pas longtemps inexplicable. Joffre devenait odieux à certaine clique parlementariste ; n'osant pas encore lui imputer la défaite de Charleroi et tous les malheurs que les politiciens blocards attirèrent sur le pays, on médita d'insinuer qu'il ne vaut pas les stratégistes plus jeunes, dont l'avancement fut rapide.

De par le pouvoir occulte maçonnique, Briand s'était vu interdire toute mesure de révocation contre Sarrail ; allait-on lui demander maintenant quelque autre marque d'absolue complaisance ? Faire choix de Sarrail pour évincer Joffre dans les fonctions de généralissime eut causé un scandale trop éclatant. Non point que Briand aurait eu grand scrupule de sacrifier traîtreusement l'illustre guerrier dont la popularité couvrait maintes fois ce ministre prompt à s'en servir. L'unique préoccupation fut d'éloigner Joffre avec toutes sortes d'hypocrites simulacres de respect.

Briand eut toujours l'esprit fertile en expédients. Pé-

tain avait secondé, en tacticien émérite, Castelnau pendant les heures périlleuses où la défense de Verdun fut improvisée. On lui prodigua quelque temps des hommages pour le séduire, mais ce loyal soldat rejeta les offres qu'on lui fit de supplanter Joffre, déclinant aussi d'être mêlé aux injustices faites à son chef Castelnau ; moins magnanime Nivelle, dont le mérite égale presque celui de Pétain, se laissa tenter.

Une fois son coup préparé, Briand organise vite la mise en scène. Il simule un remaniement du cabinet, sacrifie le général Roques, et choisit Lyautey comme ministre de la guerre. Au nouveau membre du Gouvernement, Briand impose la décision, prise antérieurement, d'offrir au généralissime Joffre le maréchalat et une voix consultative dans certain comité où les ministres régenteront le haut commandement. Cette mise à la retraite, que Joffre n'a point sollicitée, choque un peu Lyautey ; il s'en console néanmoins par l'espoir de jouer lui-même le rôle d'organisateur de la victoire. Et, comme pour encourager son rêve, Briand n'a donné au général Nivelle que la direction des armées du Nord et du Nord-Est, sans aucune préseance ni autorité sur le chef de l'armée d'Orient, Lyautey se figure qu'il aura sur Nivelle et Sarrail quelque ascendant. Combien il se trompe !

Les loges maçonniques, par l'industrie de Briand ont seulement éloigné tous les généraux suspects d'un catholicisme qu'elles persécutent aujourd'hui comme hier. Pau n'exercera jamais les fonctions de généralissime ; Castelnau ira en mission le rejoindre ; (35) Foch passera au second plan, à la disposition du gouvernement.

(35) C'était l'heure d'écrire dans la *Revue*, quelques articles tendancieux. Un commandant G. V. entreprit de démontrer la faiblesse, l'irrésolution, qu'il impute à cet homme illustre ; [Voyez l'article de l'officier inconnu dans la numéro du 15 janvier 1917 : *La trouée de Charmes* ;] Contrôlez toutefois ses assertions en lisant l'étude impartiale de G. Hanotaux, parue dans la *Reve des Deux-Mondes*, 15 novembre 1916, portant le même titre.

Par surcroît leur kadosch Sarrail, affranchi de toute direction supérieure, ne relève d'aucun généralissime quelconque ; le décret du 2 décembre 1915, que Galliéni arracha au gouvernement, ne contraint plus ce favori de Clémenceau à l'obéissance.

Voilà comment le simili-dictateur Briand assure l'unité d'action sur l'unité de front !

Lyautey ne s'illusionna point longtemps sur les chimériques desseins qu'il conçut aux premiers jours de son avènement. Cet homme d'initiative, dont la bonne volonté fut le principal mobile, rougit du rôle de mannequin auquel on osait l'astreindre. Il ne voulut pas être la dupe du premier ministre, qui trahissait ainsi le haut commandement malgré toute l'abnégation de Galliéni, de Joffre, et de Roques ; il attendit impatiemment un prétexte pour démissionner.

Briand touchait au terme de sa longue fumisterie. Après s'être servi de l'armée contre le parlementarisme, quand les Chambres craignaient l'opinion, il venait d'accomplir, envers elles, amende honorable si complète que la perspective d'exécuter leurs hautes œuvres le berçait dans une parfaite quiétude. Lyautey punit bien à propos ce roué ; Au cours de débats sur l'aviation, le ministre de la guerre eut beau jeu pour s'opposer, d'une façon véhémente, à l'immixtion brouillonne des profanes dans les questions techniques. Intraitable sur le maintien de ses prérogatives, Lyautey offrit sa démission. Briand crut pouvoir se cramponner au banc du gouvernement. La crise ministerielle ouverte dans des conditions aussi délicates, mit en relief toutes ses palinodies. Quelques démarches faites, dans le but de remplacer le général, aboutirent à un échec humiliant.

Ribot forma le nouveau cabinet, en livrant à Painlevé ce porte feuille, qui fleure aujourd'hui l'accasia d'Hiram.

Au mois de mars 1917, éclate inopinément la révolution russe. Nicolas II y trouve, dit-on, le prix d'une coupable faiblesse envers la tsarine, dont les perfidies savantes n'avaient plus de bornes. Oublia-t-elle ses obligations d'épouse, de mère, au point d'agir en espionne ? C'est peu vraisemblable. Le tsar l'eut conduite en Crimée ou ailleurs, pour lui imposer une réserve obligatoire. Mais la souveraine, ayant pour collaborateurs Sturmer et Petropopoff, neutralisait odieusement l'effort national, réduisait le peuple aux plus grandes misères pour conclure une paix honteuse avec les empires centraux. Cette révolution a des origines patriotiques. Mais le drapeau rouge, signe de l'anarchie internationale dont le Kaiser use parfois, fit son apparition à Pétrograd au cours des rassemblements du peuple. Sans doute Raspoutine fut un émule de Gapone, son rôle demeure émigmatique. Dans tout ce désordre le nihilisme devient un péril. Mais la Douma longtemps frondeuse y découvre l'occasion d'accaparer le pouvoir ; il est douteux qu'elle trahisse impudemment le pays, quoique ses avances aux juifs lui donnent un air équivoque. En pleine préparation de l'effort suprême contre le pangermanisme, ces évènements de Russie ne laissent pas que d'être inquiétants pour leurs alliés. Si la République russe parvient, dans un large esprit de tolérance, à établir au milieu des peuples dont elle se compose l'idéal chrétien de liberté, d'égalité, de fraternité, assurément elle sauvera l'Europe aux heures décisives.

Avant que l'autocrate Nicolas II, bon mais irrésolu, perdît sa couronne, faute d'avoir fait judicieux usage d'importantes prérogatives, l'empereur François-Joseph Ier d'Autriche, qui abusa des siennes pendant un long règne, s'éteignait honni de l'humanité et implorant du Pape Benoît XV une absolution, qu'il n'aurait pas eu à solliciter désespérément si les conseils de Pie X avaient retenu ce despote

bigot. (36) Charles Ier affranchira-t-il du joug teuton ses peuples, qui ont lutté, au prix d'hécatombes gigantesques, inutilement contre les Russes ?

Approchons-nous d'une de ces heures où Dieu suscite des hommes qu'il éclaire et guide en ses voies ?

Jamais le genre humain n'a connu époque aussi terrifiante que cet immense conflit, ardent malgré 32 mois de sanglantes batailles, et semblable aux invasions des barbares, mais avec l'horrible raffinement d'une science dévoyée.

(36) De toutes les justes appréciations formulées sur le rôle du monarque disparu, celle de René Pinon est la plus magistrale. Il démontre que pour certains hommes, la longévité prend les apparences d'un châtiment; et d'une piété ostentatoire il révèle tout le pharisaïsme : Du caractère bizarre de François-Joseph voici un exemple : " Vienne l'a vu, chaque " année, suivre tête nue, avec toute la Cour, la procession de la Fête " Dieu entre deux haies d'une foule dévote et silencieuse dont il était " difficile de dire si elle adorait la Majesté de Dieu ou la Majesté de l'Em- " pereur. Au Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, participèrent " l'Empereur et les membres de la famille impériale et tous les grands corps " de l'Etat. François-Joseph se regarde comme le protecteur de la religion, " de l'orthodoxie et des droits du clergé ; c'est d'ailleurs à charge de réci- " procité. L'accomplissement de ce devoir tutélaire confère à la Couronne " des Habsbourg un droit d'ingérence dans l'acte le plus solennel du gou- " vernement de l'Eglise : l'élection du Pape. Au conclave de 1903, les " éminents électeurs entendirent avec stupeur l'un d'entre eux, le cardinal " Puzyna, prince-évêque de Cracovie, prononcer contre le cardinal Ram- " polla " l'exclusive " de François-Joseph. C'était la vengeance de l'Autriche " et de l'Allemagne contre Léon XIII. Il n'est pas sûr que François-Joseph " même après la noble et magnifique protestation du cardinal Rampolla au " nom de la liberté du conclave, même après la constitution de Pie X " interdisant, sous peine d'excommunication, à un cardinal de se faire, à " l'avenir, le porte-parole d'une intervention laïque, ait compris pourquoi " son acte avait soulevé l'universelle réprobation de la conscience catholique ; " et cela suffit à caractériser ses conceptions religieuses. On se demande en " présence d'un règne comme celui de François-Joseph si, pour le bien des " âmes, l'Eglise catholique a plus à gagner ou plus à perdre en conservant, " dans les conditions onéreuses ou elle l'obtient en Autriche, l'illusoire et " étouffante protection des princes, qui risque d'éloigner d'elle l'adhésion " spontanée des peuples." (Revue des Deux Mondes 1er Janv. 1917 p. 64-65.)

On le pressentit durant ces quarante trois ans qui suivirent l'apothéose germanique. Philosophes, hommes d'état, généraux, en parlèrent souvent ; ils écrivirent même beaucoup, formulant divers pronostics. Néanmoins l'évènement surprit, croirait-on, des gens avisés !

Disons plutôt, que nul n'aurait conçu, dans son imagination, pareille catastrophe.

" Une seule cause ne suffit pas à expliquer le drame uni-" versel qui risque le tout pour le tout, et qui peut avoir, pour " dénouement, la ruine de la civilisation..." telle est l'hypothèse d'un homme d'état. (37)

Nous ne partageons point cet avis et nous pensons que la civilisation européenne traverse une crise uniquement dûe à cette rapide décroissance de l'esprit chrétien, qui se manifeste dans la plupart des peuples, et surtout en leurs gouvernements. Aussi bien l'orgueil féroce des pangermanistes, la verbeuse vanité française, les tendances ploutocratiques et dominatrices de l'anglo-saxon témoignent d'un oubli des préceptes évangéliques.

L'arrogante brutalité des Teutons s'épanouit quand leur puissance, au centre de l'Europe, s'affirma en 1870, par la défaite du peuple courageux, à l'affaiblissement duquel, depuis Valmy jusqu'à Waterloo, le royaume de Prusse contribua. Un orgueil délirant les envahit. Le monde leur parut à peine assez grand pour eux. Ils crurent flatter Dieu beaucoup en se déclarant son peuple. Et ils s'extasièrent à ouïr ces mensonges blasphématoires dont Guillaume II osa les gaver : " Rappelez-vous que le peuple allemand est le " peuple élu de Dieu. L'esprit de Dieu est descendu sur " moi, en ma qualité d'empereur d'Allemagne, Je suis son " arme, son glaive et son vice-roi. Malheur aux désobéis-" sants ! Mort aux lâches et aux crédules " affirma ce monarque.

(37) Hanotaux ; La guerre franco-allemande de 1914 T II p. 2.

Notre Seigneur-Jésus-Christ tint un autre langage : " Heureux les pacifiques, parcequ'ils seront appelés enfants " de Dieu !"

Dans une crise sociale, où sombrèrent maintes pieuses habitudes, le peuple français voulut émettre, en sa déclaration des droits de l'homme, un décalogue moral. Pour ce code chimérique, il abandonna les vivifiants préceptes de la doctrine chrétienne. Séduit par l'éloquent et impie bavardage des pseudo-philosophes, ce peuple atrophia le bon sens dont il fut doué, tandis que sa prétentieuse tentative de tout comprendre l'égara dans les nuageuses spéculations des penseurs athées, pour la plupart teutons. Puis béatement vautré dans un sensualisme païen, il décora du prestigieux mot *civilisation* la sensiblerie superficielle et frivole de son égoïsme croissant. Et, conduite par un gouvernement corrupteur, qui encouragea ses vices, la puissante race, naguère capable de sauver l'Europe du joug des Huns et des Arabes, diminuait par son propre vouloir.

" Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront " Dieu !" avait dit le Christ.

Avec ses grandes qualités d'ordre et de méthode, le peuple anglo-saxon pouvait tenir dans l'histoire un beau rôle. Mais il n'eut point de scrupule à se rendre prospère aux dépens du voisin. Jaloux du Français, puis du Russe, il favorisa les ambitions teutonnes pendant plusieurs siècles contre la France, et incita les convoitises austro-hongroises pour épuiser la France d'abord et la Russie plus tard. Une des plus flagrantes manifestations de cette politique eut lieu au congrès que Bismarck réunit à Berlin en 1878. Vingt-trois ans après l'illustre Edouard VII prit en horreur ce rôle déplorable ; il s'employa merveilleusement à réconcilier l'Angleterre avec deux nations capables de la soutenir dans

une lutte contre le pangermanisme qu'elle déchaîna. Mais cette tardive et incomplète réparation du tort fait à autrui ne marqua point un repentir suffisant.

" Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce " qu'ils seront rassasiés !" avait dit encore le Christ.

Plusieurs races différentes, constituant le vaste empire austro-hongrois, gouvernées par un même souverain, jalouses les unes des autres, mirent au-dessus de leurs querelles cette commune haine, qu'elles éprouvèrent à l'égard des Russes, en dépit de certaine affinité provenant d'un mysticisme slave. Et avec les farouches luthériens des bords de l'Oder, ces catholiques peuplent les rives du Danube prétendirent mettre l'Europe à feu et à sang pour mieux dominer ensemble tous les autres pays du monde.

" Heureux ceux qui sont doux, parcequ'ils possèderont la terre." promettait le divin Maître.

Cette cause unique, l'oubli du christianisme, amena divers incidents, qui concoururent à précipiter dans le chaos l'Europe entière.

Sous la férule des loges maçonniques, divisés à l'intérieur et perdant avec leurs traditions catholiques le culte du devoir, sans vigilance ni force en présence d'ennemis rapaces, ne sachant plus se faire craindre, les Français dormirent sous la soporifique influence des grandiloquents rhéteurs, qui, en leur nom, appelaient pacifisme tout acte de veulerie. Cessant d'être les champions de l'opprimé, ils semblaient à peine capables de défendre leur indépendance.

Fort désireux enfin d'opérer une loyale réconciliation, mais toujours calculateurs, et, se demandant avec inquiétude si l'ennemi d'antan perdra entrain et bravoure quand son amitié semble précieuse, les Anglais se virent, à l'improviste, plongés dans l'épreuve en compagnie du peuple voisin.

Quant aux Teutons, spectateurs de la décadence française qu'ils hâtaient parfois en sournoises propagandes socialistes, et jaloux d'un accroissement des richesses britanniques, ils voulaient s'emparer de tout, dans la même aventure. Organisant leur coup avec une diabolique science du mal, servis par le plus minutieux espionnage qu'on puisse employer, connaissant la folle insouciance des Français, l'orgueilleuse quiétude des Anglais, ils se rendirent assez forts pour les vaincre en même temps. Spéculant sur le vieil égoïsme d'Albion, ils imaginèrent de promettre qu'ils ne démembreraient point la France, mais lui prendraient seulement ses colonies. Ils feignirent ainsi d'être raisonnables, en respectant celles du vaste empire britannique. Leur manière de raffiner le mensonge motive des doutes quant au sort du Canada, si la France et l'Angleterre devenaient colonies teutonnes.

La perspective de dominer dans les Balkans et conjointement avec leurs voisins allemands sur le monde entier, incita les populations de la Double Monarchie à entreprendre une guerre terrible contre les Russes ; ainsi pour atteindre ces fins détestables, les Hongrois et les Autrichiens, soi-disant catholiques, se firent complices, non seulement des indécrottables luthériens du Kulturkampf, mais, par surcroît, des Turcs musulmans, égorgeurs de chrétiens en Arménie !

L'homme d'état, qui croyait en la diplomatie, formule une série d'interrogations : " Pourquoi cette guerre ? Etait-" elle dans les desseins de Dieu ? Etait-elle inévitable ? Quel " homme ou quel groupe d'hommes, doit en porter la ter-" rible responsabilité ? De tels maux résultent-ils d'une " volonté déclarée, d'une erreur pitoyable ? S'agit-il d'un " phénomène malheureux et accidentel. Est-ce une évolu-" tion nécessaire ? Une fatalité inéluctable ? Est-ce une " aberration affreuse, une calamité salutaire ou bien n'est-ce " pas plutôt un châtiment ? " (38).

(38) H anotaux :La guerre franco-allemande de 1914. T. II, p. 2.

La philosophie chrétienne répond : Il est certain que rien ne se produit sur la terre sans la volonté du Créateur, puisqu'il plaît à Dieu d'octroyer leur libre arbitre aux hommes, afin qu'ils aient le mérite ou la responsabilité d'intentions, d'actes, dont ils peuvent connaître les tendances. Et, à cet égard, une loi divine, avec ses commandements précis, éclaire tous nos pas ; le manque d'obéissance des nations européennes à ces préceptes rendit la guerre inévitable et Dieu la voulut. L'empereur d'Allemagne et son peuple, dont l'orgueil païen dépassait tout autre prévarication, furent tentés d'agir en surhommes. Ils réalisent méthodiquement leur volonté, que Nietzsche, Bernhardi, Lamprecht, déclarèrent longtemps à l'avance, Leur accorder le bénéfice d'un pitoyable aveuglement serait trop d'indulgence. Que si d'autres nations, paisibles et justes, gémissent dans la tribulation, n'oublions pas que, sur cette terre, les méchants oppriment tous ceux qui ne peuvent leur résister. Dieu seul connaît un lendemain dont sa miséricorde, en déjouant les complots pangermanistes, voudra nous combler ; aussi le temps n'est pas loin où notre intelligence reconnaîtra que cette évolution nous régénère. Que dis-je, ne le sentons nous point déjà ? Cette affreuse conduite des pangermanistes semble une calamité salutaire ; elle procure à temps aux peuples coupables un châtiment expiatoire, pour qu'ils n'encourrent pas de plus terribles punitions. Ce qui vaut, comme circonstance atténnante pour l'irréligion des Français, tout en aggravant les torts de leurs ennemis teutons, c'est l'astuce dont Bismarck et Guillaume II usèrent pour corrompre sournoisement une race qu'ils voulurent soumettre. Fanatiques luthériens sans doute, mais surtout forcenés gallophobes, ils entreprirent de déchristianiser la France, prévoyant bien sa ruine. Les loges maçonniques travaillèrent pour le compte du pangermanisme lorsqu'elles

donnaient aux radicaux et aux socialistes français un signal de persécution religieuse, qui manqua mettre la nation en pleine anarchie.

Le dégoût qu'inspire cette méthode apparaît, une fois pour toutes, dans l'admirable protestation du comte de Montalembert à lord Palmerston ; écoutons ce grand patriote : " J'ai besoin de le dire, nous avons, nous aussi, de " tristes pages dans notre histoire... Nous avons même " porté, au bout de nos baïonnettes, l'anarchie et la dévas- " tation dans beaucoup de pays de l'Europe ; mais nous avons " commencé par être, nous-mêmes, enivrés par ce délire " que nous propagions au dehors. Ce que nous n'avons " jamais fait c'est de garder pour nous les bienfaits de " l'ordre, de la liberté, de la justice, de la hiérarchie sociale, " et d'aller au dehors soudoyer, fomenter, patronner le " désordre et la tyrannie, Non ! grâce au ciel, la France " n'a point cet égoïsme, cet aveuglement à se reprocher. " Mon cœur lui rend avec bonheur cet hommage non pas " dans un étroit et mesquin patriotisme exclusif, que j'ai tou- " jours réprouvé, mais pour obéir au sentiment moral, au " sentiment de la justice outragée qui se fait enfin jour et " qui m'arrache ce cri d'indignation trop longtemps com- " primée."

Donc le conflit que l'Allemagne déchaîna est une lutte sans merci entre les suppôts de l'eufer et les champions du christianisme.

La victoire immanquablement restera aux peuples qui défendent l'œuvre divine.

Certes la France et la Russie traversent une phase critique ; leurs soldats ont fourni le principal effort ; les intrigues de politiciens ambitieux y sévissent quand tout désordre social frise la trahison.

N'est-ce pas précisément un signe que l'intervention providentielle ne tardera point ?

Maintes fois Dieu laisse croître la prospérité criminelle des méchants si haut que l'intelligence humaine se trouble, s'impatiente et doute.

Or le Maître du temps et de l'éternité choisit son heure ; il abat les superbes lorsque sa toute-puissance doit se manifester.

De tous les peuples qui l'implorent, aucun n'élève d'aussi ferventes supplications que celui de France ; vainement des politiciens impies abusent d'un mandat représentatif qu'ils obtinrent en 1914.. La nation accourue sous les drapeaux subit leur joug, mais elle saura s'en affranchir.

Sur le sol français, tous les croyants des nations unies pour la défense de l'idéal chrétien, contre le pangermanisme, se prosternent au Sacré-Cœur de Montmartre, devant le Sauveur du Monde.

Il nous donnera la victoire, étant invincible.

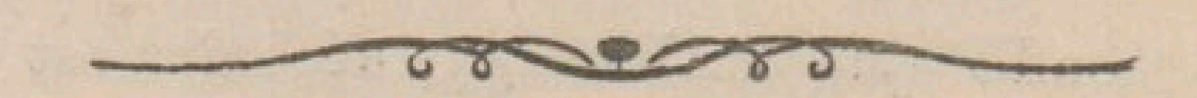


TABLE DES MATIÈRES

